Digitaliseret af | Digitised by

DET KGL. BIBLIOTEK
Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):
Titel | Title: Théatre royal de Dannemarc ou Recueil des meilleures pièces dramatiques françoises, représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis 1766 ... : Opéra-Comédies.
Bindbetegnelse | Volume Statement: Vol. 2
Udgivet år og sted | Publication time and place: Copenhague : Cl. Philibert, 1770-73
Fysiske størrelse | Physical extent: 5 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at krediterе ophavsmanden.

UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.

PUBLIC DOMAIN

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°
1 1 56 0 8 01278 1

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
130023414857



56, - 163, - 8°



THEATRE ROYAL

DE DANNEMARC,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES DRAMATIQUES FRANÇOISES,

Repréſentées ſur le Théâtre de la Cour, depuis 1766 *à* 1769.

OPERA-COMIQUES.

TOME II.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M DCC LXX.

Avec Permiſſion du Roi.

56,-163,-8°

Pieces contenues dans ce Volume.

OPERA-COMIQUES.

Le Bucheron, - *f.* 4.

Ninette à la Cour, - 5.

Iſabelle & Gertrude, - 3½.

Le Soldat Magicien, - 3½.

Le Diable à quatre, - 4.

L'Aveugle de Palmyre, - 4½.

f. 24½. *à* 2 *ſols.* - *Rixd.* 1.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE BUCHERON, OU LES TROIS SOUHAITS.

COMEDIE

EN UN ACTE, MÉLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. GUICHARD.

La Musique de Mr. PHILIDOR.

Représentée sur le Théâtre de la Cour par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1767.

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXVII.
Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

BLASIE, *Bucheron.*	Mr. Dineſi.
MARGOT, *Femme de Blaiſe.*	Mad. Dartimon.
SUZETTE, *Fille de Blaiſe.*	Mad. Mercier.
COLIN, *Amant de Suzette.*	Mr. Veillas.
SIMON, *vieux fermier, Amoureux de Suzette,*	Mr. Marſy.
LE BAILLI.	Mr. Caſimir.
UNE COMMERE. } LA MEUNIERE. }	Mad. Dineſy.
UN CABARETIER.	Mr. Deschamps.
MERCURE.	Mr. de la Tour.

La Scene eſt dans un Hameau.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

LE BUCHERON,
OU
LES TROIS SOUHAITS.

Le Théatre repréſente à droite une Forêt, & à gauche quelques Chaumieres qui paroiſſent terminer un Hameau. On entend du fond de la Forêt des coups de Cognée, dont le bruit ſourd annonce que celui qui y travaille eſt encore loin ; ce bruit s'accroît & s'éclaircit, ſucceſſivement.

SCENE PREMIERE.
COLIN, SUZETTE.

COLIN, *cherche Suzette.*

SUZETTE, *ſortant de la Forêt, un panier à la main, & chantant le petit air qui ſuit :*

AIR.

Nanette, au bois, tout en ſautant :
Cueilloit & caſſoit la noiſette ;
Un gros loup vint, elle fuit à l'inſtant,
Un beau Berger ſuit la folette,
Autre accident.
Ah ! la pauvrette !
Ah ! le méchant.

COLIN *avançant.*

Quelle innocence! ... Qu'elle eſt aimable?

SUZETTE.

Eh! c'eſt toi Colin?

COLIN *tendrement.*

Eh! c'eſt toi, Suzette?

SUZETTE.

Oui, vraiment: mais je m'en vais bien vîte.

COLIN.

Arrête un moment, je te prie.

SUZETTE.

Oh! je ne ſaurois, Je viens de porter à dejeûner à mon Pere qui travaille dans cette Forêt: ma Mere m'a ordonné de revenir tout de ſuite; ſi je tarde, elle me grondera.

ARIETTE.

Quel bruit, hier pour un bouquet!
Tu me l'offris d'un air ſi tendre,
Je ne pus me défendre,
D'en parer mon corſet.
Devois-je m'attendre
Que Maman s'en fâcheroit?

Ah! dit-elle en colere,
D'où vient ce bouquet-là?
Quelqu'un cherche à vous plaire,
Je n'entends point cela.
Qu'on me le donne ...
Je crois qu'elle raiſonne ...
Sa voix, ſes yeux, tout marquoit ſa fureur.
Je tremblois de frayeur.

Quel

Quel bruit, pour un bouquet !
Tu me l'offris d'un air si tendre,
Je ne pus me défendre,
D'en parer mon corset.
Devois-je m'attendre,
Que Maman s'en fâcheroit ?

Elle me questionna beaucoup. Pour l'appaiser, je lui répondis que c'étoit moi qui l'avois fait. Je ne veux plus mentir : laisse-moi, Colin.

COLIN.

Mais, ma chere Suzette ...

SUZETTE.

Non te dis-je ; si ma mere nous surprenoit ensemble, ce seroit bien pis, après le dessein qu'elle a de me marier avec M. Simon.

COLIN.

Simon !

SUZETTE.

Lui-même, son ancien ami, son voisin, ce riche Fermier qui est veuf, qui est d'un certain âge ...

COLIN.

Qu'entends-je ?

ARIETTE.

Vois le chagrin qui me dévore,
Prens pitié de mes feux :
Quand je t'aime, quand je t'adore,
Un autre, hélas, seroit heureux !
Passer toute ma vie,
Belle Suzette, auprès de toi,
C'étoit ma seule envie,
J'eusse été plus content qu'un Roi.

Vois le chagrin qui me dévore,
Prens pitié de mes feux ;
Quand je t'aime, quand je t'adore,
Un autre, hélas, feroit heureux !

SUZETTE.

Tu m'affliges.

COLIN.

Et toi, tu me déſeſperes.

(*Les coups de Cognée ſe font entendre de plus près.*)

SUZETTE.

Entens-tu mon Pere qui s'avance ? Sauvons-nous.

COLIN.

Ah ! que je t'aime !

SUZETTE, *avec inquiétude.*

Et moi auſſi.

COLIN.

Mais, Simon ...

SUZETTE.

Laiſſe faire, je le refuſerai toujours, & nous verrons. Vite, vîte, enfuyons-nous.

(*Colin lui dérobe un baiſer ſur la main, & ils ſe ſéparent.*)

SCENE II.

BLAISE, *une Cognée ſur l'épaule & une Bouteille d'oſier ſous le bras. Il les poſe à terre, & s'eſſuie le front avec ſa manche.*

Ouf ! je ſuis tout en eau. Reſpirons un moment ... Les pauvres gens ſont-ils aſſez à plaindre ? Depuis

puis que je ſuis au monde, je ne fais que travailler, & je n'en ſuis pas mieux.

ARIETTE.

Dès le matin,
Je prends en main
Ma lourde Cognée;
Et dans le bois voiſin,
Toute la journée,
Je vais taillant,
Coupant,
Abattant.
Han, han!

Qu'on a de peine
Pour un petit gain!
Mais un peu de vin
Me redonne haleine,
Mais un peu de vin
Me remet en train.
Ma beſogne achevée,
Je n'ai pas plus de repos:
Sergent, Taille, corvée,
Sont les moindres de mes maux.

A la maiſon,
Un vrai démon
Me querelle,
Me harcelle.
Méchante femme, & point de pain:
Ah! quel deſtin!

Dès le matin
Je prends en main
Ma lourde Cognée;
Et dans le bois voiſin,
Toute la journée,
Je vais taillant,
Coupant
Abattant,
Han, han!

(*Careſſant ſa bouteille.*) Ah ! mignonne, ſans toi ... (*On entend gronder le tonnerre.*) O Ciel !

SCENE III.

BLAISE, MERCURE.

BLAISE *appercevant Mercure ſur un nuage.*

Que vois-je ?...

MERCURE.

Mercure.

BLAISE *s'inclinant.*

Seigneur ... Ah ! ... que je ſouffre toujours, pourvu que je vive.

MERCURE.

RECITATIF.

Blaiſe, raſſure-toi. Le grand Dieu du tonnerre,
Veut bien, touché de ta miſere,
Y mettre fin, & pour jamais.
Toi-même de ton ſort tu vas être le maître;
Oui, de ſa part, je te promets
Qu'il remplira les trois premiers ſouhaits,
Que tu voudras former ſur quoi que ce puiſſe être.

Profite, ſi tu es ſage, de la bonté de Jupiter.
(*Mercure diſparoît.*)

SCENE IV.

BLAISE.

Trois ſouhaits, qui tous trois ſeront accomplis!

ARIET-

ARIETTE.

Mais quand j'y ſonge,
J'en ſuis émerveillé,
Suis je bien éveillé ?
Non. C'eſt un ſonge ...
Blaiſe, réveille-toi,
Ouvre les yeux ... ma foi,
Non ce n'eſt point un ſonge.

Je vais donc voir
Ducats pleuvoir,
En abondance,
Tout à mon gré
Je nagerai
Dans l'opulence.

Plus de chagrin, toujours bombance,
Tout eſt en mon pouvoir ;
Je n'aurai qu'à vouloir,
Pour être un homme d'importance.

Mais quand j'y ſonge, &c.

Trois ſouhaits ! ... pourquoi point quatre ? ... Chut ! Les Dieux ſont les maîtres, & ce n'eſt pas à nous de raiſonner. Tatigué, nous n'allons donc plus crier miſere ! Que ſouhaiter ? c'eſt là le point. (*Il réve.*) Oui, c'eſt bian penſé ... Non, faut mieux que ça ... Si je demandions la Terre du Seigneur ? ... Bon, je ne ferions quaſiment que rentrer dans notre bien ... Le Maitre d'école ? ... Il n'eſt guere plus riche que nous ... Le Bailli ? ... La Juſtice eſt un bon métier, & je me ſens aſſez d'appetit ; mais c'eſt un vrai grimoire, & je ne veux rien qui me fatigue ... Trois ſouhaits, n'eſt-il pas vrai ? ... (*gaiement.*) Je n'en ai pas encore formé un, au moins. Attendez, attendez ... Un carroſſe ? ... Ils riroient tous en me voyant par les portieres ... Si je ſouhaitions d'abord une au-

tre figure, afin de n'être pas reconnu ? ... Mais, il faudroit dire laquelle, & je tiens un peu à la mienne. Tout ça m'échauffe. Morgué ! (*Il remue sa bouteille,*) il n'y en a presque plus ; avalons le reste, ça nous ouvrira l'esprit. (*Il boit.*)

SCENE V.

BLAISE, MARGOT.

MARGOT.

Ah ! je t'y prends, maître ivrogne.

BLAISE, *achevant d'avaler.*

Bon jour, ma petite femme, bon jour.

MARGOT.

Comment, bon jour ! c'est donc ainsi que tu travailles ?

BLAISE.

J'ai fait plus de besogne que tu ne penses.

MARGOT, *d'un ton plus élevé.*

Où est-elle cette belle besogne ?

BLAISE.

Ah, ah, ne te fâche point.

MARGOT.

Que je ne me fâche point, chien de fainéant, que je ne me fâche point !

BLAISE.

Eh bian ! fâche-toi, si ça te fait plaisir.

MAR-

MARGOT.

Je n'en ai que trop ſujet, vraiment.

ARIETTE.

Tout l'ouvrage,
Du ménage
Roule ſur la pauvre Margot.
Je file, je tricotte,
Je cuis le pain, j'ai ſoin du pot,
Je balaye, & je frotte;
Tout eſt d'un net à s'y mirer...
Je ſuis bien ſotte:
Monſieur ne fait que s'enivrer.

BLAISE, *très-haut.*

Ma femme !

MARGOT.

Ta femme ! Tu ne te ſoucies ni d'elle, ni de tes enfans. Eſt-ce comme ça, dis, que tu ſonges à pourvoir Suzette ? Simon la demande.

BLAISE.

Pr, pr, pr, pr.

MARGOT.

Il eſt riche.

BLAISE.

Je le ſais.

MARGOT.

Eh ! bian ?

BLAISE.

Tarrare. (*hauſſant les épaules.*) Simon !

MARGOT.

A qui veux-tu donc la donner ?

BLA-

BLAISE.

A un Comte.

MARGOT.

Es-tu ivre?

BLAISE.

A un Marquis.

MARGOT.

Je n'y tiens pas.

BLAISE.

A un Roi.

MARGOT.

Es-tu fou?

BLAISE.

Je n'ai qu'un mot à lâcher pour ça.

MARGOT.

Queu galimathias!

BLAISE.

Enfin, je ſuis le plus heureux des hommes, & ſi tu es ſage, je te rends la plus heureuſe des femmes, vois-tu?

MARGOT, *à part.*

Eſt-ce qu'il auroit perdu la tête?

BLAISE, *avec tranſport.*

Margot!

MARGOT.

(*A part.*) Il n'y paroiſſoit pas ce matin... (*haut*) Blaiſe!

BLAISE.

Ecoute.

MAR-

MARGOT.

Quoi ?

BLAISE.

Tu ne me croiras point.

MARGOT.

Que de diſcours.

BLAISE.

As-tu entendu un grand coup de tonnerre ?

MARGOT.

Qu'eſt-ce que le tonnere me fait ?

BLAISE.

L'as-tu entendu ?

MARGOT.

Oui. Après.

BLAISE.

Bon. (*Il s'arrête un inſtant pour voir ſi elle ne l'interrompra point.*) Bon. A la place où nous ſommes, fatigué du travail de la matinée, maudiſſant notre malheureux ſort, peſtant fort honnêtement contre ton humeur ...

MARGOT.

Comment, traître, as-tu rien à me reprocher ?

BLAISE.

Paſſons, paſſons. Mercure ...

MARGOT, *à part.*

En v'la bian d'un autre.

BLAISE.

Au bruit de mes plaintes ...

MAR-

MARGOT, *à part.*

Il va nous faire un conte.

BLAISE.

Eſt venu m'annoncer ...

MARGOT.

(*A part.*) Ne le contrediſons pas. (*haut.*) Que t'a-t-il annoncé ?

BLAISE.

Que je pouvions à notre gré former trois ſouhaits.

MARGOT.

J'en formons plus de mille, nous; comme, par exemple, de te voir raiſonnable, un; que tu travailles davantage, deux; que tu boive moins, trois ...

BLAISE...

Et que Jupiter ...

MARGOT.

(*A part.*) Stenpendant il ne ſe joueroit pas des Dieux. (*haut.*) Eh ! bian, que Jupiter ...

BLAISE.

Les accompliroit tous trois.

MARGOT.

Sérieuſement ?

BLAISE.

V'la le fait, que diable ! Je te demande ſi après cette aventure-là on ne peut pas ſe repoſer un peu? (*Il ſuce le gouleau de ſa bouteille.*)

MARGOT, *ſe radouciſſant.*

Trois ſouhaits, mon cher ami!

BLAI-

BLAISE, *d'un ton d'humeur.*

Apparemment.

MARGOT.

Sur trois choſes ... là! ...

BLAISE.

Sans doute ...

MARGOT, *très-vivement.*

O tatigoi! Tu n'as pas tort, faut te repoſer, mou cher cœur ... Que dis-tu là? mais c'eſt charmant. Ah! Blaiſe!

BLAISE, *ſe faiſant valoir.*

Je ſuis un ivrogne.

MARGOT.

Non, non.

BLAISE.

Un fainéant.

MARGOT, *lui fermant la bouche.*

Laiſſe donc.

BLAISE.

Un homme qui n'aime point ſa femme.

MARGOT, *le flattant.*

Oh! que ſi.

BLAISE.

Ni ſes enfans.

MARGOT.

Dame; je ne ſavions pas ... Eſt-ce que tu veux toujours bouder?

BLAISE, *lui préſentant la main.*

Allons, touche, Margot; le bonheur raccommode tout.

MAR-

MARGOT.

Tu n'as encore rien ſouhaité ?

BLAISE.

ça m'embarraſſe, morbleu !

MARGOT.

Prens bian garde, au moins, à ce que tu ſouhaiteras. Trois ſouhaits : il n'y en a que trois, ce n'eſt pas comme s'il y en avoit cent.

BLAISE.

Tu as raiſon.

MARGOT.

S'il viant queuqu'idée à ta petite femme ...

BLAISE.

Oui, oui. Mais comme deux avis valent mieux qu'un, j'allons trouver M. le Bailli, il n'eſt pas fier, j'avons quelque fois bu enſemble : il trouvera peut-être mieux que nous notre affaire ; & je paſſerons auparavant chez nos Créanciers pour les appaiſer en attendant ...

MARGOT.

A merveille ! Vas, mon petit homme, vas.

(Blaiſe ſort).

SCENE VI.

MARGOT.

Ça me ſemble un rêve. Adieu le Village pour le coup : queu changement !

ARIET-

ARIETTE.

Plus de bavolet ;
Les dentelles
Les plus belles !
Ce juſte me déplaît.
Robe traînante,
Riches habits,
Perles, rubis,
A chaque oreille une pendante,
Ce ſera-t-il bientôt ?
Ah ! Blaiſe !
Je ne me ſens pas d'aiſe.
Saute, Margot.
Une fois ſi bien miſe,
Je n'entends plus qu'on diſe :
Margot par-ci, Margot par-là.
Fi, fi de ce-nom-là.
Tredame !
Chapeau bas :
Madame,
Gros comme le bras.

Plus de bavolet, &c.

SCENE VII.

MARGOT, SIMON.

SIMON.

Courage, Madame Margot ! Vous me paroiſſez bien contente aujourd'hui !

MARGOT, *dédaigneuſement.*

Vous voyez, M. Simon.

SIMON.

Peut-on ſavoir ? . . .

MARGOT.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

SIMON.

Mais encore ?

MARGOT, *ſe parlant à elle-même.*

Je ferons crever de jalouſie tout le Village.

SIMON.

C'eſt donc queuque choſe de biau ? . . .

MARGOT, *toujours ſans l'écouter.*

Oui, tout le Village, juſqu'à la Dame du Château.

SIMON.

Peſte !

MARGOT.

J'en ris d'avance.

SIMON.

Et moi auſſi . . . Madame Margot ?

MARGOT.

Queu plaiſir !

SIMON.

On écoute les gens, au moins. (*Très-haut.*) Madame Margot ?

MARGOT.

Qu'eſt-ce qu'il y a, M. Simon ?

SIMON.

SIMON.

Puiſque vous êtes de ſi bonne humeur, je ſuis charmé. . . .

MARGOT, *avec dignité.*

Vous me faites bian de la grace.

SIMON, *à part.*

Diable ſoit de la mijaurée! Mais Suzette eſt gentille, filons doux... (*haut*) Oh! ça ma voiſine... & biantôt ma belle-mere, car...

MARGOT.

Plaît-il, M. Simon?

SIMON.

Nous devons épouſer la petite Suzette.

MARGOT.

Vous, M. Simon? ah! ah! ah! ah!

SIMON.

Mais, ſans doute, & je venons tout exprès...

MARGOT.

Pour épouſer Suzette? ah! ah! ah!

SIMON, *la contrefaiſant.*

Ah! ah! ah! ah! A la fin, ça m'impatiente. Ne me l'avez-vous pas promiſe?

MARGOT, *froidement.*

J'ons queuqu'idée de ça.

SIMON.

Mais, mais, ne vous en déplaiſe, Dame Margot, vous faites bian la renchérie; hier vous me trouviez bon & très-bon pour votre fille.

MARGOT.

Hier ! il eſt vrai, M. Simon nous faiſoit beaucoup d'honneur.

SIMON.

Ecoutez donc, ſans vanité . . .

MARGOT.

Mais tous les jours ne ſe reſſemblent pas.

SIMON.

Comment ! n'êtes-vous pas aujourd'hui ce que vous étiez hier ? Margot, femme de Blaiſe le Bucheron ; & moi, Simon, un des riches Fermiers du canton ?

MARGOT.

Oui, vous êtes & ſerez toujours M. Simon, que j'honorons infiniment : mais je ne ſerai biantôt plus Margot, ni Suzette ne ſera plus Suzette.

SIMON, *à part & avec ſurpriſe.*

Elle extravague !

MARGOT.

Il en eſt tout ébahi, hi, hi, hi, hi.

SCENE VIII.

MARGOT, SIMON, UNE MEUNIERE, UN CABARETIER.

LA MEUNIERE, *du fond de Théâtre.*

Je ſerons peut-être payé ſte fois-ci ?

LE

LE CABARETIER.

Ou je mettrons le Sergent en campagne.

LA MEUNIERE.

C'eſt bian dit, le Sergent.

SIMON, *à part, les appercevant.* (*Ils avancent.*)

V'la, ma foi, de quoi rabattre ſon caquet.

LA MEUNIERE, *bruſquement.*

Bon jour, voiſine.

LE CABARETIER, *de même.*

Sarviteur, Madame Margot. Blaiſe n'eſt point ici, mais je vous trouvons, c'eſt la même choſe.

MARGOT.

Vous vous êtes donc donné le mot? C'eſt fort plaiſant.

SIMON, *à part.*

ça me paſſe.

MARGOT.

Et c'eſt de l'argent que vous demandez.

LA MEUNIERE.

Aſſurément.

LE CABARETIER.

Vous l'avez dit.

MARGOT.

Pour vous, M. le Cabaretier, un moment, les dettes du cabaret ne me regardent pas: Blaiſe eſt allé chez vous...

LE CABARETIER.

Pour y boire ſur nouveaux frais : car pour payer il n'eſt pas ſi alerte ; mais morguenne il n'en tâtera que de la bonne magniere, & je ſaurons qui de vous deux ça doit regarder.

MARGOT.

C'eſt bian le prendre ça ! ah ! ah ! ah !

SIMON.

Oui, riez.

MARGOT.

Pourquoi pas ? ſi j'ons de quoi.

LE CABARETIER.

A la bonne heure.

LA MEUNIERE.

En ce cas v'la mon petit mémoire.

MARGOT.

Mathurine a de l'ordre.

LA MEUNIERE, *au cabaretier.*

Alle ſe gauſſe de nous, je crois.

LE CABARETIER.

M'eſt avis qu'oui.

MARGOT.

Voyons ce petit mémoire.

LA

LA MEUNIERE, *feuilletant son livre de comptes.*

Ce n'eſt pas ça... ce n'eſt pas ça: c'eſt l'article du Seigneur. (*Elle tourne long-temps.*) Ah!... non, c'eſt votre article, M. Simon.

SIMON.

Je ſais, je ſais.

LA MEUNIERE.

Ah! enfin!

QUATUOR.

Item. A Margot ma voiſine,
Cinq ſeptiers de farine.

MARGOT.

Combien?

LA MEUNIERE.

Le tout ſe monte à vingt écus.
Depuis deux ans, c'eſt conſcience.

MARGOT.

Patience,
Vous ne vous plaindrez plus.

LE CABARETIER.

Depuis quatre mois, Blaiſe,
Chez nous boit à crédit,
C'eſt en prendre à ſon aiſe;
A ce prix là j'aurions un grand débit.

LA MEUNIERE.
C'eſt par trop attendre.

A moi, ma farine.

L'inſolence!

Ou de l'argent,
Ou le Sergent.

(avec menace)
Nous verrons ça,
Nous verrons ça.

MARGOT.
Voulez-vous m'entendre? *(riant.)*
Ah! ah! je ſuis en train.
Ah! ah! Mathurine!

SIMON, *à part.*
Elle a perdu l'eſprit.

MARGOT.
Leur dépit,
Me divartit.
Un Sergent! ah! ah! ah!

SIMON, *à part.*
Je ne comprends rien à cela.

MARGOT.
(toujours riant.)
Un Sergent! ah! ah! ah!

LE CABAR.
C'eſt par trop attendre.
Qu'on me paie mon vin.

L'impudence!

Ou de l'argent,
Ou le Sergent.

(avec menace.)
Nous verrons ça.
Nous verrons ça.

MARGOT.
Mes enfans, un mot.

LE CABARETIER.
Je ne nous payons point de cette monnoye.

LA MEUNIERE.
C'eſt du comptant qu'il nous faut.

MARGOT.
Vous ſerez payés les premiers, c'eſt trop juſte.

LA

LA MEUNIERE & LE CABARETIER.
Quand ?

MARGOT.
Un tréſor . . .

SIMON, *à part.*
Je ne m'étonnons plus.

LE CABARETIER, *à la Meuniere.*
Un trétor, Mathurine !

LA MEUNIERE, *à Margot.*
Vous avez trouvé un tréſor !

MARGOT.
C'eſt tout comme.

SIMON, *à part.*
Autre folie !

LE CABARETIER.
Que ne diſiez-vous d'abord ?

LA MEUNIERE, *curieuſement.*
Mais comment donc ça, voiſine ?

MARGOT.
Suffit que Blaiſe va devenir gros Seigneur.

LE CABARETIER.
Belle ſûreté !

MARGOT.
Il eſt même allé vous trouver.

LA MEUNIERE.
C'eſt différent.

MARGOT.

Envoyez, envoyez le Sergent.

LE CABARETIER.

Je n'aimons point à faire de la peine.

LA MEUNIERE.

Nous, ce n'eſt jamais qu'à notre corps défendant.

MARGOT.

Allez, bonnes gens, allez.

SIMON, *à part.*

Il y a queuque choſe là-deſſous.

LE CABARETIER.

Sarviteur, Madame Margot. Blaiſe ſera toujours le bian venu.

LA MEUNIERE.

Sans rancune, ma voiſine.

MARGOT, *d'un air pincé.*

Adieu, adieu.

LE CABARETIER.

Un tréſor!

LA MEUNIERE.

Un tréſor, tatigué!

(Le Cabaretier & la Meuniere ſortent.)

SCENE

SCENE IX.

MARGOT, SIMON, SUZETTE.

SUZETTE.

Ah! ma Mere! eſt-il vrai que nous allons être bien riches? Mon Pere m'a dit...

MARGOT.

Taiſez-vous, petite fille, ce ne ſont point vos affaires; vous venez ſtenpendant à propos, & je ſuis bian aiſe de vous ſeignifier en un mot comme en cent, de ne plus ſonger à M. Simon que v'la.

SIMON.

Mais, voiſine!

MARGOT.

Mais voiſin!... Suzette, obéirez-vous?

SUZETTE.

Oh! mon Dieu! oui!

MARGOT.

A la bonne heure.

SUZETTE.

Monſieur Simon ne m'a jamais plu.

MARGOT.

Tant mieux.

SUZETTE.

C'eſt la vérité.

SI-

SIMON.

Pas tant d'assurances.

MARGOT.

ça est du positif, M. Simon ! *(à Suzette.)* Et toi à cause de ta docilité, baise-moi ; je te réservons queuqu'un qui fera mieux ton fait.

SUZETTE.

O Maman, que je vous ferai obligée ! Colin, en effet, est bien plus aimable.

MARGOT, *fronçant le sourcil.*

Qu'est-ce que c'est que Colin ?

SIMON, *riant à part.*

Hi, hi, hi, hi.

SUZETTE.

C'est ce Berger...

MARGOT.

Comment ?

SUZETTE.

Si jeune, si bien fait...

MARGOT.

Oui-da !

SUZETTE.

Et si tendre.

MARGOT.

Jour de ma vie !

SIMON, *à Margot.*

Embrassez-la donc à cause de sa docilité.

SU-

SUZETTE.

Quoi ! ce n'eſt pas Colin ?...

MARGOT.

Tubleu ! vous prononcez ce nom-là !

SUZETTE.

Avec bien de la joie.

SIMON, *à part.*

Queu franchiſe ! je l'en aimons davantage.

MARGOT.

Ah ! ah ! v'la donc l'hiſtoire du bouquet, ſans ce que je ne ſavons point... ça m'eſt égal ; tu renonceras à ce Colin ſi bien fait, ſi tendre...

SUZETTE.

AIR.

Je voudrois bien vous obéir,
Maman, pour cela je ſuis faite ;
Mais ſi vous chériſſez Suzette,
La voulez-vous faire mourir ?

Quel chagrin pour Colin lui-même,
Si mon cœur alloit le trahir !
Non, non, je n'y puis conſentir :
Quel mal fais-je donc quand je l'aime ?

Je voudrois bien vous obéir,
Maman, pour cela je ſuis faite ;
Mais ſi vous chériſſez Suzette,
La voulez-vous faire mourir ?

MARGOT, *ſéchement.*

On ne meurt pas de ça.

SUZETTE.

Colin....

MAR-

MARGOT.

Tu penſes encore à Colin ?

SUZETTE, *avec obſtination.*

J'y penſerai toujours, là.

MARGOT, *allant pour la battre.*

Attens, attens, petite péronelle !

SIMON, *l'arrêtant.*

Eh, là, là. *(Il reçoit un ſoufflet que Suzette évite.)* Peſte ſoit de la femme ! *(Il porte la main à ſa joue.)*

MARGOT, *à Suzette.*

Tu m'obéiras, je t'en réponds. *(A part.)* Mais j'oublions l'eſſentiel : ſon pere, ſans moi, pourroit faire quelques ſottiſes, faut que j'allions le rejoindre. *(haut.)* Reſtez ici. *(à part.)* Je ne pouvons pas l'avoir ſans ceſſe à nos côtés, & je préférons qu'alle ſoit plutôt avec le vieux qui lui déplaît, qu'avec le jeune qui eſt de ſon goût. *(du haut de l'épaule.)* Adieu, M. Simon. *(à Suzette)* Fais ce que je t'ordonne.

(Elle ſort.)

SCENE X.

SUZETTE, SIMON.

SUZETTE.

Je ſuis fâchée, M. Simon....

SIMON.

De quoi, ma belle enfant ?

SU-

SUZETTE.

Du soufflet....

SIMON.

Parlons d'autre chose.

SUZETTE.

Que vous avez reçu là pour moi.

SIMON.

Il vaut bian mieux, petite poule, qu'il soit tombé sur ma joue, que non pas sur celle-ci.

(*pinçant celle de Suzette.*)

SUZETTE.

Ma Mere a la main forte?

SIMON.

Un peu.

SUZETTE, *avancant la main.*

Vous fait-il bien du mal?

SIMON, *la lui baisant.*

Ah!.... je ne souffrons plus.

SUZETTE, *la retirant.*

Comment! M. Simon, vous baisez ma main, sans me la demander encore!

SIMON.

C'est que vous me refuseriez.

SUZETTE.

Faut-il donc la baiser pour cela? Fi! Colin n'est pas si hardi que vous au moins.

SIMON.

C'est que je vous aimons mieux que lui.

SU-

SUZETTE.

Mieux que lui ! c'eſt tout le contraire.

SIMON.

Si vous deveniez ma petite femme !...

SUZETTE.

Colin ne pourroit plus vivre, M. Simon.

SIMON.

Qu'eſt-ce que ça me feroit ?

SUZETTE.

Ni Suzette non plus.

SIMON.

Je ſommes à notre aiſe, je ſatisferions, morguć, tous vos beſoins.

SUZETTE.

Je n'ai beſoin que de Colin, M. Simon.

SIMON.

V'la un terrible garçon que ce Colin. Qu'eſt-ce qu'il a donc de ſi agréable ?

SUZETTE.

COUPLETS.

Colin a des yeux charmans,
Sur-tout lorſqu'il me regarde.
Je fuis les autres Amans ;
Avec lui je me hazarde.
Enfin, voyez-vous enfin,
C'eſt un plaiſir d'aimer Colin.

Il faut l'entendre chanter !
Fait-on quelque chanſonette ?
Je ne veux point l'écouter,
Si Colin ne la répete.
Enfin, voyez-vous enfin,
C'eſt un plaiſir d'aimer Colin.

Colin

Colin ne néglige rien ;
Si je veux aller plus vîte,
Sons ſon bras il prend le mien ;
Je ſens ſon cœur qui palpite.
Enfin, voyez-vous, enfin,
C'eſt un plaiſir d'aimer Colin.

SIMON, *à part.*

La Mere ne veut plus de moi ; la Fille voudra toujours ſon Colin ; je ne ſommes plus de ſte premiere jeuneſſe : quand je la déſolerons, à quoi ça ſervira-t-il ? ... Suzette !

SUZETTE, *gracieuſement.*

Plaît-il, M. Simon ?

SIMON, *à part, en la fixant.*

Stenpendant qu'c'eſt dommage.

SUZETTE.

Qu'eſt-ce que vous voulez ?

SIMON.

Je voulons ... je voulons vous rendre contente.

SUZETTE, *avec vivacité.*

Eſt-ce que vous allez chercher Colin ?

SIMON.

Pas tout-à-fait ; mais ...

SUZETTE.

Dites donc.

SIMON.

Je cauſerons de lui avec le Papa, & je magnigancerons ça ſi bian ...

SUZETTE, *lui ſautant au cou.*

Que je vous aimerai, M. Simon !

(*Colin paroit.*)

SIMON, *à part.*

Queu Commere!

SUZETTE.

Ah! tenez, voici Colin.

SCENE XI.

SUZETTE, SIMON, COLIN.

COLIN, *du fond du Théâtre, avec douleur.*

Ciel!

SUZETTE, *l'appellant.*

Colin, Colin!

COLIN.

Vous êtes trop bien avec Mr. Simon.

SIMON, *à part.*

Il eſt jaloux, ça eſt riſible.

SUZETTE.

Avance, avance; je ſerai encore mieux avec toi.

COLIN.

Mais tout à l'heure ...

SIMON.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon; c'eſt pour l'amour de toi qu'on m'embraſſoit.

SUZETTE.

Oui, Colin, embraſſe-le auſſi, & le remercie bien; il va parler à mon Pere pour toi, pour moi ..

COLIN.

COLIN.

Eſt-il poſſible? . . , Ah! . . . je ne ſais . . . Suzette! Mr. Simon . . .

SUZETTE.

Il ne peut pas achever; voyez comme il m'aime!

COLIN.

Que d'obligations!

SIMON, *à part.*

ça coûte . . . n'importe.

COLIN.

Allons de ce pas . . .

SIMON.

V'la juſtement l'ami Blaiſe.

SCENE XII.

SUZETTE, SIMON, COLIN, *tous trois à l'écart*, BLAISE, LE BAILLI.

(*Le Bailli réve.*)

BLAISE.

Queu plaiſir d'être riche, ou de pouvoir le devenir! Ventregué! depuis qu'on ſait mon aventure dans le village, c'eſt à qui me fera le plus de careſſes.

ARIETTE.

On me fête, on me cajole,
L'un me ſourit, l'autre me prend la main:
„ Mon bon ami, mon bon voiſin!
Rien n'eſt ſi drole;

Chacun m'offre ſon bien,
Pour avoir part au mien.
Mais je ne ſerons point leur dupe.

COLIN, *à Simon.*

Parlez donc, Mr. Simon.

SIMON.

Un inſtant.

Oh! ça, Mr. le Bailli, vous m'aiderez donc de vos conſeils ?

SIMON, *pouſſé par Colin.*

Monſieur Blaiſe !

LE BAILLI, *toujours gravement.*

Je vous en aiderai, mon ami; je vous en aiderai.

BLAISE.

De vos meilleurs?

LE BAILLI.

Ne vous inquietez pas.

BLAISE.

C'eſt que c'eſt bian embarraſſant, oui-da! Je ne m'étonnons point ſi les plus riches ne paroiſſent pas les plus contens; l'envie ſeule que j'ai de l'être me baille un tintoin . . .

LE BAILLI.

Ne vous inquietez pas, vous dis-je, c'eſt mon fort que les conſeils, & chacun s'eſt toujours bien trouvé de ceux que j'ai donnés . . . par la raiſon . . . que . . . mes conſeils ſont excellens.

BLAISE.

Tant mieux.

LE

LE BAILLI.

Il n'y a point de Procureurs, d'Avocats, de Notaires qui oſent joûter contre moi.

BLAISE.

Voyons donc ça.

LE BAILLI.

Je ne dis ſouvent qu'un mot, mais ce mot porte ſentence.

BLAISE.

Tant mieux, tant mieux. (*Appercevant Suzette & Simon.*) Quoi! vous v'la ici vous autres? Bon jour, Simon. (*Colin ſe cache derriere lui.*) Qu'eſt-ce qu'il y a, Suzette? (*à Simon.*) L'aimes-tu toujours, toi?

SIMON.

Oui: mais il y a de par le monde un certain M. Colin ... (*Il pouſſe Colin devant Blaiſe.*)

BLAISE, *l'examinant.*

Qui l'aime auſſi, n'eſt-ce pas? ... Suzette! (*Il la fait paſſer entre lui & le Bailli, qui la regarde amoureuſement.*) Je ſuis votre ſarviteur, M. Colin.

SUZETTE.

Mon Pere!

COLIN.

Monſieur Blaiſe!

SIMON.

Ma foi, Colin eſt ſon fait.

BLAISE.

Laiſſons-ça; je ſuis en affaire avec M. le Bailli, & tu ſauras pourquoi. D'ailleurs j'ons des vues pour Suzette, puiſque tu n'en veux plus.

COLIN.

AIR.

Ah ! faites mon bonheur,
Et croyez que mon cœur
Partagera ſans ceſſe,
Entre Suzette & vous,
Ses ſoins & ſa tendreſſe,
Uniſſez-nous :
Je meurs, ſi je n'en ſuis l'époux.

Voyez combien je l'aime !
Ne pouvoir obtenir
L'objet de ſon deſir,
Eſt un tourment extrême.

COLIN & SUZETTE, *enſemble.*
Ah ! faites mon bonheur,
Et croyez que mon cœur
Partagera ſans ceſſe,
Colin. Entre Suzette & vous,
Suzette. Entre Colin & vous,
Ses ſoins & ſa tendreſſe,
Uniſſez-nous :
Colin. Je meurs ſi je n'en ſuis l'époux.
Suzette. Je meurs s'il n'eſt pas mon époux.

BLAISE, *attendri.*
Que me conſeillez-vous, Mr. le Bailli ?

LE BAILLI.
Mais les Parties contractantes me ſemblent aſſez ſe convenir.

SUZETTE, *d'un ton très-careſſant.*
Mon petit Papa.

BLAISE.
Mon petit Papa, . . . Allons, vas, tu ſeras Madame Colin, pourvu ſtenpendant que ça ſoit du goût de ta mere : car . . . .

SUZET-

SUZETTE.

Je ne la ferai donc jamais !

COLIN.

Je ſuis perdu !

BLAISE.

Eh bian ! je l'y détarminerons ; vous n'aurez qu'à revenir ! allez-vous-en. (*à Simon.*) Reſte, toi. Rien ne finira de la journée.

(*Suzette & Colin ſortent.*)

SCENE XIII.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI.

SIMON.

Qu'eſt-ce, voiſin ? on dit que tu vas... que vous allez devenir gros Seigneur ?

BLAISE.

Oui, mon ami, c'eſt ce que j'voulions te communiquer ; ça dépend de moi, j'allons y travailler avec M. le Bailli, & tu n'es pas de trop pour ça.

LE BAILLI.

Un moment, un moment.

SIMON.

Un tréſor...

BLAISE.

Faut, dis-tu, que je ſouhaite un tréſor ! ça ne ſeroit pas ſi mal.

SIMON.

Nenni, puiſque tu l'as déja.

BLAISE.

Non, que je ſache ; mais il ne tiant qu'à moi.

SIMON.

Margot pourtant m'a dit ...

BLAISE.

Margot eſt une folle.

SIMON.

C'eſt ce qui m'a paru.

SCENE XIV.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI, MARGOT.

MARGOT.

(*A Blaiſe.*)

Grand marci ... (*à Simon.*) Encore ici, vieux ...

BLAISE.

Eh ! pourquoi non, ma femme ? Simon a queuqu'eſprit, il nous aidera ; auſſi bian Mr. le Bailli ſe creuſe-là la tête depnis une heure ſans rien trouver, & tu ſais ...

LE BAILLI.

De la modération, mes enfans ... Trois ſouhaits, dites-vous ?

BLAISE & MARGOT.

Oui.

SIMON.

Que voulez-vous dire avec vos trois souhaits ? si c'est là ce trésor ...

MARGOT.

Justement.

BLAISE, *à Simon.*

J'allons t'expliquer ça. (*Il lui parle à l'oreille.*)

MARGOT *au Bailli, pendant que Blaise met Simon au fait.*

Mr. le Bailli, n'allez pas écouter Blaise; c'est une Bonne bête qui ne sait pas ce qu'il lui faut. Tenez, je ne suis qu'une femme, moi, mais j'ai plus de bon sens dans mon petit doigt ...

LE BAILLI, *en pesant ses paroles.*

Quelle vivacité! oh! que ce n'est pas de la sorte que les affaires se traitent!

SIMON; *au fait.*

Diantre, Mr. Blaise!

BLAISE, *au Bailli.*

Eh! bian ?

SIMON, *à part.*

Je sis curieux de voir la fin de tout ceci.

LE BAILLI, *à Blaise.*

Ne me troublez point.

BLAISE.

Tenez, asseyons-nous à ce bout de table, Mr. le Bailli, ça vous viandra peut-être mieux comme ça; Margot, vas nous querir du vin.

SIMON.

Bonne pensée!

BLAISE.

Et ces petits poiſſons que tu ſais.

(*Margot ſort.*)

SIMON.

Vin porte conſeil.

LE BAILLI.

Cela arrive par fois ; par fois auſſi ... cela n'arrive point ; au contraire, il y a des cas ... & cela dépend des circonſtances, où le vin ... fût-ce le meilleur, ne fauroit ... abſolument, quoiqu'on en boive ... mais j'eſpere ...

BLAISE, *voyant Margot qui apporte ce qu'il lui a demandé.*

Ah ! bon.

SIMON.

Place, place. Aidons à Madame.

MARGOT, *ſe rengorgeant.*

Madame ! V'la ce que c'eſt.

BLAISE, *au Bailli qui ſe dérange.*

Reſtez, reſtez.

(*On étend une nappe jaune que chacun tire à ſoi pour la faire cadrer à la table. Le Bailli, Blaiſe, Simon ſont aſſis, Margot reſte debout, & va de l'un à l'autre.*)

Plus j'approche de l'inſtant, plus je ſis embarraſſé.

LE BAILLI.

C'eſt l'ordinaire.

SIMON & BLAISE.

Buvons.

DE

LE BAILLI, *leur arrachant la bouteille, se verſant à lui ſeul.*

Meſſieurs, Meſſieurs, de la modération.

SIMON.

M'eſt avis que vous avez un peu trop, ... Mr. le Bailli.

MARGOT.

Dépêchez-vous donc.

BAILLI, *après avoir bu très-promtement.*

Je ne peux pas aller plus vite.

SIMON.

Il n'y a pas d'homme plus habile.

LE BAILLI.

TRIO.

Trois ſouhaits ne ſont pas,
Une petite affaire.

MARGOT.

Faut-il tant d'embarras ?
Laiſſez, laiſſez-moi faire ...

BLAISE.

Veux-tu, veux-tu te taire ?

LE BAILLI.

Ne précipitons rien,
La prudence
En tout fait bien.
Silence !

MARGOT.

Ecoutons
Et voyons,
Si ce qu'il nous va dire
Eſt ce que je deſire.

BLAISE.

Que de façon !
Tout nous eſt bon.

LE BAILLI.

Patience !

BLAISE.

Monſieur le Bailli ...

MARGOT.

Paix, mon cher mari :
Tout dépend de ce moment-ci.

LE BAILLI.

A votre aiſe.

(Il ſe fait aſſez long ſilence, pendant lequel Simon éclate de rire : on lui fait ſigne du doigt de ſe taire.)

LE BAILLI, *reprend.*

Souhaite, Blaiſe ...

MARGOT, *vivement & avec joie.*

Nous y voici, nous y voici !

LE BAILLI.

Premiérement, ta cave bien remplie ...

MARGOT.

Non, c'eſt trop peu ... Margot toujours jolie.

BLAISE.

Nenni, nenni.
Je veux une fortune ;
Si femme gentille en eſt une,
C'eſt moins pour un mari
Que pour un favori.

LE BAILLI.

Je penſe ainſi.

BLAISE.

Toutes ces penſées-là n'avancent pas la beſogne.

MAR-

MARGOT.

Non vraiment.

SIMON.

Achevons la bouteille, c'eſt peut-être au fond.

BLAISE.

Tant que vous voudrez, pourvu que ça vienne: mais il ne faut pas toujours boire ſans manger. Tenez, Mr. le Bailli, prenez-moi ce petit poiſſon, c'eſt le plus gros; j'voudrions pouvoir faire mieux, mais demain ...

LE BAILLI, *mangeant.*

C'eſt bon, c'eſt bon.

BLAISE.

Encore, que n'avons-je à la place (car je ſais que vous les aimez,) là ... une belle Anguille!

(*Il en paroît une dans le plat.*)

MARGOT.

ARIETTE.

Une Anguille!

BLAISE.

Foin de moi!

SIMON.

Comment!

LE BAILLI,

Toute rôtie.

MARGOT.

Me voilà bian lotie.

SIMON.

Elle eſt ma foi

Excellente.

LE BAILLI, *ſuçant ſes doigts.*

Succulente!

MAR-

MARGOT.

L'étourdi !

SIMON *à Margot.*

Goutez-y.

BLAISE.

J'enrage !

MARGOT.

Le nigaut !

BLAISE.

Eh ! Margot !

MARGOT.

Le magot !

LE BAILLI, *après avoir bû.*

Point de tapage.

MARGOT.

Admirez son ouvrage !

BLAISE.

Deux autres souhaits encor . . .

MARGOT.

Le butord !

LE BAILLI, *un peu yvre.*

Ah ! ... ah ! point de tapage :
Il est un remede à cela . , .

(*Tous écoutent.*)

On la mangera.

MARGOT.

Une Anguille !

SIMON.

ça m'étonne !

MARGOT *à Blaise.*

Oh ! si j'étois moins bonne,
Je t'étranglerois,
Je t'assommerois.

SIMON.

La bonne ame !

LE

LE BAILLI *à Margot.*
Modérez-vous un peu.

MARGOT.
Morbleu !

BLAISE.
La voilà toute en feu !

MARGOT.
Morbleu !
Nous verrions beau jeu !

BLAISE.
Ma chere femme !

MARGOT, *très-en colére, les poings sur les côtés.*
Hein!

LE BAILLI.
Doucement, Madame Margot, doucemement.

MARGOT.
Laiſſez-moi tranquille.

SIMON.
Je n'ai jamais rian mangé de ſi bon.

LE BAILLI.
Il en coûte un peu cher à notre hôte.

BLAISE.
J'ai tort, j'en conviens; mais il nous reſte encore deux ſouhaits.

MARGOT.
Deux diables.

BLAISE.
Ouais.

LE BALLI, *la bouche pleine.*
Quand vous crierez, il n'en ſera ni plus ni moins.

MAR-

MARGOT.

Taiſez-vous, Mr. le Bailli. (*A Blaiſe.*) Mange, mange ton Anguille.

LE BAILLI; *mangeant toujours.*

Il faut qu'il ſe dépêche.

BLAISE, *à part,*

Je devrions bian ſouhaiter d'être veuf.

MARGOT.

Qu'elle te faſſe crever !

BLAISE.

La ſorciere !

MARGOT, *avec un violent dépit.*

C'eſt vrai; quand il peut ſouhatier un Empire, de l'or, que ſais-je ! il va ſouhaiter une Anguille ... Vas, tu ne feras jamais ... je ne veux pas achever.

LE BAILLI.

Ah ! ah ! c'eſt trop fort.

MARGOT.

Si c'étoit à moi à ſouhaiter, tu verrois, tu verrois !

BLAISE.

Maudite bavarde ! chienne de langue ! puiſſes-tu devenir muette !

SIMON.

ça ſeroit plaiſant !

LE BAILLI.

Et fort rare.

MARGOT, *voulant continuer ſes invectives.*

Hon, hi, hon.

BLAISE,

BLAISE, *se jettant les coudes sur la table.*

Ah ! malheureux !

LE BAILLI, *levant la tête.*

Oh ! oh !

SIMON, *s'appuyant sur ses genoux, & riant de toute sa force.*

Et de deux : ah, ah, ah, ah.

LE BAILLI.

Ce que c'est que de n'avoir pas de modération.

(Margot, de rage, renverse les bancs, veut battre Simon, le Bailli, Blaise, & sort désespérée.)

SCENE XV.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI.

LE BAILLI, *après avoir ri avec Simon, pendant que Blaise reste sot.*

Si cela continue, je ne serai bientôt plus nécessaire ici. Cependant Me. Blaise, je vous conseille à présent. . . .

BLAISE, *en frappant du pied.*

De me pendre.

LE BAILLI.

Cela regarde la Justice.

BLAISE.

Deux souhaits de pardus !

SIMON.

Ta femme au moins ne t'étourdira plus, c'eſt toujours ça de bon.

BLAISE.

Je ſis un franc étourdi!

LE BAILLI.

Auſſi vous ne me donnez pas le temps.....

SCENE XVI.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI, SUZETTE.

(*Blaiſe, juſqu'à ce qu'il parle, exprime ſes regrets par des mouvemens variés.*)

SUZETTE, *pleurant.*

Hi, hi, hi, hi.

SIMON.

Qu'eſt-ce qui vous chagrine, ma belle enfant?

SUZETTE.

C'eſt ma Mere... hi, hi.

LE BAILLI.

Elle n'a dû vous rien dire.

SUZETTE.

Je viens de la rencontrer, je ne faiſois point de mal, & elle m'a battue: je lui ai demandé pourquoi, elle a recommencé ſans me répondre.

SI-

SIMON.

Je le crois.

LE BAILLI.

Quand on n'a pas de bonnes raiſons, on fait prudemment de ſe taire.

SUZETTE.

Oh! mais mon Papa me dédommagera de cela.... Colin n'eſt pas encore ici?

BLAISE, *à part.*

J'ons ſouhaité tout ça par mégarde!

SUZETTE.

Quoi donc, M. Simon, eſt-ce que vous m'auriez oubliée?

BLAISE.

Quel ſera mon darnier ſouhait?

LE BAILLI, *chancelant.*

Je ſerois d'avis...

BLAISE.

Il m'en reſtoit deux, il faut qu'alle jaſe;

SIMON.

ça ne lui arrivera plus.

SUZETTE.

On ne m'écoute point... Papa... M. Simon... M. le Balli.

(Le Bailli rêvant, fait un geſte pour lui impoſer ſilence.)

SIMON.

Suzette, vous venez dans un mauvais moment: une Anguille...

SUZETTE.

Eh bien! qu'eſt-ce que cela fait?

SIMON.

Que trop, pargué! Je l'ons mangée, cette Anguille, aux dépens d'un des ſouhaits de votre Pere; Margot votre Mere a pardu la parole aux dépens du ſecond; & le troiſieme....

SUZETTE.

Et le troiſieme ſera pour que j'aie Colin.

SCENE XVII.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI, SUZETTE, COLIN.

COLIN, *à Simon.*

Enfin conſent-on?...

SIMON, *le renvoyant à Blaiſe.*

Demandez, demandez.

COLIN, *à Blaiſe.*

Avez-vous eu la bonté?...

BLAISE.

Coquine de Margot!

COLIN.

Que dit-elle?

LE BAILLI.

Elle ne dit plus rien.

BLAI-

BLAISE.

Dont bian me fâche!

SIMON.

V'la un regret qui n'eſt pas ordinaire.

COLIN, *à Suzette qui eſſuye quelques larmes.*

Ma chere Suzette!... vous pleurez! ne puis-je ſavoir au moins....

SIMON.

Tenez, tenez, voici Madame Margot qui vous expliquera la choſe, ſi elle peut.

SCENE XVIII. & derniere.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI, SUZETTE, COLIN, MARGOT, UNE COMMERE.

LA COMMERE, *du fond du Théâtre.*

Nous allons voir ça, nous allons voir ça.... Quoi, M^e. Blaiſe! comment! qu'eſt-ce? la pauvre Margot que je vous amenons ne peut plus parler, & c'eſt vous qui en êtes cauſe! Ah! v'la un vilain tour, mon Compere; ſi mon Mari m'en avoit fait autant, jarni!...

BLAISE.

Taiſez-vous. Venez-vous morgué pour que je vous ſouhaitions la même choſe, & que tout ſoit dit? Mais, non, j'agirons ſte fois ici (*regardant le Bailli*) avec plus de modération.

LE BAILLI.

C'eſt ce que je me tue de recommander.

BLAISE, *de mauvaiſe humeur, à ſa femme qui geſticule.*

Tous tes ſignes. . . .

LA COMMERE.

Ah ! ne la chagrinez pas davantage, c'eſt bien aſſez.

SEPTUOR (*).

Voyez ſa peine,
L'horrible gêne !

BLAISE.

Eſt-ce ma faute à moi ?

COLIN, *à Suzette.*

Qu'allons-nous devenir ?

SUZETTE, *à Blaiſe.*

Laiſſez-vous attendrir !

MARGOT.

Hon, hon.

BLAISE.

Allons, faiſons-nous Roi.

LA COMMERE.

Voyez ſa peine.

BLAISE, *à Margot.*

Veux-tu devenir Reine ?

LE BAILLI.

Reine, & ne point parler ! Non, non.

MAR-

(*) C'eſt le terme en Muſique.

MARGOT, *tournant la tête en signe de négative.*

Hon, hon.

LA COMMERE.

Ah ! mon Compere,
Toujours se taire !

SIMON.

C'est bien sensible :
C'est impossible !

MARGOT.

Hon, hon.

TOUS.

Pardonnez-lui !

BLAISE.

Non, non.
C'est bian facile à dire...
Vous me priez en vain :
Plus qu'un souhait !

SIMON, *à part.*

De son chagrin,
Je ne puis m'empêcher de rire.

LE BAILLI.

Je crois bien que c'est un martyre.

BLAISE, *à part.*

Son sort me fait pourtant pitié.

SIMON.

Ah ! par notre amitié !

COLIN, *montrant Suzette.*

Par notre amour !

BLAISE.

Femme muette,
Combien en voudroient faire emplette !

LA COMMERE.

Regardez-la !

SIMON.

Quelquefois cependant,
ça jase joliment.

LE BAILLI.

Certainement.

BLAISE.

Est-ce avec des paroles
Qu'on chasse les Huissiers ?
Il nous faut des pistoles
Pour contenter nos Créanciers.

MARGOT, *se jettant aux genoux de Blaise, & la Commere la relevant aussitôt, en haussant les épaules sur elle.*

Hon, hon.

BLAISE, *à part.*

Oh ! la friponne,
Comme elle fait la bonne !

TOUS.

Pardonnez-lui.

BLAISE.

Non, non.

MARGOT, *plus fort.*

Hon, hon.

BLAISE.

Non, non.

MARGOT, *en colere fait des contorsions.*

SUZETTE.

Maman, appaisez-vous. (*Margot l'embrasse, & la pousse devant Blaise.*) Papa, vous êtes si bon !

BLAI-

BLAISE.

D'accord : mais dans ce cas-ci il n'y a bonté qui tienne. Faites tous attention : plus qu'un ſouhait ! Je reſterons donc toujours Blaiſe ?

SIMON.

Et Margot, toujours Margot ; le grand malheur !

LA COMMERE.

Pardi, ces noms-là en valent bian d'autres.

SUZETTE.

Pour moi, je ne demande pas mieux que d'être toute ma vie Suzette, pourvu que j'aie Colin.

COLIN, *avec feu.*

Ah ! Suzette !

BLAISE.

Trois ſouhaits, & pas un à notre profit !

LA COMMERE.

Vous aurez la paix, votre femme vous aimera bian, elle fera tout ce que vous voudrez, pour peu qu'alle le veuille itou.

BLAISE, *à Margot.*

Bian vrai.

MARGOT.

Hi, hi, hi.

LA COMMERE, *à Blaiſe.*

Elle dit oui. Ferme.

BLAISE, *héſitant.*

Allons, je ſouhaite....

LA COMMERE.

Poursuivez donc.

BLAISE.

J'enrage!

LE BAILLI.

Si vous aviez suivi mes conseils. . . .

SIMON.

(*Ironiquement.*) Sans doute. . . . Mais tiens, voisin, pour que tout le monde soit content, rends-lui la parole à condition qu'elle consentira au mariage de Suzette avec Colin.

COLIN & SUZETTE, *avec instance.*

Oui.

BLAISE, *à Margot.*

Y consens-tu ?

MARGOT.

Hi, hi.

BLAISE.

Dit-elle oüi ?

LA COMMERE.

Eh ! oui : quel homme !

BLAISE, *hésitant encore.*

Je souhaite. . . que ma femme. . . redevienne femme.

LA COMMERE.

ça ne dit pas assez, vous voyez qu'alle n'en parle pas plus.

LE BAILLI.

Il faudroit ſpécifier. . . .

BLAISE.

Jupiter donc, je ſouhaite. . . . Je ſouhaite que vous rendiez la parole à ma femme. (*Il fait un grand ſoupir.*)

MARGOT, *avec un grand ſoupir auſſi.*

Ouf ! ah, mon cher ami ! mon cher Blaiſe, mon petit homme, embraſſe-moi. . . encore; & vous, Simon ; & toi, Colin ; & vous, M. le Bailli ; & toi, Suzette ; & toi, ma Commere ; & moi auſſi. Je conſens à tout, je ne m'oppoſe à rien ; tu t'es bian fait prier, je devrions t'en vouloir, mais fi de la rancune, v'la qu'eſt fini. (*à Blaiſe.*) Donne-moi la main. (*A Colin & à Suzette.*) Donnez-moi les vôtres, aimez-vous, mes enfans ; je vous l'ons défendu, je vous l'ordonnons. . . .

BLAISE.

Tatigué !

LE BAILLI.

Comme un charme !

SIMON.

Aurons-nous notre tour ?

MARGOT.

Laiſſez-moi donc parler ; qu'eſt-ce que je diſions ? vous me l'avez fait perdre.

SIMON.

Eh bian ! dites autre choſe.

BLAI-

BLAISE.

Eh ! en v'la assez.

LA COMMERE.

Lui avez-vous rendu la parole pour qu'alle ne parle pas ? Faut de la justice aussi, Mᵉ. Blaise.

LE BAILLI.

Justice ! oh ! elle a raison.

BLAISE.

ça. . . .

MARGOT.

Je t'approuve, on ne peut pas mieux parler, ça sera comme tu viens de dire ; je suis honnête femme, je ne donnerons point un démenti à notre Commere, alle a répondu pour moi, c'est tout un ; & pis d'ailleurs ça me plaît : car tu sens bian. . . .

SIMON.

Courage !

BLAISE, *se mordant les doigts.*

Morgué ! . . . c'est notre faute, il n'y a plus de remede. *(d'un ton doux.)* Veux-tu écouter ?

MARGOT.

Parle, mon Roi, parle ; est-ce que ce n'est pas à un mari à parler ? Sans contredit. Mais voirement, il feroit biau de disputer ça, oh dame, c'est que je ne serions pas pour l'endurer, non. Parle, parle.

BLAISE.

Tais-toi donc.

MAR-

MARGOT.

Ah! Blaiſe, je te dis de parler, & tu me dis de me taire.

SIMON, *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah.

BLAISE.

Tous ces ris-là ne payeront point mes dettes; ſi j'étions riche, je ne nous en ſoucierions guere.

SIMON.

C'eſt l'uſage.

LE BAILLI.

Allons, allons, car il faut conclure. Puiſque mes conſeils ne vous ont ſervi de rien, je veux vous être utile d'autre façon, & je me charge d'obtenir du temps de vos Créanciers. Travaillez, Blaiſe.

SIMON.

V'la un bon avis ſtila.

BLAISE.

ARIETTE.

Reprenons gaiment, reprenons
Le chemin de notre chaumiere,
Conſolons-nous; ces bras ſont bons,
Ils écarteront la miſere.
Du vin, de la gaité.

Ména-

Ménagere gentille ;
Sur-tout de la santé,
C'eſt par où Blaiſe brille,
De la tranquillité,
Tout le reſte eſt vétille.

Reprenons, &c.

SUZETTE.

Maman, à quand notre nôce ?

LE BAILLI.

Eh ! eh !

MARGOT, *avec ſa volubilité ordinaire.*

Dans l'inſtant ; laiſſe-moi faire, j'ons vu ton bon cœur & celui de Colin, ça m'a touchée ; il eſt joli garçon, il te plaît, il me plaît auſſi, embraſſe-le ! fort bian. Je ne ſerons point groſſe Dame, ni Blaiſe gros Monſieu, il n'y a peut-être pas tant de mal.

VAUDEVILLE.

MARGOT.

Maris qui querellez ſans ceſſe,
Vous nous pouſſez bientôt à bout :
Que la paix jointe à la tendreſſe
De nos devoirs nous faſſe un goût.
Autrement garre la vengeance,
Des femmes c'eſt le vrai ragoût.
Trop de pétulance
Gâte tout.

SIMON.

SIMON.

Vieillards, renoncez à l'épreuve
D'un feu léger qui s'éteindroit ;
N'épouſez ni fille ni veuve,
Car votre honneur en ſouffriroit.
Vous voulez vous mettre en dépenſe,
Et pour l'hymen il faut beaucoup:
Trop de pétulance
Gâte tout.

LE BAILLI.

Supôts de la chicane ingrate
Sont animaux à ménager,
Redoutez leur funeſte patte,
Ils ſont ſi prompts à vous gruger.
Un Plaideur crie à toute outrance,
Un mot, un rien, il ſe réſout:
Trop de pétulance
Gâte tout.

SUZETTE.

Tendrons qu'une Maman domine,
Sur votre choix, ſachez tromper ;
A l'époux qu'elle vous deſtine,
C'eſt le moyen ſeul d'échapper.
Doucement & dans le ſilence
Vous en alliez venir à bout:
Trop de pétulance
Gâte tout.

COLIN.

Galans, auprès d'une cruelle
Conduiſez bien l'art des ſoupirs,
Pour gagner le cœur de la Belle
Mettez un frein à vos deſirs.

LE

Le Timide, en tremblant, s'avance,
L'Entreprenant manque ſon coup:
Trop de pétulance
Gâte tout.

BLAISE.

Richards qui faites grand tapage,
Blaiſe eſt pour vous une leçon;
J'aurois pu, me montrant plus ſage,
Quitter l'état de Bucheron.
De vos biens, malgré l'abondance,
Vous trouverez dans peu le bout:
Trop de pétulance
Gâte tout.

FIN.

LE CAPRICE AMOUREUX, *OU* NINETTE A LA COUR, *COMEDIE* EN DEUX ACTES,

MESLE'E D'ARIETTES, PARODIE'ES DE BERTOLDE A LA COUR;

Par Monsieur FAVART.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Cour, le 24 Oct. 1767.

NOUVELLE EDITION,
Corrigée & conforme aux Réprésentations.

* * *
* *
*

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXVII.
Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

ASTOLPHE, *Roi de Lombardie*,	Mr. De la Tour.
FABRICE, *Confident d'Aſtolphe*,	Mr. Deschamps.
EMILIE, *Comteſſe, Amante d'Aſtolphe*,	Mad. Dartimon.
NINETTE, *Villageoiſe*,	Mad. Dineſi.
COLAS, *Villageois*,	Mr. Dineſi.
DORINE, CLARICE, *Suivantes*,	Mad. Mercier. Mlle Saintval.
PAYSANS,	Mrs. Lorville & Marſy.
CHASSEURS,	Mrs Veillas & Pételard.
GARDES.	

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

LE CAPRICE AMOUREUX, *OU* NINETTE A LA COUR, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Campagne agréable, coupée d'arbres fruitiers, & des cabanes de Payſans ſur les aîles.

SCENE PREMIERE.

COLAS, NINETTE, PAYSANS & PAYSANNES, *occupés à différens ouvrages devant leurs portes & dans la campagne.*

NINETTE, *chante en filant au rouet.*

ARIETTE.

Travaillons de bon courage ;
La fraîcheur de cet ombrage,
La douceur de ce ramage
Nous donne cœur à l'ouvrage.

Près de l'Objet qui m'attendrit,
Je file à merveille;
Quand la fatigue m'assoupit,
L'Amour me réveille.

***

Mon ami, je suis ta fiancée,
Et demain tu m'épouseras :
Dans une si douce pensée,
Va travailler, mon cher Colas,
Va; songe en faisant ton ouvrage,
Que le fruit de tes soins sera bientôt pour moi.
En rêvant à notre ménage,
De mon côté, je vais filer pour toi.

COLAS.

Tu veux déja que je te quitte!
Je n'en ai pas la force; hélas! je suis si bien!
Pour m'encourager, ma petite,
Fais-moi donc un plaisir.

NINETTE.

Eh! bien?

COLAS.

Donne ta main, que je la baise,
Ma chere Ninette.

NINETTE.

Allons, tien,
Baise-la.

COLAS.

Que tu m'rends bien-aise!...

DUO.

COLAS.

Comme la cloche du village,
Mon cœur bat pour toi, Ninon,
Don, don, don, don, don, don, don, don,

En

En ſongeant à notre ménage,
Mon cœur fait un carillon.

NINETTE.

A la fête du village,
La clochette fait ndi, ndi, &c.
En ſongeant à notre ménage,
Je ſens mon cœur qui tinte auſſi ;
Ndi, ndi, ndi.

ENSEMBLE.

En ſongeant à notre ménage,
Mon cœur bat pour { toi, Ninon, / mon mignon ;
Mon cœur fait un carillon,
Un carillon, un carillon.

COLAS.

Oh ! tatigué ça vaut de l'or ; ça me ragaillardit. J'allons cueillir nos pêches : Chante pendant ç'tems-là, pour m'animer encor. Tantôt nous danſerons.

NINETTE.

Oui, ſi tu te dépêches.

Colas monte ſur un arbre, cueille du fruit qu'il met dans des paniers que des Payſans lui tendent, & Ninette continue de filer en chantant.

AIR : I. COUPLET.

Contente,
Je chante
La flâme qui m'enchante ;
Aucun bien ne me tente
Sans le cœur de Colas.
Colas
Sur mes pas

Sans ceſſe
S'empreſſe ;
Les tréſors n'ont pas
Plus d'appas.
Dans ce doux aſyle,
D'un deſtin tranquille
Gaiement nous ſuivons le cours :
Tandis que je file,
L'Amour file nos beaux jours.

II.

Fillettes
Follettes,
N'allez jamais ſeulettes ;
Là bas ſous ces coudrettes,
On dit qu'il vient des loups.
Prenez garde à vous,
Brunettes
Jeunettes,
Venez travailler avec nous.
Dans ce doux aſyle, &c.

Colas chante ſur l'arbre en continuant de cueillir ſon fruit.

ARIETTE.

Que le nom
De Ninon
Eclate dans ce bocage ;
Chantons l'objet mignon
Qui m'engage :
C'eſt la fleur,
C'eſt l'honneur
Des filles du village :
Abſent
De ma Belle un inſtant,
Mon ſort
Eſt pire que la mort ;
Mais ſa préſence
Me récompenſe :

Quand

Quand je la vois, tout mon plaisir commence;
Joyeux & dispos,
J'oublions nos maux:
Je chante à mon tour,
Eh! vive l'Amour!
Eh! vive l'Amour! eh! vive l'Amour!

***

On entend des Cors de Chasse.

COLAS, *sur l'arbre.*

Ah! mes amis, notre plaine est couverte
De chiens, de chevaux, de piqueurs;
Ils entront dans la vigne: ah! les maudits chasseurs!
Ces gens ont juré notre perte.
Eh! Pierre, Carle, alerte, alerte!
De l'enclos la porte est ouverte,
Fermez aussi le potager;
Si nous n'y prenons garde, ils vont tout saccager.

NINETTE.

Ce sont les gens du Prince, il faut bien qu'on endure.

COLAS, *descendu de l'arbre.*

Morguene! ici depuis un mois
On chasse tous les jours, & pour peu que ça dure,
Nous v'là ruinés: on vient à nous, je crois:
Rentrez, rentrez: morgué! ces malins drilles,
Comme au gibier, faisont la chasse aux filles.

Ils rentrent tous.

SCENE II.

ASTOLPHE, *(en habit de chasse,)* FABRICE.

ASTOLPHE.

Elle me fuit. Que je suis malheureux!

FABRICE.

Le Souverain de Lombardie,
Aſtolphe a-t-il encor à former quelques vœux ?

ASTOLPHE.

J'aime.

FABRICE.

La Comteſſe Emilie
Par l'hymen le plus doux va couronner vos vœux,
Ses appas. . . .

ASTOLPHE.

Je lui rends juſtice ;
Je devrois l'adorer, & mon cœur, malgré moi,
Victime de l'amour, peut-être du caprice,
Eſt prêt à lui manquer de foi.

FABRICE.

Que dites-vous, Seigneur ?

ASTOLPHE.

L'autre jour à la chaſſe
Je m'égarai dans l'épaiſſeur du bois ;
J'y trouve un jeune objet qui m'aborde avec grace,
Et s'offre à me guider : la douceur de ſa voix
Juſqu'en mon ame s'inſinue ;
Sous un air de ſimplicité,
Je vois triompher la beauté ;
Une modeſtie ingénue
Augmente ſes charmes naiſſans:
La ſurpriſe & l'amour s'emparent de mes ſens.

ARIETTE.

Oui, je l'aime pour jamais,
Rien n'égale ſes attraits ;

De

De ſon teint la fleur naïve,
Toujours fraîche, toujours vive,
Confond les efforts de l'art :
C'eſt la nature
Simple & pure ;
Elle enchante d'un regard ;
Dans ſon cœur eſt l'innocence,
Dans ſes yeux eſt la candeur ;
Sa parure eſt la décence,
Et ſon fard eſt la pudeur.

***

FABRICE.

Quel eſt donc cet objet vainqueur ?

ASTOLPHE.

C'eſt une Villageoiſe, & ſon eſprit m'enflâme
Autant que ſa beauté.

FABRICE.

Le fait eſt curieux.

ASTOLPHE.

On m'a dit qu'une vieille Dame,
Contrainte par le ſort d'habiter en ces lieux,
Et qui vivoit comme une pauvre femme,
Avoit, par un ſoin complaiſant,
Formé l'eſprit de cette belle Enfant,
En laiſſant toujours dans ſon ame
Une aimable ſimplicité,
Une franchiſe honnête, & beaucoup de gaieté.

FABRICE.

Ne craignez-vous point quelque blâme ?

ASTOLPHE.

Qu'importe le ſang dont on ſort,
Une Belle eſt toujours au-deſſus de ſon ſort :
Oui, j'adore Ninette, & cependant ma bouche
N'a point encore oſé lui déclarer mon feu.

FABRICE.

Cette petite fille eſt-elle ſi farouche ?

ASTOLPHE.

Elle me voit ſans crainte.

FABRICE.

Oh ! quand on craint ſi peu,
C'eſt qu'on cherche à ſe rendre.

ASTOLPHE.

Aux yeux de l'Innocence
Il n'eſt jamais rien de ſuſpect ;
Comme elle eſt ſans fineſſe, elle eſt ſans défiance :
Mais, d'un regard, elle force au reſpect.

FABRICE.

Je ne le vois que trop, votre amour eſt extrême ;
Mais que deviennent vos ſermens ?
La Comteſſe bientôt ſçaura vos ſentimens.

ASTOLPHE.

Tout ce que tu me dis, je me le dis moi-même.
Va, n'augmente point mon ſouci ;
Pour un inſtant, laiſſe-moi ſeul ici.

SCENE

SCENE III.

ASTOLPHE.

ARIETTE.

Agité
Par la fierté,
Par la tendreſſe,
Je ſuis tourmenté
Sans ceſſe;
De cent traits j'ai l'ame atteinte,
Et je ſens mon cœur s'émouvoir
Par la crainte
Et par l'eſpoir.

Je l'apperçois, quel trouble me ſaiſit!
Sans découvrir mon rang, déclarons ma tendreſſe.

SCENE IV.

NINETTE, ASTOLPHE.

NINETTE, *à part.*

Ah! voilà ce Monſieur; pour nous il s'intéreſſe,
Il eſt ami du Prince, à ce qu'il nous a dit.

ASTOLPHE.

Je n'oſe l'aborder.

NINETTE.

Il faudra qu'il nous ſerve;
Mais laiſſons-le venir, le voilà qui m'obſerve.
(Elle chante en faiſant ſemblant de travailler.)

AIR.

AIR. I. COUPLET.

Je vois du plus beau jour
Lever l'Aurore,
Je ſens au feu de l'Amour
Mon cœur éclore.
Comme un oiſeau tout petit
Qui bat de l'aîle,
Et pour ſortir du nid
S'élance & chancelle ;
Il papite,
Il s'agite,
Il s'excite ;
Ah ! prendra-t-il l'eſſor,
Si jeune encor ?

II.

Sur ces boſquets charmans
Quand la nuit tombe,
J'entends les gémiſſemens
De la colombe ;
Et mon pauvre petit cœur
Auſſi ſoupire,
Pour exprimer l'ardeur
Qui déja l'inſpire.
Il s'agite, &c.

III.

Des oiſeaux amoureux
Sous un feuillage,
J'admire en ſecret les jeux,
Le badinage ;
Mon cœur à les imiter
Auſſi s'empreſſe,
Et je le ſens ſauter,
Sautiller ſans ceſſe.
Il s'agite, &c.

***

ASTOL-

ASTOLPHE, *en s'approchant.*

Je ſuis ſupris de voir tant de gaieté
Dans cet état obſur où votre ſort vous place.

NINETTE.

C'eſt un bonheur que cette obſcurité,
D'aucun ſoin étranger l'eſprit ne s'embarraſſe.

ASTOLPHE.

Mais quels ſont vos plaiſirs?

NINETTE.

Libres de nos travaux,
Nous chantons, nous danſons; je vais dans nos campagnes
Courir, cueillir des fleurs, rire avec mes compagnes.
Quand j'ai bien folâtré, je me livre au repos.

ASTOLPHE.

Peut-on être tranquille au ſein de l'indigence?
Vous n'avez jamais vû des gens dans l'opulence?

NINETTE.

Bon! l'autre jour encor j'ai vû de ces gens-là.
Un gros Seigneur paſſoit par ce village,
Avec une Madame ... oh! du plus haut étage,
Cette Madame étoit ... eh ... la ..
Danſeuſe... d'O ... d'Opé ... mais qu'importent les titres?
Tous deux étoient aſſis dans un beau coffre d'or
Tout entouré de belles vittres,
Il me ſemble les voir encor.
Six beaux Meſſieurs bienfaits qui portoient des plumages,
Etoient montés derriere: ah! qu'ils avoient l'air grand!

Un

Un fier homme à mouſtache étoit ſur le devant,
Et deux jeunes garçons qu'on apelloit ... des Pages.
Le tout, trainé par ſix chevaux fringants,
Qui, comme la Madame, avoient de beaux rubans,
Se balançoient ſur quatre roues.
Apparemment la Dame ſe fâchoit;
Car on lui voyoit ſur les joues
Un rouge ardent qui nous effarouchoit,
Et le Monſieur qui ſe panchoit
Etoit blême & penſif.

ASTOLPHE.

N'auriez-vous pas envie
D'être riche comme eux, d'avoir le même train?

NINETTE.

Non, car ils paroiſſoient avoir quelque chagrin;
Et très gaiement ici nous paſſons notre vie:
Comme il vient, nous prenons le tems.

ASTOLPHE.

De vos plaiſirs les peines ſont voiſines,
Mille travaux forcés, mille ſoins fatigans...

NINETTE.

Nous n'en ſommes pas moins contens.
Au milieu des buiſſons d'épines
Naiſſent les roſes du Printemps.

ASTOLPHE.

On veut vous procurer de plus grands avantages,
Et vous aurez laquais, bijoux, beaux équipages.

NINETTE.

Eh! Monſieur! qui me donnera
Toutes ces belles choſes-là?

ASTOL-

ASTOLPHE.

Hélas ! quelqu'un qui vous adore,
Et qui n'a point osé vous en instruire encore.

ARIETTE.

Un doux penchant m'entraine,
Le tendre Amour m'enchaîne.
Par vos attraits,
Mon cœur se donne,
Oui, se donne à vous pour jamais.
Eh ! quoi ! ma flâme vous étonne !
Ninette ignore
L'amour encore !
Elle l'ignore !
Et sçait lancer ses traits.

NINETTE.

Lancer des traits ! Je vous adore !
Ce sont de trop grands mots pour moi.

ASTOPHE.

Je vous aime.

NINETTE.

Ah !

Hé ! bien, voilà parler cela.
Vous m'aimez ?

ASTOLPHE.

D'un amour extrême.

Cet aveu ...

NINETTE.

Me fait grand plaisir.

ASTOLPHE.

Quel bonheur !

NINET-

NINETTE.

De quelqu'un qu'on aime
On doit contenter le desir.
Gardez tous vos trésors, je ne veux qu'une grace.

ASTOLPHE.

Exigez tout.

NINETTE.

Vous sçavez que l'on chasse
Tous les jours en ces lieux du matin jusqu'au soir;
Si vous avez quelque pouvoir,
Parlez au Prince, afin que l'on nous débarrasse
De tout le train que font ses gens.
Je ne comprends point quelle fievre
Peut faire ainsi courir les champs;
Pour le plaisir de prendre un liévre,
On ravage quarante arpens;
Voyez.

ASTOLPHE.

Vous serez satisfaite.

NINETTE.

De tout mon cœur, je vous dis grand merci:
Sur-tout ne venez plus ici;
Car votre présence inquiette.

ASTOLPHE.

O ciel! que dites-vous, Ninette?
J'espérois ...

NINETTE

Quoi?

ASTOLPHE.

Vous ne m'aimez donc pas?

NINET-

NINETTE.

Eh! nenni vraiment ; c'eſt Colas.

ASTOLPHE.

Dieux!

NINETTE.

C'eſt un garçon du village
Qui me recherche en mariage.

ASTOLHE.

Y penſez-vous? Placez mieux votre amour ;
Le ſort le plus brillant vous attend à la Cour.

NINETTE.

Vous vous moquez : oh! je ne ſuis point faite
Pour oſer paroître en ces lieux.

ASTOLPHE.

Vous enchanterez tous les yeux,
Et les charmes d'une toilette
Rendront votre beauté, s'il ſe peut, plus parfaite.

NINETTE.

Qu'eſt-ce qu'une toilette?

ASTOLPHE.

Un tréſor précieux,
Dont le ſexe dans tous les âges,
Tire de brillans avantages.
„ C'eſt un thrône où triomphe l'art,
„ C'eſt un autel que l'on érige aux Graces :
„ C'eſt-là qu'on peut des temps rapprocher les eſpaces,
„ Par l'heureux preſtige d'un fard
„ Qui des ans applanit les traces.

Des couleurs du plaiſir on ranime ſon tein,
Et le pinceau, rival de la nature,
Par une agréable impoſture,
Fait éclore la fleur d'un viſage enfantin.
Chaque jour on eſt auſſi belle;
D'un air plus triomphant, à ſoi-même on ſourit;
La beauté même s'embellit,
Se fixe & devient immortelle.

NINETTE.

Cela m'embrouille encore la cervelle.
(*Après un moment de réflexion.*)
A la Cour je m'embellirois?

ASTOLPHE.

C'eſt-là qu'on apprend l'art de plaire.

NINETTE.

Ah! je le voudrois bien: ſi j'avois plus d'attraits
Colas m'aimeroit mieux.

ASTOLPHE.

Il faut vous ſatisfaire.

NINETTE.

Non, non, Monſieur, je n'oſerois.

ASTOLPHE.

ARIETTE.

Tout va vous rendre hommage:
Quittez votre village.

NINETTE.

Oui-dà! oui-dà!

ASTOLPHE.

Le bonheur vous ſuivra;
Mon but eſt de vous plaire:
Eſt-ce être téméraire?

Si

Si trop d'ardeur m'accuſe,
Votre beauté m'excuſe.

NINETTE.

Monſieur ... tenez... Monſieur,
Je ſuis confuſe ... confuſe
De tant d'honneur.

ASTOLPHE..

Ninette me refuſe !
Elle veut que j'expire !

NINETTE.

Ah ! que dire !
Je fâcherois Colas.

ENSEMBLE.

ASTOLPHE.
Suivez mes pas,
Vous reverrez Colas.

NINETTE.
Je ne veux pas.
Je fâcherois Colas.

ASTOLPHE.

Diſpoſez de mon ame,
Ne craignez point ma flâme;
Venez, donnez la main.

NINETTE.

Tenez, je crain
Le blâme.

ASTOLPHE.

Que ſa prudence a d'attraits !

(Il s'approche pour prendre la main de Ninette.)

NINETTE, *en s'éloignant.*

Eh ! mais ... mais ... mais ... mais ...
Dame !

ASTOLPHE.

Ne craignez point ma flâme.

NINETTE.

Ensemble.

Oh ! dame !
Laissez ... laissez, Monsieur, oh ! laissez-moi.

ASTOLPHE.

Pourquoi
Avoir tant d'effroi
De moi ?

SCENE V.

ASTOLPHE, NINETTE, COLAS.

COLAS.

Tout beau, tout beau, modérez votre flâme.

ASTOLPHE.

C'est donc là ce digne rival ?

NINETTE, *se mettant devant Colas.*

Ah ! ne lui faites point de mal.

ASTOLPHE.

Ne craignez rien.

NINETTE, *bas à Colas.*

Va-t-en.

COLAS.

Tredame !

ASTOLPHE.

Si Colas vous est cher, je deviens son ami.

COLIN.

On n'est guere ami du mari,
Quand on veut l'être de la femme.

Au

Au Diable ſoit l'amiquié du Renard
Qui viant nous careſſer pour croquer la poulette;
Oh! s'il vous faut une tendre fillette,
Allez la charcher autre part.

NINETTE, *bas à Colas.*

ARIETTE.

Tu nous perdras,
Colas;
Ne ſouffle pas:
C'eſt un Seigneur.

COLAS, *avec reſpect.*

Oh! Monſeigneur,
Je ſuis vot' ſarviteur.
Ninette a votre cœur;
C'eſt pour nous bian d'l'honneur,
C'eſt bian d'l'honneur,
à part. Ce coup m'accable:
Va t'en au Diable,
Enſemble. { Chien d'ſuborneur.
NINETTE, *bas à Colas.*
C'eſt un Seigneur.

ASTOLPHE.

Colas a de l'humeur.

COLAS & NINETTE.

Non, Monſeigneur.

COLAS, *à part.*

Oh! ſi j'n'avions point peur;
Mais j'craignons quequ' malheur.

ASTOLPHE.

Colas a de l'humeur.

COLAS, *d'un air très-ſoumis.*

Non Monſeigneur,
Je ſuis vot' ſarviteur,

Très humble ſarviteur.
Ninette a votre cœur;
C'eſt pour nous bien d'l'honneur.
à part. Va-t'en au Diable.

ENSEMBLE.

NINETTE, *bas à Colas,*	COLAS, *à part.*
Sois plus traitable,	Qu'il aille au Diable,
Sois plus traitable,	Va-t'-en au Diable;
C'eſt un Seigneur.	Chien d'ſuborneur.

***

ASTOLPHE.

L'heureux Colas vous intéreſſe;
Puiſſe-t-il mieux que moi faire votre bonheur!
Je ne ſçais point contraindre un cœur.
Adieu, réfléchiſſez du moins ſur ma tendreſſe:
Comptez toujours ſur mes bienfaits.
Adieu, Ninette ... adieu.

SCENE VI.

COLAS, NINETTE.

COLAS.

Nous voilà donc en paix.

NINETTE.

Tu l'as traité, mon cher, avec trop de rudeſſe.
C'eſt un Seigneur rempli de politeſſe;
Il m'a dit qu'il vouloit me mener à la Cour.

COLAS.

Et tu voudrois la voir?

NINET-

NINETTE.

Pourquoi non ? oui, ſans doute;
C'eſt, dit-on, le plus beau ſéjour ...
(Colas paroît allarmé.)
Mais nous irions enſemble.

COLAS.

Ecoute;
Il charche à te tromper ; ton eſprit ſur ce point
Eſt encore dans l'ignorance;
Il te parloit d'amour, & ça ne convient point.

NINETTE.

S'il m'aime, c'eſt ſans eſpérance :
Les Meſſieurs de la Cour ſont trop bien élevés
Pour entreprendre rien contre la bienſéance.

COLAS.

Oui, ce ſont ces gens-là ! tu les as bien trouvés?

NINETTE.

N'es-tu pas sûr de ma conſtance ?
Je prêterois l'oreille à leurs diſcours,
Pour me moquer de leurs amours,
Pour en rire avec toi; va, ſois en aſſurance.

COLAS.

Oh! tout cela, morguenne, eſt bel & bon;
Mais n'vlà-t-il pas encor qu'il te regarde !
Puiſqu'il n'eſt pas parti, rentre dans la maiſon.
A toi je devons prendre garde.
Demain tu s'ras ma femme; allons, point de façon;
Faut rentrer.

NINETTE.

Cette défiance
Devient pour Ninette une offenſe.

(Colas la tire par le bras pour la faire rentrer.)

NINETTE.

ARIETTE.

Aye, aye, il m'a fait grand mal ;
Le brutal ! le brutal !

Enſemble.
Ah ! qu'il m'a fait grand mal !
COLAS.
Oui, je vous ai fait grand mal !

NINETTE.

Le Seigneur vient ici.
Aye, aye, puiſqu'on me traite ainſi,
Je vais... je vais me plaindre de ce pas.

COLAS.

Ninon...

NINETTE.

Non, non.

Enſemble.
COLAS.
Morgué, quel embarras !
Ninon,
J'te d'mand' pardon.
NINETTE.
Non, non,
Point de pardon.

(Elle redouble ſes plaintes voyant arriver le Prince.)

Aye, aye, il m'a fait grand mal.

SCENE

SCENE VII.

COLAS, NINETTE, ASTOLPHE, FABRICE.

ASTOLPHE.

(Suite de l'Ariette.)

Qu'avez-vous ?

NINETTE.

Le brutal !
Ah ! qu'il m'a fait grand mal !
Aye, aye.

COLAS.

Ah ! j'ai bien du guignon.

ASTOLPHE.

O Dieux ! qu'avez-vous donc ?

NINETTE.

Monſeigneur, c'eſt Colas,
Qui m'a... m'a... démis le bras ;
Hélas ! hélas !
à Colas. Tu t'en repentiras ;
Hélas ! hélas !
Oui, tu me le paieras :
(Elle menace vivement Colas avec le bras qu'elle croit demis.
Aye, aye, aye, aye le bras !

***

ASTOLPHE.

Je ſuis ſurpris de ſon audace.

COLAS.

Oh ! tenez, Monſeigneur, de grace...
C'eſt notre affaire : laiſſez-nous.

FABRICE.

Doucement, c'eſt le Prince.
(Ninette & Colas marquent leur étonnement.)

NINETTE.

Vous?...

ASTOLPHE, *à Ninette.*

En vous cachant mon rang, je cherchois l'avantage
D'être aimé pour moi ſeul. Mais Colas vous engage.
A tous les biens que vous pourriez avoir,
Vous préférez un obſcur eſclavage !
Pour vous en préſerver, j'uſe de mon pouvoir.
Venez.

COLAS. *(à part.)*

Mon Prince... Ah ! Monſeigneur... J'enrage.

ASTOLPHE.

Venez, Ninette, embelliſſez ma Cour.
Vous regnerez dans ce ſéjour ;
C'eſt le centre du goût, de la délicateſſe,
Des égards, de la politeſſe.
On préviendra vos vœux par mille ſoins flatteurs ;
C'eſt-là que la beauté dans tous ſes avantages,
Avec le Souverain partage les hommages,
Et le tribut de tous les cœurs.

NINETTE, *ſe redreſſant.*

Colas, cela t'apprend à vivre.

CO-

COLAS.

Ah ! ma chere Ninon. . .

ASTOLPHE.

Consentez à me suivre.

COLAS, *bas à Ninette.*

Pourrois-tu me jouer ce tour ?

NINETTE.

(*au Prince.*) (*à Colas.*)
Oui, j'y consens. Tu pourras mieux connoître
Ce que je vaux.

COLAS.

Morgué, rien n'est pus traître.

NINETTE, *à part.*

Je veux lui faire peur sans trahir notre amour.

(Pendant l'annonce de l'Ariette suivante, le Prince parle bas à Fabrice, & se retire avec lui. Colas paroit pénétré de douleur, & Ninette le regarde d'un air triomphant.)

SCENE VIII.

NINETTE, COLAS.

NINETTE.

ARIETTE.

Colas, je renonce au Village ;
La Cour me convient davantage :
Chacun viendra me rendre hommage.

Cher-

Cherche une Payſanne
Pour vivre en ta cabanne;
Colas, pour toi Ninette
N'eſt point faite.
J'aurai de beaux équipages,
Grands Laquais & petits Pages;
J'aurai des fontanges,
Des juppes à franges,
De belles dentelles,
Des modes nouvelles;
Et puis de la friſure,
L'horloge à la ceinture.
Dans cette retraite
C'eſt trop m'avilir;
Une toilette
Va m'embellir.
Ah! quel plaiſir
Vient déja me ſaiſir!
Toi, dans ces lieux
Tu reſteras;
Loin de mes yeux,
Tu peſteras.
Adieu, Colas.
Adieu, je m'en vais, Colas;

(Pendant la ritournelle, Ninette veut ſe retirer. Colas s'efforce de la retenir & la ſuit en faiſant le tour du Théâtre à genoux. Ninette s'en débarraſſe & lui dit fierement.)

Oui, oui, je renonce au Village:
La Cour me convient davantage;
Un Prince va me rendre hommage:
Enrage, enrage.

Cha-

Chacun dira : *tredame !*
Voyez la Belle Dame !
Ah ! quelle gentilleſſe !
Ah ! quel air de nobleſſe !
Comme elle a bonne grace !
Rangez-vous, qu'elle paſſe.
Faites de l'eſpace
Que Madame paſſe.
Et moi, d'un air honnête,
En balançant la tête,
Je paſſerai,
Je ſaluerai,
Et je me rengorgerai.
Quelque jour tu viendras,
Tu verras. *(bis.)*
Sans ceſſe
La preſſe
Arrêtera tes pas ;
Et de loin tu diras :
Ah ! Princeſſe, Princeſſe,
En t'inclinant bien bas,
Protégez Colas,
Ne l'oubliez pas.
Adieu, pauvre Colas. *(bis.)*

SCENE

SCENE IX.

COLAS, FABRICE, *Chaſſeurs de la ſuite du Prince.*

COLAS.

Je ſuis tout ſtupéfait ; ce coup me déſeſpere ;
Ah ! malheureux ! que vas-tu faire ?

ARIETTE.

Auroit-on cru cela d'elle ?
L'infidelle ! l'infidelle !
Suivons ſes pas.

FABRICE.

Tout beau, Colas.

(Il ſe préſente pluſieurs Chaſſeurs qui s'oppoſent à Colas.)

COLAS.

Palſangué, ne m'arrêtez pas.
Ah ! c'eſt trop de barbarie.
Eh ! Meſſieurs, je vous en prie,
Laiſſez.... laiſſez-moi....

FABRICE.

Colas, calme-toi.

COLAS.

Allons, garre, garre, rangez-vous Tous ;
Ventregué, craignez mon courroux.
Morgué, morgué, j'enrage.

FA-

FABRICE.

Tout doux ;
Fais moins de tapage.

COLAS.

Je ſuis preſque ſon époux.

FABRICE.

Il faut te faire à l'uſage :
On rit d'un époux jaloux.

COLAS.

Finiſſons ce badinage.

FABRICE.

Qu'il eſt bien de ſon Village !
A la Ville,
Plus docile,
L'époux ſouffre & ne dit rien,
Et pour ſon bien,
Il fait bien.

COLAS.

Sans Ninette, puis-je vivre ?
Morgué, laiſſez-moi la ſuivre :
Rangez-vous donc.
(*D'un air ſuppliant.*)
Ah ! c'eſt trop de barbarie.
A genoux, je vous en prie.

FABRICE.

Non, non, non, non.

COLAS, *avec fureur.*

Que le Diable vous emporte,
Pour en uſer de la ſorte.

FABRICE.

Vaine fureur !

COLAS.

Hélas ! ma pauvre Ninette,
La Cour te rendra coquette.

FABRICE.

Va, c'eſt une affaire faite.

COLAS.

Quel creve-cœur !
Ninette... ah ! quel malheur !
Ninette... je meurs de douleur :
Ah ! quel malheur !

(*Les Chaſſeurs, après avoir éloigné Colas, forment une danſe qui finit l'Acte.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

*Le Théâtre représente un Appartement du Palais d'*ASTOLPHE.

Une Toilette très-riche est dressée sur un des côtés de l'avant-Scene : le miroir est couvert d'un voile ; les habits de Payſanne de Ninette ſont ſur un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

NINETTE, DORINE, CLARICE, *deux autres Femmes de Chambre, dont l'une tient un écrain & l'autre un bouquet de fleurs artificielles. Pluſieurs domeſtiques ſont dans le fond.*

NINETTE, *en habit de Cour.*

ARIETTE.

Ah ! quelle gêne !
C'eſt trop de peine.
Cet équipage m'entraîne. (*bis.*)

DORINE.

Mais c'eſt la mode :
Suivez, ſuivez-la.

NINETTE, *à Dorine qui lui releve une boucle.*

Ceſſez, cela me laſſe ;
Laiſſez, laiſſez de grace,
Laiſſez-moi donc là.

DORINE.

Que j'accommode
Ce ruban-là.

NINETTE.

Qu'elle eſt incommode!
Laiſſez-moi donc là.
C'eſt trop de peine,
C'eſt trop de gêne:
Cette parure
Me met à la torture;
Cette parure,
Ah!
M'étouffera,
Laiſſez,
Cela me laſſe;
Ceſſez,
Ceſſez de grace,
Laiſſez-moi donc là.

DORINE.

Mais c'eſt la mode,
Suivez, ſuivez-la.

NINETTE.

Qu'elle eſt incommode!
Mais, mais, mais laiſſez-moi donc là.

***

DORINE.

Du moins que Madame permette...

NINETTE.

Je ne ſuis point Madame: on m'appelle Ninette.

DORINE.

Un peu de rouge encor.

NINETTE.

Encor me barbouiller!
Tenez; nous allons nous brouiller.

CLA-

CLARICE.

Il faut donc ſerrer la toilette.

NINETTE.

Qu'appellez-vous? Quoi! ce confus amas ...
C'eſt donc-là ce tréſor dont on fait tant de cas,
Et qui me rendra ſi gentille?
Ah! mes habits! mes habits ſont à bas.

(*Un domeſtique, pour laiſſer approcher Ninette de la toilette, tire le fauteuil où ſont ſes habits de Payſanne, & les fait tomber.*)

Le mal adroit!

DORINE.

Prenez cette mantille.

NINETTE.

Et mon chapeau, qu'on ne s'en ſerve pas.

DORINE.

Voilà vos diamans.

NINETTE.

Comme tout cela brille!

DORINE, *lui faiſant remarquer une riche aigrette.*

Cette aigrette vous ira bien.

NINETTE.

Mais j'apperçois des fleurs.

(*Elle laiſſe tomber les diamans, marche deſſus ſans y faire attention, pour aller prendre des fleurs dont elle veut reſpirer l'odeur; mais s'appercevant qu'elles n'en ont point, elle dit avec étonnement:*)

Elles ne ſentent rien!

DORINE.

L'Art ſçait imiter la Nature.

NINETTE.

Déjà je m'apperçois, à vous parler ſans fard,
Qu'ici l'on ne doit rien qu'à l'Art ;
La beauté n'eſt qu'une peinture :
Juſqu'aux fleurs, tout eſt impoſture.

(*Elle jette le bouquet avec dépit.*)

DORINE.

Vous allez de cet Art connoître le pouvoir:
Approchez-vous de ce miroir.

(*On découvre le miroir.*)

NINETTE, *ſe regardant dans le miroir.*

Que vois-je? c'eſt-là moi ! cela me repréſente ?

(*Elle fait des geſtes devant le miroir.*)

Eh ! mais ... oui-dà ... je ſuis aſſez plaiſante.

ARIETTE.

Ah ! comme me voilà !
Ah ah ah ah ah !
Ah ! comme me voilà !
Il faut marcher en cadence
Pour porter ce fardeau-là.

(*Elle fait balancer ſon panier.*)

Voyez comme il balance !
Rien n'eſt ſi drôle que cela ;
Des deux côtés une anſe.
Ah ! comme Colas en rira !
Ah ah ah ah !

DORINE.

Il faut prendre un air d'importance,
Et cela très-bien vous ſiéra.

NINETTE

NINETTE.

Mais moi qui toujours ſaute & danſe,
Cet attirail me gênera.
Voyez comme il balance !
Rien n'eſt ſi plaiſant que cela ;
Ah ah ah ah !
Des deux côtés une anſe.
Ah ! comme Colas en rira !
Ah ah ah
Ah ! comme Colas en rira !

SCENE II.

NINETTE, FABRICE*; DORINE, CLARICE, *Femmes de Chambre.*

FABRICE, *préſentant ſon bras à Ninette très-reſpectueuſement.*

Madame...

NINETTE.

Quoi ?

FABRICE.

Mon bras ...

NINETTE.

Que veut-on que j'en faſſe ?

FABRICE.

Je viens ſervir Madame à titre d'Ecuyer :
Vous devez en marchant ſur moi vous appuyer.

* *Fabrice doit jouer cette Scene & la ſuivante avec le ton trainant & affecté de nos petits Agréables.*

NINETTE.

Je vais bien toute seule, & ne suis jamais lasse.

FABRICE.

Cela donne meilleure grace.

NINETTE.

Non, je marcherai bien malgré cet attirail;
Daignez seulement me conduire.

DORINE, *aux Femmes de Chambre.*

Madame va sortir, donnez un éventail.

(*Une Femme de Chambre présente l'éventail à Ninette & se retire en faisant une grande révérence; les autres en font autant. Ninette les salue l'une après l'autre en enchérissant sur leurs révérences par gradation; ses pieds s'embarrassent dans la queue de sa robe; elle est prête à tomber; Fabrice la retient.*

SCENE III.

FABRICE, NINETTE.

NINETTE, *présentant l'éventail à Fabrice.*

A quoi cela sert-il?

FABRICE.

Je vais vous en instruire.

NINETTE.

Voyons.

FABRICE.

FABRICE.

Pour la décence & pour la volupté,
C'eſt le meuble le plus utile:
Sur les yeux ce rempart fragile,
A la pudeur ſemble ouvrir un aſyle,
Et ſert la curioſité.
En gliſſant un regard entre ſes intervalles,
D'un coup d'œil juſte, on peut, en ſûreté,
Obſerver un Amant, critiquer des Rivales;
On peut, par ſon ſecours, en jouant la pudeur,
Tout examiner, tout entendre,
Rire de tout, ſans allarmer l'honneur.
Son exercice eſt ce qu'il faut apprendre.
„ Son bruit ſçait exprimer le dépit, la fureur;
„ Son mouvement léger, un ſentiment plus tendre.
„ L'éventail ſert ſouvent de ſignal à l'Amour,
„ Met un beau bras dans tout ſon jour,
„ Donne un maintien, quand on ſçait prendre
„ Des airs aiſés & naturels,
„ Qui tiennent lieu de talens plus réels;
„ Enfin entre les mains d'une femme jolie,
„ C'eſt le ſceptre de la Folie,
Qui commande à tous les mortels.

NINETTE.

Tout cela m'eſt fort inutile.
Allons voir la Cour.

FABRICE.

Doucement,
Vous vous trouvez ici dans un autre élément;
L'art de vivre à la Cour eſt un peu difficile:
Je dois vous éclairer; mais ſoyez plus docile.

NINETTE.

Oh! moi, j'y vais tout franchement.

FABRICE.

Mettez dans vos accens plus de délicateſſe.
Entre nous, votre ton eſt un peu villageois:
Vous prononcez trop bien. Il faut dans votre voix
Plus de lenteur & de molleſſe.

NINETTE, *le contrefaiſant.*

Faut-il graſſeyer?

FABRICE.

Quelquefois,
Cela ne ſied pas mal.

NINETTE

Vous en donnez l'exemple.
Oh! tenez, Monſieur l'Ecuyer,
Vous allez très-fort m'ennuyer;
Je le ſens, plus je vous contemple.

FABRICE.

Cela ne ſe dit pas.

NINETTE.

Mais je le penſe ainſi.

FABRICE.

A la Cour la grande ſcience,
Eſt de cacher ce que l'on penſe.

NINETTE.

Comment! l'on ne dit pas ce que l'on penſe, ici?

FABRICE.

Non.

NINETTE.

Mais quand on m'ennuye auſſi.

FABRICE.

FABRICE.

On peut le faire entendre avec plus de décence.

NINETTE.

Et comment ?

FABRICE.

Au besoin l'on a quelque vapeur ;
Par ce secret on congédie
Les ennuyeux avec douceur.

NINETTE.

Ah ! mon cher Monsieur, je vous prie,
Montrez-moi ce secret.

FABRICE.

Pourquoi ?

NINETTE.

Pour vous congédier.

FABRICE, *ricannant.*

Vous êtes ...

NINETTE.

Très-sincere.

FABRICE.

Mais souvent les vapeurs produisent le contraire,
Il faut en distinguer l'emploi :
Par leur secours, on éloigne, on attire ;
Selon les cas.

NINETTE.

Eh ! bien, apprenez-moi
Ce que c'est que vapeurs.

FABRICE.

C'est ... Madame ... à vrai dire ;
On n'en sçait rien. C'est un talent, un art

Qui ſert très-à-propos la haine ou la tendreſſe;
Un déſordre arrangé, qui paroît un hazard:
Mais il faut en cela beaucoup, beaucoup d'adreſſe.
Quand on veut, par exemple, éprouver un Amant,
C'eſt la façon de tomber en foibleſſe
Avec grace, avec ſentiment.
Toujours en cet état une Belle intéreſſe.
C'eſt ... langueur douce ... étouffement ... ſoupirs,
Piége ſubtil dont la fineſſe,
En ſauvant la décence, enhardit les deſirs.

NINETTE.

Tien ... C'eſt pour moi trop fin.

FABRICE.

Ecoutez.

NINETTE.

Je me laſſe.

SCENE IV.

NINETTE, ASTOLPHE, *(Paré & habillé galamment.*

NINETTE.

Ah! mon Prince, venez, renvoyez-le de grace.

ASTOLPHE.

Vous auroit-il manqué d'égards?

NINETTE.

Oui, c'eſt le plus grand des bavards;
Il me fatigue, il m'embarraſſe.

ASTOL-

ASTOLPHE, *fait ſigne à Fabrice de s'éloigner, & dit à Ninette:*

Vous avez du chagrin.

NINETTE.

Oui; je n'en aurois pas,
Si je voyois ici Colas.
Vous m'aviez promis...

ASTOLPHE.

Quoi! Vous y penſez encore?
Souvenez-vous qu'un Prince vous adore.
Laiſſez-lui du moins quelque eſpoir,
Et ſongez qu'il pourroit uſer de ſon pouvoir.

NINETTE.

ARIETTE.

Donnez-moi deux cœurs
Par votre pouvoir ſuprême,
Donnez-moi deux cœurs.
Et s'il faut que je vous aime,
Vous ſerez aimé de même:
Je n'ai qu'une ame,
C'eſt pour Colas; je n'ai qu'une ame
Qui ne peut partager ſa flâme.

ASTOLPHE.

Seul il régne ſur votre ame!

NINETTE.

Je n'ai qu'une ame...

ASTOLPHE.

Et vous mépriſez ma flâme!

Enſemble.

NINETTE.

Toujours fidelle à mes ardeurs.

ASTOLPHE.

Rien n'eſt égal à mes ardeurs.

NINETTE,

NINETTE.

Donnez-moi deux cœurs
Par votre pouvoir ſuprême,
Enſemble. { Et vous ſerez aimé de même.
ASTOLPHE.
Ah ! que ne ſuis-je aimé de même !

Vous allez voir Colas, j'eſpére qu'en ce jour
Vous mettrez entre nous un peu de différence.

(*Aſtolphe fait ſigne à pluſieurs perſonnes de ſa ſuite d'approcher, & leur dit en montrant Ninette :*)

Qu'on étale à ſes yeux la pompe de ma Cour.
Que chacun pour Ninette ait de la déférence,
Et que ſon Amant vienne.

(*Deux Ecuyers donnent le bras à Ninette, qui ſort en ſautant.*)

SCENE V.

ASTOLPHE, FABRICE.

FABRICE.

Eſt-ce agir prudemment ?

ASTOLPHE.

Oui, par ce moyen la Comteſſe
Soupçonnera moins ma tendreſſe ;
Elle croira que, par amuſement,
J'introduis à la Cour Ninette & ſon Amant.
Par ce moyen encor, je ſatisfais Ninette ;
Elle m'en ſçaura gré ; ma tendreſſe diſcrette

Veut

Veut gagner ſon cœur pas à pas.
Il faut, lorſque l'on aime, oublier ſa puiſſance.
Si j'employois la violence,
Je ravirois ce cœur & ne l'obtiendrois pas ;
Une modeſte réſiſtance
Prépare le bonheur, & le rend plus parfait ;
Déja c'en eſt un, en effet,
Que de jouir de l'eſpérance.
Otez à l'homme ſes déſirs,
Vous le privez de ſes plaiſirs.

FABRICE.

Mais c'eſt chercher à prolonger ſa peine.

ASTOLPHE.

Je ſens qu'il eſt flatteur de vaincre des refus.
Un obſtacle en Amour eſt un attrait de plus.
Que l'on cherche Colas, qu'en ces lieux on l'amene.

SCENE VI.

ASTOLPHE.

ARIETTE.

Viens, eſpoir enchanteur,
Viens enivrer mon cœur,
D'un ſort plein de douceur
Flatte mon ame.
Viens, eſpoir enchanteur,
Viens enivrer mon cœur, (*bis.*)
Promets-moi le bonheur
D'être bientôt Vainqueur,
De l'objet qui m'enflâme,

Qui

Qui m'enflâme.
Viens, eſpoir enchanteur,
Viens enivrer mon cœur,
Promets-moi le bonheur (*bis.*)
D'être bientôt vainqueur
De l'objet qui m'enflâme.
Eſpoir flatteur,
Viens enivrer mon cœur ;
Eſpoir flatteur,
Viens enivrer mon cœur.

SCENE VII.

ASTOLPHE, NINETTE.

NINETTE.

Ah ! que c'eſt beau ! que de dorures !
De peintures, de bigarrures !

ASTOLPHE.

Hé ! bien, que penſez-vous à préſent de la Cour ?
N'a-t-elle pas de quoi vous plaire ?

NINETTE.

Des merveilles c'eſt le ſéjour.
Tout change ici de caractere.
Les hommes y ſont différens.
Je viens de rencontrer le Seigneur d'un Village
De notre voiſinage ;
Ce Gentillâtre altier, qui ſur les Payſans
Rouloit les yeux, levoit la canne,
Dans la foule des Courtiſans,
Il s'abbaiſſe & fait la cane.

Pour-

Pourquoi ſont-ils ſi complaiſans,
Tous ces Maîtres ſi fiers qu'au village on redoute ?
La Cour, en les changeant, les rend-elle meilleurs ?
Non, s'ils ſont bien ici, ſans doute
C'eſt pour avoir le droit de faire mal ailleurs.

ASTOLPHE.

Avec plaiſir je vous écoute.

NINETTE.

J'ai vû de toute part de beaux petits objets,
A talons rouges, en plumets :
Ne ſont-ce pas des femmes en épées ?
J'ai vû trotter auſſi de gentilles Poupées,
Qui portent de petits colets.
Ah ! que de plaiſans perſonnages !
Crainte de déranger l'ordre de leurs viſages,
Ils parlent tous comme des flageolets,
Tu, tu, tu, tu. Dans nos villages
Nous n'avons jamais vû de ces colifichets.
Et puis, j'ai vû de graves freluquets,
Noirs par devant, blancs par derriere,
Qui faiſoient tout avec maniere ;
Et de jolis vieillards coquets,
Qui ſembloient marcher en cadence ;
L'un d'eux, d'un air de complaiſance,
Pour m'examiner de plus près,
Juſques ſous mon menton s'approche,
En tirant un œil de ſa poche.
Elle eſt charmante ! adorable ! eh ! mais, mais....

ASTOLPHE.

Tous ces Seigneurs vous ont fait politeſſe.

NI-

NINETTE.

Oui, oui !....

ASTOLPHE.

Comment, quelqu'un a-t-il manqué ?...

NINETTE.

Oh ! tout en me faiſant careſſe,
De moi l'on s'eſt très-bien moqué.

ASTOLPHE.

Vous les verrez bientôt pleins d'ardeur & de zele
Inventer pour vous des plaiſirs,
Dans vos yeux chercher vos deſirs :
Je leur ſervirai de modele.

SCENE VIII.

EMILIE, ASTOLPHE, NINETTE.

EMILIE.

C'eſt un triomphe digne d'elle ;
Je dois rendre moi-même hommage à ſes appas.

NINETTE.

Ah ! Madame, vous voulez rire.

ASTOLPHE, *à Emilie, d'un air embarraſſé.*

Madame....

EMILIE.

Ne vous gênez pas.
Si je vous nuis, je me retire.

NI-

NINETTE.

Reſtez, nous n'avons point de ſecrets entre nous.

ASTOLPHE, *à Emilie.*

Rien ne peut démentir mes ſentimens pour vous.

NINETTE.

Le Prince a des bontés dont je ne ſuis pas digne.

ASTOLPHE, *bas à Ninette, lui faiſant ſigne de ſe taire.*

Ninette.

NINETTE.

Quoi ?

ASTOLPHE, *à Emilie.*

Madame...

EMILIE.

Eh ! laiſſez-la parler.

(à Ninette.)

Eh bien ?

NINETTE.

Oh ! non: le Prince me fait ſigne.

ASTOLPHE.

Qui ? Moi !

EMILIE, *au Prince.*

Ceſſez de vous troubler :
Je ne viens point vous traiter de volage.

NINETTE.

Ah ! le Prince eſt ſon amoureux ;
Je le vois bien. Ici l'on a donc l'avantage

De partager son cœur à deux ?
C'est encore un plaisant usage !
Le Prince m'aime aussi vraiment :
Il me l'a bien juré.

EMILIE, *ironiquement au Prince.*

Ce n'étoit qu'une feinte,
Une plaisanterie.

ASTOLPHE, *embarrassé.*

Eh ! mais... assurément.

NINETTE, *à Emilie.*

Allez, n'ayez aucune crainte ;
De mon côté, j'aime Colas.

ASTOLPHE, *regardant Ninette & Emilie.*

Oui... je le fais venir... ainsi ne croyez pas...

EMILIE.

Je ne crois rien : je vous rends trop justice
Pour vous soupçonner.

ASTOLPHE.

(à part.)

Quel supplice !

(bas à Emilie.)

Je croyois que ces Payſans,
Par leur simplicité rustique,
Feroient avec nos Courtisans
Des contrastes assez plaisans.

(bas à Ninette, qui s'est approchée pour l'écouter.)

Ne dites mot.

EMILIE, *avec un ris forcé.*

Ah ! la chose est unique !

Nous

Nous allons bien nous amuſer.
Voyons, voyons ; faiſons-la donc jaſer.
(à Ninette.)
Aimez-vous bien la Cour, mon petit cœur ?
Hem ?

NINETTE, *au Prince.*

Faut-il répondre, Seigneur ?

ASTOLPHE, *d'un air inquiet.*

Eh !... comme il vous plaira.

NINETTE.

Eh bien, je ſuis très-laſſe,
Puiſqu'il faut parler net, de ce pays maudit,
Où ſans affaire on ſe tracaſſe ;
Où l'on mange ſans appétit ;
Où ſans dormir on reſte au lit ;
Où, pour s'étouffer, on s'embraſſe ;
Où poliment on ſe détruit.
(à Emilie qui rit.)
Où d'un air triomphant on rit
Pour cacher un ſecret dépit ;
Où la gaieté n'eſt que grimace ;
Où le plaiſir n'eſt que du bruit.

ARIETTE.

Dans nos prairies
Toujours fleuries,
On voit ſourire
Un doux zéphire :
Le vent dans la plaine
Suſpend ſon haleine ;

Mais il s'excite
Sur les côteaux ;
Sans ceſſe il agite
Les orgueilleux ormeaux :
Il s'irrite,
Sans ceſſe il agite.
Les ormeaux.

***

Comme nos fleurs
Dans nos aſyles,
On voit nos cœurs
Toujours tranquilles :
Mais comme un feuillage
Qu'un vent ravage,
Vos cœurs ſont agités,
Vos cœurs ſont tourmentés.
Dans nos aſyles
Nos cœurs tranquilles,
Par les Amours ſont toujours careſſés,
Toujours bercés,
Toujours careſſés.

***

EMILIE.

Elle a de l'eſprit comme un Ange:
Cette fleur vous va mal, venez que je l'arrange.

NINETTE.

Ahi, ahi ; qu'elle aille bien ou mal,
Madame, cela m'eſt égal,
Et je ne cherche point à plaire.

EMILIE.

Elle eſt divine!
Voyons donc, que je l'examine.

ARIET-

ARIETTE.

EMILIE, *avec ironie.*

Quelle aiſance ! quelle grace!
Que ſon air a de grandeur !
Oui, Madame nous efface :
Ah ! quels traits ! quel air vainqueur !
Marchez, ma Mie,
Elle eſt jolie,
(Elle fait tourner Ninette qui la repouſſe du coude.)
Et très-polie.
C'eſt en honneur.
Je l'admire !

ASTOLPHE, *à part.*

Quel martyre !

EMILIE, *au Prince.*

Pourquoi rire ?
Son air engage,
Allons, Seigneur ;
Offrez l'hommage
De votre cœur.

***

ASTOLPHE.

Epargnons-la, Madame.

EMILIE, *d'un air de pitié.*

Oui. C'eſt pourtant dommage
Qu'elle s'en retourne au Village.
N'eſt-ce pas demain qu'elle part ?

NINETTE.

Non, non; ce ſoir tout au plus tard.

EMILIE.

Laissons-la donc songer à son voyage,
Sur-tout à son ami Colas ;
(au Prince qui paroît plongé dans la réverie.)
Prince, j'accepte votre bras.
(à Ninette, en riant.)
Adieu, ma Petite, ah, ah, ah.
(Elle sort avec le Prince.)

NINETTE, *la contrefaisant.*

Adieu, ma Petite, ah, ah, ah,
Le beau sujet de rire que voilà !
Qu'elle garde son Prince, on n'en a point envie ;
On ne l'a pas été chercher.
(en pleurant.)
Je n'ai rien à me reprocher ;
Qu'on me laisse partir, & j'en ferai ravie.
Voyez ! est-ce ma faute, à moi ?
Si Colas me manquoit de foi,
Au lieu de plaisanter comme elle,
Et d'aller rire aux nez des gens,
J'en mourrois de douleur ; mais qu'est-ce que j'entends ?
Ah ! c'est Colas, c'est lui ; qu'il va me trouver belle !
Voyons s'il me reconnoîtra
Sous ces beaux ajustemens là.
(Elle se retire dans le fond du Théâtre pour observer Colas.)

SCENE

SCENE IX.

COLAS, NINETTE.

COLAS, *en habit de Courtisan, entre brusquement sur la Scene, comme s'il étoit poursuivi.*

ARIETTE.

Maudite race !
Laissez de grace
Les gens en paix.
Ah ! quel désordre !
Cinquante freluquets,
Comme autant de roquets,
Cherchant à mordre,
Sont contre moi lâchés....
(Se retournant du côté de la cantonade.)
Ah ! si vous m'approchez....
L'un viant me tirer mon chapeau,
Et l'autre mon manteau ;
Ils m'ont quasiment écrâsé ;
Je suis brisé.
Maudite race !
Laissez de grace
Les gens en paix.
Ah ! quel désordre !
Cinquante freluquets,
Comme autant de roquets,
Cherchant à mordre,
Sur moi sont accourus ;
Je n'en puis plus.
Je perds haleine :
ça n'est, morguéne,
Ni bien, ni beau ;

Celui-ci tire mon manteau,
Et l'autre mon chapeau;
Je ſuis pouſſé,
Preſſé,
Jetté,
Balotté;
Il m'ont quaſiment écraſé;
Je ſuis briſé. (*bis.*)

SCENE X.

NINETTE, COLAS.

NINETTE.

Approchons-nous; Colas, Colas!

COLAS.

Que me veut cette Dame?

NINETTE, *à part.*

Oh! la bonne aventure!
Colas ne me reconnoît pas,
Avec ma beauté de peinture.

COLAS.

Comme elle me regarde!

NINETTE, *à part.*

Eprouvons ſon amour.
(*Elle baiſſe ſa coëffe, ſe couvre le viſage de ſon éventail & joue cette Scene en contrefaiſant ſa voix & en graſſeyant.*)
Quel ſujet, s'il vous plait, vous améne à la Cour?

CO-

COLAS.

J'y vians chercher Ninette.

NINETTE.

Hem ! Ninette ?

COLAS.

Oui, Madame ;
Une fille d'honneur, qui doit être ma femme,
Et qui m'a planté là.

NINETTE.

Cela ne convient pas.

COLAS.

Nenni, morgué.

NINETTE.

Mais ce doit être
Le moindre de vos embarras.
Fait comme vous, on eſt touzours le maître
De faire un meilleur ſoix.

COLAS.

Mais... chacun vaut ſon prix.

NINETTE.

Beaucoup vous traiteroient avec moins de mépris,
Et ze vous le dis en amie.

COLAS.

Oh ! c'eſt trop...

NINETTE.

Ze vous veux du bien.

COLAS.

Comment! sans me connoître?

NINETTE.

Oh! cela n'y fait rien.
Vous avez certain air de phyſionomie....

COLAS.

Madame, en vérité....

NINETTE.

Qui s'annonce très-bien.

COLAS.

Oh! quant à ç't'égard-là! Tredame!....

NINETTE.

Beaucoup de politeſſe.

COLAS.

Oh! ventregué, Madame,
Je ne fais rien que mon devoir;
On ſçait bien qu'il faut en avoir
Quand on parle avec une femme.

NINETTE.

Vous êtes Zentilhomme?

COLAS.

Oh!

NINETTE.

Ze m'en apperçois.

COLAS.

Eh! mais... un peu.

NINETTE.

Vous êtes bien modeſte.

CO-

COLAS.

Oui, Gentilhomme Villageois.

NINETTE.

Oh! vraiment, c'eſt l'être de reſte,
Et vous méritez bien que l'on vous protéze.

COLAS, *à part.*

Ouais!
Cette Dame m'en veut, je crois.

NINETTE.

Oui, vous ſerez ma créature.

COLAS, *à part.*

On m'avoit bien dit qu'à la Cour,
Quand on ſçavoit préſenter ſa figure,
On faiſoit bien du chemin en un jour.

NINETTE.

ARIETTE.

Qu'il a de zentil'eſſe!
A vous on s'intéreſſe;
Si vous cerczz ici fortune,
Mon cer enfant, ze vous en promets une.
Mais quelle vapeur importune
(*Elle porte la main à ſa tête pour ſe cacher à Colas qui veut la regarder.*)
Soudain vient me ſaiſir!
Daignez me ſoutenir,
Ze tombe en foibleſſe;
(*En tirant ſa coëffe ſur ſon viſage.*)
Le zour, le zour me bleſſe.
Mon cœur... mon cœur me laiſſe.
Ze vais mourir;
La faleur m'aſſomme.
(*Elle s'évente pour empêcher Colas de l'examiner.*)
Ah!

Ah ! le beau petit homme !
Lui ſeul, lui ſeul, lui ſeul peut me guérir:
Oui, lui ſeul, lui ſeul peut me guérir.
Ah ! ze tombe en foibleſſe ;
Le zour... le zour me bleſſe ;
Mon cœur... mon cœur me laiſſe,
Mon cœur... mon cœur me laiſſe,
Ze vais mourir ;
La ſaleur m'aſſomme.
Ah ! le beau petit homme !
Lui ſeul, lui ſeul peut me guérir.
Si vous cercez fortune,
Ze vous en promets une ;
Mais quelle vapeur vient me ſaiſir !
Daignez me ſoutenir.
Ah ! la ſaleur m'aſſomme !
Ze vais mourir.
Ah ! le beau petit homme !
Lui ſeul, lui ſeul, lui ſeul peut me guérir.

***

COLAS.

Vous plaît-il que je vous délace ?

NINETTE.

Non, non ; ze me ſens mieux.

COLAS.

Que faut-il que je faſſe ?
Parlez.

NINETTE.

Il faut... m'aimer un peu ;
En rouziſſant, ze vous en faits l'aveu.
(*En regardant à travers les bâtons de ſon éventail.*)
Si vous voulez, votre fortune eſt faite.

CO-

COLAS, *à part.*

Faiſons ſemblant d'aimer cette Coquette.

NINETTE, *à part.*

Il balance.

COLAS, *à part.*

Morgué, ça fera de l'éclat.

NINETTE, *à part.*

Je commence à douter de ton amour, ingrat.

COLAS, *à part.*

Je ne veux qu'allarmer Ninette,
Et le dépit me la ramenera.

NINETTE, *à part.*

Voyons juſqu'où la choſe ira.

(*à Colas.*)

Eh! bien, conſentez-vous à ce que ze propoſe?
Donnez-moi votre main.

COLAS.

Oh! Madame, .. je n'oſe...

NINETTE.

Quoi! vous faites l'enfant! allons.

COLAS.

Morgué... la v'là.

NINETTE, *reprenant ſa voix naturelle, & rejettant ſa coëffe en arriere.*

Ah! traître! je t'attendois là.
Reconnois ta Ninette.

COLAS.

Oh! Ninette!

NINETTE.

Oui, c'eſt elle.
Eſt-ce ainſi que tu m'es fidele?

COLAS,

COLAS.

Oh ! jarnigué, qui pouvoit croire ça ?

ARIETTE.

NINETTE.

Une Dame
Vous enflâme !
Vous voulez l'avoir pour femme !
Mais vraiment ! c'eſt fort bien fait.
C'eſt fort bien fait.

COLAS.

Pour toi ſeule je m'enflâme,
Je ne veux que toi pour femme.
Ton dépit eſt ſans ſujet ;
Voici le fait, voici le fait.

NINETTE.

Quoi ! ton cœur connoit l'impoſture !

COLAS.

Je te jure ...

NINETTE.

Peux-tu croire que j'endure,
Cette injure ?

COLAS.

Oh ! je t'aſſure,
Oui, je te jure ...

NINETTE.

Je ſçaurai venger l'injure.

ENSEMBLE.

NINETTE.	COLAS.
J'agirai comme tu fais ;	Ma Ninon, faiſons la paix ;
Je te quitte pour jamais.	Tu ne te plaindras jamais.

NINETTE.

Une Dame ...

COLAS.

Sur mon ame ...

NINET-

NINETTE.
Vous enflâme !
COLAS.
Sur mon ame,..
NINETTE.
La richeſſe ...
COLAS.
Je t'aſſure ...
NINETTE.
Intéreſſe.
COLAS.
Je te jure ...
NINETTE.
Pour elle Colas me laiſſe !
COLAS.
Laiſſe-moi dire.
NINETTE.
Il prend goût à la Nobleſſe !
COLAS.
Je vais t'inſtruire :
Oui, crois moi,
Je n'aime rien que toi,
Non, rien que toi.
NINETTE.
Ah ! parjure !
COLAS.
Ceſſe ta plainte.
NINETTE.
Quelle injure !
COLAS.
C'eſt une feinte.

ENSEMBLE.

NINETTE.
J'agirai comme tu fais ;
Je te quitte pour jamais.

COLAS.
Tu ne te plaindras jamais,
Non, non, jamais.

COLAS.

COLAS.

Je t'assure ...
Je te jure ...

NINETTE.

Paroles
Frivoles !

ENSEMBLE.

NINETTE.	COLAS.
Je te quitte pour jamais ;	Je ne changerai jamais,
J'agirai comme tu fais,	Non, non, jamais ;
Et je te quitte pour jamais.	Faisons la paix.

(*Ninette se retire, Colas la suit.*)

SCENE XI.

ASTOLPHE, FABRICE.

ASTOLPHE.

Ah! Ninette, arrêtez ... La cruelle m'évite !
Fabrice, empêche son départ :
Que du moins quelques jours plus tard ...

FABRICE.

Qu'espérez-vous?

ASTOLPHE.

Que sçais-je ! eh ! va donc au plus vîte.
Ecoute, ne fais point un éclat indiscret.
L'obstacle rend encor ma tendresse plus forte;
Parle à Ninette, & fais en sorte
Qu'elle m'accorde un entretien secret.

SCENE

SCENE XII.

ASTOLPHE.

Que je viens de souffrir du tourment d'Emilie!
Je l'ai vû soupirer & dévorer des pleurs!
Lui causerai je encor de nouvelles douleurs?
Mais si je perds Ninette, il y va de ma vie.
Ah! l'Amour à son gré dispose de nos cœurs.

ARIETTE.

Le Nocher, loin du rivage,
Lutte en vain contre l'orage,
Quand il voit regner sur l'onde
La nuit profonde;
Le vent s'augmente,
Il perd l'espoir:
Ainsi mon cœur, qu'Amour tourmente,
Est agité,
Est emporté
Par son pouvoir.

***

Le Nocher, loin du rivage,
Lutte en vain contre l'orage,
Quand l'onde
Dans la nuit gronde;
Le vent s'augmente,
Il perd l'espoir.
Ainsi mon cœur, qu'Amour tourmente,
Est agité,
Est emporté
Par son pouvoir.

SCENE XIII.

ASTOLPHE, FABRICE.

FABRICE.

Seigneur, Seigneur, bonne nouvelle:
Ninette & Colas ſont brouillés,
Ninette, en ſanglottant, m'a conté la querelle;
J'ai vû dans ſes beaux yeux mouillés
Eclater ſon dépit.

ASTOLPHE.

En quel endroit eſt-elle?

FABRICE.

La Comteſſe lui parle.

ASTOLPHE.

O ciel!

FABRICE.

Ne craignez rien.
Ninette s'en tirera bien.
A cette gentille Bergere
J'ai propoſé le rendez-vous;
C'eſt avec un plaiſir ſincere
Qu'elle l'accepte.

ASTOLPHE.

Ah! qu'il me ſera doux! ...

FABRICE.

Elle viendra bientôt, je puis vous en répondre.
Elle veut qu'en ſecret, témoin de l'entretien,
Colas entende tout; elle veut le confondre,
L'accabler, ſe venger.

ASTOL-

ASTOLPHE.

Fort bien.
Il faut d'un air de confidence,
Avertir à l'instant Colas.

FABRICE.

Oh! j'ai tout préparé. Le voici qui s'avance.
A ses yeux ne vous montrez pas.

(*Ils se retirent.*)

SCENE XIV.

COLAS, *seul.*

ARIETTE.

Où Ninette est-elle?
En vain je l'appelle.
Je cherche, je guette:
Ninette, Ninette,
Hélas! tu me fuis!
Par mon imprudence,
Mon extravagance,
Je perds ce que j'aime;
J'ons causé moi-même
La peine où je suis.
Sort cruel, achéve
D'accabler mon cœur.
Colas, on t'enléve
Tout ton bonheur;
Creve, creve, creve, creve,
De désespoir & de douleur.

***

Je ne puis croire encor ce qu'on vient de m'apprendre.
Ninette avec le Prince en ces lieux doit se rendre,
En secret! sans témoins! si ces rapports son vrais,
Cruelle, dans ma rage il faudra que j'éclate;
Oui, je t'appellerai traîtresse, indigne, ingrate,
Et puis j'irai me pendre, & puis après...
Tu ne me reverras jamais.
Elle vient! ah! seroit-elle coupable?
Avant de faire aucun éclat,
Cachons-nous là-dessous. Comme le cœur me bat!

(*Il se cache sous la table.*)

SCENE XV.

COLAS, NINETTE.

NINETTE.

Colas s'est mis sous cette table;
Il va sçavoir bientôt de quoi je suis capable.
Voici le Prince.

COLAS, *sous la table.*

Ah! je suis mort.
Pour séduire son cœur, on a jetté queu qu'sort;
Car c'est ici le pays des magies.
Ecoutons sans faire de bruit.

(*Ninette éteint les lumieres.*)

SCE-

SCENE XVI.

ASTOLPHE, NINETTE, COLAS.

ASTOLPHE, *à Ninette.*

Quoi ! vous éteignez les bougies !

NINETTE.

Oh ! n'en eſperez rien : qu'il faſſe jour ou nuit,
Mon cœur eſt bien gardé, je n'ai pas plus à craindre.

COLAS, *à part.*

Fort bien: juſqu'à préſent, je n'ons pas à nous plaindre.

ASTOLPHE.

Vos plus ſimples deſirs reglent ma volonté ;
Mais pourquoi cette obſcurité ?

NINETTE.

Pourquoi ? Votre belle Emilie,
Fâchée au dernier point qu'on me trouve jolie,
Eſpionne ſans ceſſe & pourroit nous troubler :
Sans contrainte, à préſent, nous pouvons nous parler.
Voyons : qu'avez-vous à me dire ?

ASTOLPHE.

Vous ſavez où tendent mes vœux.
Vous vous plaiſez à cauſer mon martyre.

NINETTE.

Non, je voudrois vous voir heureux ;
Il ne tiendroit qu'à vous.

ASTOLPHE.

Qu'à moi ! que faut-il faire ?

NINETTE.

Attendez un moment.

(*Ninette sort.*)

SCENE XVII.

ASTOLPHE, COLAS.

ASTOLPHE.

Eh ! bien : pourquoi vous taire ?
Vous me quittez ! trompez-vous mon espoir ?
Où donc êtes-vous ?

SCENE XVIII.

ASTOLPHE, NINETTE, EMILIE, COLAS.

NINETTE, *bas à Emilie, qu'elle amene doucement dans l'obscurité.*

Chut, venez, on n'y voit goute.

ASTOLPHE.

Ninette.

NINETTE.

Me voici, mon Prince. Je vais voir
Si tout est bien fermé, je crains que l'on n'écoute.

CO-

COLAS, *à part, sous la table.*
Nous voilà dans la crise.

NINETTE, *faisant avancer Emilie devant elle du côté du Prince.*
Avancez doucement.

ASTOLPHE.
Plait-il ? Je vous retrouve.
(*Il prend la main d'Emilie.*)

COLAS, *bas, sous la table.*
Ah ! queu cruel moment !

ASTOLPHE, *à Emilie, croyant parler à Ninette.*
J'ai désiré long-tems un cœur sans imposture,
Un cœur simple, ingénu, thrésor de la Nature ;
Ce bonheur qu'à la Cour on n'a point éprouvé,
Ce bien si pur....

NINETTE, *répond au Prince par dessus l'épaule d'Emilie.*
Mon Prince l'a trouvé.

ARIETTE *de l'Echo.*
NINETTE.
Ce cœur qu'il possede,
Céde.
ASTOLPHE.
Céde !
Quoi ! j'ai pû le rendre
Tendre !
NINETTE.
Tendre.
EMILIE, *à part.*
Quelle injure !
COLAS, *à part.*
La parjure !

NINETTE, *bas, du côté de Colas.*
Jure.
(haut au Prince.)
Aimez-vous de même?

ASTOLPHE.
J'aime, j'aime.
Ce moment fixe mes amours,
Et pour toujours.

EMILIE, *à part.*
Toûjours?

ASTOLPHE.
Toûjours.

NINETTE.
Toûjours?

ASTOLPHE.
Toûjours.
L'ardeur que je fais paroître....

EMILIE, *à part.*
Traître!

NINETTE, *au Prince.*
Et peut-être un goût fantasque.

COLAS *à part.*
Masque!

ASTOLPHE.
Soyez d'une ardeur si pure,
Sûre.

NINETTE, *à part, riant.*
Ah, ah, ah; j'étouffe.

COLAS, *à part.*
Ouffe, ouffe.

ASTOLPHE, *toujours à Emilie, croyant parler à Ninette.*
Ah! n'ayez plus de rigueurs.
Pour vous je meurs.

EMILIE, *à part.*
Je meurs.

CO-

COLAS, *à part.*
Je meurs.
NINETTE, *à part & riant.*
Je meurs.
(Elle quitte la Scene en se retenant de rire.)
COLAS, *à part.*
Je meurs.

***

ASTOLPHE.
Vous allez donc enfin couronner ma tendreſſe ?
A ce bonheur me ſerois-je attendu ?
COLAS, *bas, ſous la table.*
Ah ! Parfide ! Ah ! Traîtreſſe !
Elle ne dit plus rien. Je ſuis... je ſuis pardu.
ASTOLPHE.
Mais nous devons ménager la Princeſſe ;
Je ne vous cache point qu'elle ſçait m'attendrir :
Je l'aime, je la plains, ſon état m'intéreſſe.
(Emilie ſoupire.)
O Dieux ! je vous entends gémir !
COLAS, *à part, ſortant de deſſous la table.*
Morgué, j'allons faire vacarme.
ASTOLPHE.
Si la Princeſſe vous allarme,
Je vous promets....
(Emilie retire ſa main que le Prince veut baiſer.)
Pourquoi retirer votre main ?
Je jure à vos genoux....
(Il ſe jette aux genoux d'Emilie qu'il prend toujours pour Ninette.)

SCENE XIX. & derniere.

ASTOLPHE, EMILIE, COLAS, NINETTE.

Ninette reparoît au milieu du Théâtre avec deux lumieres dans le moment que le Prince eſt aux genoux d'Emilie.

ASTOLPHE, *ſe relevant avec précipitation.*

Ciel! qui s'offre à ma vue!

COLAS.

Oh! morguéne, ai-je la berlue?

NINETTE, *au Prince.*

Je viens pour prendre part à votre heureux deſtin.

EMILIE, *au Prince, qui paroît interdit.*

Certaine de votre inconſtance,
En reproches, Seigneur, j'aurois droit d'éclater;
Mais que ſert-il de m'irriter?
J'ai perdu votre cœur, je n'ai plus d'eſpérance.

COLAS.

Ah! je reviens de loin.

NINETTE, *après avoir poſé les lumieres ſur la table, préſente la main à Colas en lui diſant:*

Songe à te corriger:
Touche-là; c'eſt ainſi que je ſçais me venger.

EMILIE, *au Prince.*

Je dois vous épargner....

(Elle veut ſe retirer; le Prince la retient.)

ASTOL-

ASTOLPHE.

Demeurez, Emilie.
Nos cœurs ne ſont point faits pour être ſéparés;
En rendant la lumiere à mes ſens égarés,
Ninette, il eſt vrai, m'humilie;
J'aurois plus à rougir de ne pas l'imiter.
Son exemple doit m'exciter;
Que dès ce jour l'hymen nous lie,
Si mes feux rallumés ſont dignes de retour.

EMILIE, *au Prince, avec ſentiment.*

L'Amour doit excuſer les erreurs de l'Amour.
(à Ninette vivement.)
Ninette, que je vous embraſſe.

NINETTE.

Ah! Madame, c'eſt trop de grace.

EMILIE.

Puis-je aſſez vous récompenſer?

NINETTE.

Vous pouvez vous en diſpenſer;
De Colas ſeul j'attens ma récompenſe.

COLAS, *à Ninette.*

Tu peux bien y compter. Partons en diligence.
J'allons nous marier, voilà le vrai bonheur:
Pour être heureux faut-il tant de myſteres?
(au Prince.)
ça nous ſuffit. Stapendant, Monſeigneur,
Ne vous amuſez plus à chaſſer ſur nos terres.

ASTOLPHE.

Mes enfans, aimez-vous en paix:
Rien ne bornera mes bienfaits.
(à Emilie.)

„Voici

„ Voici l'instant où mon bonheur commence:
„ Il est doux d'être aimé d'un cœur dans l'innocence,
„ Qui ne doit ses attraits qu'à la simplicité;
„ Mais, au sein des grandeurs, un cœur sans imposture,
„ Que l'Art a cultivé, sans nuire à la Nature,
„ Est d'un prix bien plus cher pour ma félicité.

QUATUOR.

NINETTE, *à Colas*, COLAS, *à Ninette*, EMILIE, *au Prince*, ASTOLPHE, *à Emilie.*

Toute mon ame
Pour { toi / vous } s'enflâme.
Ce jour { te / me / vous } prouve
Mon } ardeur,
Mon }
Et je retrouve
Mon bonheur.
Que la tendresse
Toujours renaisse,
Dans { notre / votre } cœur. *(fin.)*

NINETTE, *à Colas*, & ASTOLPHE, *à Emilie.*

Que tout rappelle
L'amour fidele;
Que tout rappelle
Ses doux attraits,
Et pour jamais.
Après les larmes,
Et les allarmes,
De nouveaux charmes
Feront toujours regner la paix.

TOUS LES QUATRE, *comme ci-dessus.*

Toute mon ame, &c.

FIN.

Pieces Dramatiques représentées au Théâtre de la Cour & imprimées

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGEDIES.

	Rixd.	sols	lubs.
le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. *de Belloy*, 8. 1765. *gr. pap.*	—	12	
Hypermneſtre, Tragédie, par Mr. *Le Mierre*, 8. 766. *g.p.*	—	12	
l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. *de Voltaire*, corrigée ſur les Manuſcrits de la Comédie Françoiſe à Paris, ſuivant l'Auteur, 8. 767. *gr.p.*	—	12	
Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même, 8. 767.	—	12	
Rhadamiſte & Zénobie, Tragédie, par *Crebillon*, 8. 767.	—	12	

COMEDIES.

Nanine, ou l'Homme ſans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr. *de Voltaire*, 8. 767. *gr. p.*	—	12	
le Miſantrope, Comédie, par *Moliere*, 8. 767. *gr.p.*	—	12	
La Partie de chaſſe de Henri IV., par M. *Collé*, 8. 767. *gr.p.*	—	12	
La Seconde Surpriſe de l'Amour, par M. *De Marivaux*, 8. 767. *gr. p.*	—	12	

OPERA-COMIQUES.

Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariettes, par Mad. *Favart*, 8. 766. *pet. pap.*	—	8	
Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anſeaume*, 8. 767. *p. p.*	—	8	
Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du Maître en Droit, 8. 767. *p p.*	—	6	
Les Chaſſeurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anſeaume*, 8. 767. *p. p.*	—	6	
La Servante Maitreſſe, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, trad. de la *Serva Padrona*, intermède Italien, 8. 767. *p. p.*	—	6	
Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'Ariettes, par Mr. *Quetant*, 8. 767. *p. p.*	—	8	
Roſe & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. *Sedaine*, 8. 767. *p. p.*	—	8	
Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. *p.p.*	—	8	
On ne s'aviſe jamais de tout, Opera Comique, par M. *Sedaine* & *Moncini*, 8. 767. *p.p.*	—	8	

Le

Rixd. sols lubs.

Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes, par M. *Sedaine*, 8. 767 *gr. p.* — 12

Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par *Poinsinet*, 8. *gr. p.* 767. — 12

Sancho Pança dans son Isle, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Poinsinet*, 8. 767. *gr. p.* — 12

Le Maître en droit, Opera Bouffon, en 2 Actes, par *Le Monnier* & *Moncigny*, 8. 767 *gr. p.* — 12

La Clochette, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par *Anseaume*, 8. *gr. p.* — 12

Le Bucheron, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par *Guichard*, 8. *gr. p.* — 12

Le Caprice Amoureux, ou Ninette à la Cour, Comedie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Favart*, 8. *gr. p.* — 12

Le Devin de Village, Intermede, par *J. J. Rousseau*, *sous presse.*

Le Peintre amoureux de son modéle, Comedie en deux actes, par Mr. *Anseaume*, Musique du Sr. *Duny*, *sous presse.*

Le Soldat Magicien, en un acte, par Mr. *Sedaine*, 8. *sous presse*,

J'imprimerai incessamment plusieurs autres pieces, Comédies, Tragédies & Opera Comiques.

J'ai un nombre d'exemplaires des Pieces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, qu'on représentera aussi sur le Théâtre de la Cour, savoir

Adelaïde du Guesclin, Tragédie, par M. *de Voltaire*, 8. *Geneve* 765. *gr. p.* — 16

Le Caffé ou l'Ecossaise, Comédie, par le même, in 12. & 8. 760. — 16

Les Scythes, Tragédie, & Octave & le jeune Pompée, ou le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mêlange de pieces, 8. *Geneve* 767. *gr. p.* — 36

la Bohémienne, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par *Favart*, 8. *Dresde* 764. *p. p.* — 8

la Coquette & la fausse Prude, Comédie en 5 actes, en prose, par *Baron*, *ibid. p. p.* — 12

l'Ecole des Meres, Comédie, par *Marivaux*, 8. *ibid.* 764. — 8

la Metromanie, ou le Poëte, Comédie, en vers & en 5 actes, par *Piron*, 8. *ibid.* 764. — 12

Turcaret, Comédie en cinq actes & en vers, par *Le Sage*, 8. *ibid.* — 12

Phedre, Tragédie, par *Racine*, 8. *ibid.* — 12

Livres

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou *figures enluminées d'hiſtoire Naturelle*, par Mr. le Profeſſeur *Aſcanius*, 1er Cayer, contenant X. planches ſavoir,

I. La Carpe de mer.
II. L'Anguille de mer.
III. Le Maquereau.
IV. Le Dorſch.
V. Le Tydtling, eſpece de Dorſch.
VI. L'Orphie.
VII. La Vive, ou Dragon de mer.
VIII. Le Corbeau blanc de Feröe.
IX. Le Vanneau gris de fer.
X. La Tulipe de mer.

Avec l'Explication des X. planches, petit in fol. oblong.

Cet ouvrage eſt en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun ſéparément, à Rixd. 3.

Les Cayers ſuivans à meſure qu'ils paroîtront.

Béliſaire, par *Marmontel*, 8. 1767. 16 ſols

Diſſertations ſur l'origine du langage & ſur les Runes; & Eſſais ſur divers Sujets, 8. 767. *Copenh.* 8 —

de Etat de l'Egliſe & de la Puiſſance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 767. Rixd. 1. 8 —

Hiſtoire de la Maiſon de Brunſwig, par Mr. *Mallet*, 8. *Geneve*, 767. T. I. 28 —

Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 767. 3 —

* Lettres de Monteſquieu à ſes amis en Italie, 12. 767. *Florence* 24 —

* Memoire pour ſervir à l'hiſtoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. 6 —

* Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Ruſſes jettés par une tempête près de l'Iſle déſerte d'Oſt-Spitzbergen, ſur laquelle ils ont paſſé ſix ans & trois mois, &c. par Mr. *P. L. Le Roy*, 12. 1766. 6 —

Sermons de Lullin, 8. Tom. 2d. *Geneve* 767. 28 —

Supplément à la Deſtruction des Jéſuites en France, 12. 2 parties, 1767. 20 —

*Les Livres avec une * doivent arriver inceſſamment.*

Choix

Livres nouveaux.

Choix de Coquillages & de Cruſtacés, gravés par Mr. *Regenfuſs*, ſuivant le Proſpectus pour la ſouſcription, en noir,
Tom I. Rixd. 10.

l'Amitié Scythe, 12. 767	—	20
Anecdotes Françoiſes, 8. 767. rel.	1.	24
l'Antiquité Juſtifiée, 12. 766	—	20
l'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767	—	18
du Bonheur, par De Serres, 8. 767. Rel.	1.	—
le Chateau d'Otrante, 12. 2 part. 767	—	32
le Code Matrimonial, 12. 766	—	40
Culte des Dieux fétiches, 12.	—	24
Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel.	1.	16
—— de Cuiſine, 8. 767. rel.	1.	32
—— des Théâtres, 8. 763. Rel.	2.	24
le Duo interrompu, Conte, ſuivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766	—	32
Eſſai ſur la Population de l'Amérique. 12. 4 vol. 767. R.	4.	—
Ecole des Peres & des Meres, 12. 2 part. 767	—	36
Eſprit de la Ligue, 12 3 vol. 767. Rel.	2.	24
—— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766 rel.	3.	—
* Eſſai ſur les Diſſenſions de Pologne, 8. 767	—	12
Etudes convenables aux Demoiſelles, 12. 2 vol. 762. R.	1.	32
la Fête du Château, 8. 766	—	20
Haou-Xiou-Choan, hiſtoire Chinoiſe, 12. 4 vol. 766	1.	32
Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin, 8. 2 vol. 767 Rel.	2.	—
—— d'Henri IV. par *Bury*, 12. 4 vol. fig. 766. Rel.	4.	—
Iliade d'Homere, en vers, 8. T. I. 766	—	36
Le Huron, ou l'Ingenu, hiſtoire véritable, par *Voltaire*, 8. 767	—	36
Joſeph, Poëme en 9 Chants, par *Bitaubé*, 8. fig. 2 vol. 767.	2.	—
Lettres d'Affi à Zurac, 12. 767	—	20
—— ſur la Dance & les Ballets, par *Novere*, 12. *Vienne* 767.	—	32
le Lord impromptu, 12. 2 vol. 767	—	36
Magazin énigmatique, 12. 767	—	28
—— recréatif, 8. 767	—	20
les Malheurs de l'Amour, 12. 2 vol. 766	—	32
Manuel des Champs, 8. 765	—	36
Marianne de la forêt des Ardennes, 12. 767	—	28
* Oeuvres de Voltaire, 8. 28 vol. *Geneve*	20.	—
* —— de P. Corneille, avec les Comm. de Voltaire, 8. fig. 12 vol. *ib.*	15.	—

& autres ſuivant le Catalogue.

COPENHAGUE, ce 30 Oct. 1767.

✿ ✿ ✿

ISABELLE ET GERTRUDE,

OU

LES SYLPHES SUPPOSE'S;

COMEDIE

EN UN ACTE,

MESLE'E D'ARIETTES;

Par Mr. FAVART.

La Musique est de Mr. BLAISE.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Nov. 1767.

* * * *
* * * *
* * *
*

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXVII.
Avec Permission du ROI.

BIBLIOTHECA REG. HAFNIENSIS



A MONSIEUR

DE VOISENON,

L'UN DES QUARANTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

O mon ami ! le meilleur des amis ! ce n'eſt point à l'ancienneté de votre famille, ni à vos diſtinctions que je rends hommage : c'eſt à vous-méme : c'eſt à votre cœur, ſupérieur encore à votre eſprit ; c'eſt à cette amitié pure & ſolide qui fait mon bonheur, & que je préfére à tout, à la gloire méme.

FAVART.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage : je n'en dois le succès * qu'à l'immortel Auteur qui m'en a fourni l'idée. Une seule étincelle de son génie suffit pour animer ; c'est le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. *de Marmontel.* Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs ; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

* *Monsieur* de Voltaire.

ACTEURS.

Mr. DUPRE', *Juge de la Prevôté*,	Mr. Casimir.
DORLIS, *Neveu de Dupré*,	Mr. De la Tour.
Mad. GERTRUDE,	Mad. Dartimon.
ISABELLE, *sa Fille*,	Mad. Dinesi.
Mad. FURET,	Mad. Mercier.

AMBROISE, *Jardinier, qui ne paroît point.*

La Scene est dans la Maison de Mad. Gertrude.

Cette Comédie a été représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, à Paris le 14 Aoust 1765.

ISABELLE ET GERTRUDE,

COMEDIE.

Le Théâtre représente un Jardin agréable ; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, est un Pavillon d'Architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais; ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du Sallon meublé avec élégance; on y découvre une Toilette & deux Siéges. Il y a une porte secrette qui répond à un petit sentier couvert de Mirthes, de Jasmin & de Roses. Le Ciel est sans nuages, & la Lune, qui est dans son plein, paroît au-dessus des arbres, & éclaire tout le Jardin.

SCENE PREMIERE.

On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré couvert d'un manteau avec une lanterne sourde à la main, monter par le petit escalier dérobé, & entrer avec mystere dans le Pavillon, qui paroît éclairé un instant après.

DORLIS.

Le cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner ? ... Si je sçavois le réduit qu'elle habite

habite.... si je sçavois.... je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Rassûrons-nous. Quoiqu'il soit encore de bonne heure, tout le monde doit être déja retiré dans une maison aussi réglée que celle-ci. Tout doit dormir, excepté un cœur sensible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE.

O nuit, charmante nuit! sois propice à l'Amour;
Et tu seras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.
Dormez, dormez, cœurs insensibles,
Et laissez-nous jouir des plus heureux momens.
O nuit! sous tes ombres paisibles,
Assoupis les Jaloux, éveille les Amans;
Attire en ce lieu solitaire
L'objet de mes plus chers desirs:
Cache l'Amour & ses plaisirs
Sous le voile épais du mystere.
Mon cœur languit dans la souffrance.
Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je préfere mon tourment
Au néant de l'indifférence.

O nuit, &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres: si j'y montois pour découvrir....

(*Il monte sur un arbre.*)

SCENE

SCENE II.

DORLIS, DUPRE'.

DUPRE', *dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit :*

Il n'eſt que neuf heures & demi. Il n'eſt pas ſi tard que je penſois.

DORLIS, *ſur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRE'.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant ? Voilà un Livre à côté de ce pot de rouge : *les Penſées de Séneque.* La morale s'accorde toujours avec le deſir de plaire.

DORLIS.

Deſcendons.

DUPRE'.

Quel eſt cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours ? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour conſiſte ſimplement dans l'union des ames.* Au diable ſoit l'ouvrage ; il n'a rien de ſolide. *Notes ſur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des ſubſtances Aériennes.* On reconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumiere.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'eſt un homme.

DUPRÉ.

C'eſt elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(*Dorlis, en voulant ſe ſauver, renverſe une chaiſe de jardin.*)

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ? c'eſt Dorlis.

DORLIS.

C'eſt vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. (*à part.*) Vient-il pour m'eſpionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude eſt-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime ſa fille.

DUPRE', *à part.*

Il me rassûre. (*haut.*) Tu aimes sa fille? Ah! je sçavois, je sçavois bien; & c'est pour te surprendre que je viens ici tous les soirs.

DORLIS.

Tous les soirs? pour me suprendre? Allons, allons, mon oncle, cela ne se peut pas. Je n'ai point de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'est la premiere fois que je me hazarde....

DUPRE'.

Comment as-tu pû t'introduire?

DORLIS.

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRE'.

C'est une des clefs de ma Bibliotheque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre Bibliotheque?

DUPRE'.

Rends-la moi tout à l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon Oncle; mais...

DUPRE'.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non, reste.. (*à part.*) J'ai encore le tems de l'interroger... (*haut.*) Isabelle est-elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé: vous ſçavez qu'elle ne ſort point ſans ſa Mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRE'.

Il eſt vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Iſabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon Oncle.

DUPRE'.

Tu n'es qu'un petit ſot.

DORLIS.

Ménagez le terme. On n'eſt point ſot à vingt ans.

DUPRE'.

Et tu crois qu'Iſabelle?...

DORLIS.

AIR.

De ſa modeſte Mere
Elle a ſaiſi le goût.
L'œil perçant du myſtere
Ne voit rien, & voit tout.
Ses timides prunelles,
Se gliſſant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volupté.

DUPRE'.

Hon, hon.

DORLIS.

Doucement tourmentée
De ſes quinze ou ſeize ans,
Tendrement agitée
De ſes tranſports naiſſans;

Ne

Ne penſant point encore,
Mais cherchant à penſer ;
D'un deſir qu'elle ignore
Elle ſe ſent preſſer.

DUPRE'.

Hé bien ?

DORLIS.

Lorſque je ſuis près d'elle,
Je la vois qui rougit.
Son embarras décele
Que le penchant agit.
N'eſt-il donc pas poſſible
Qu'elle approuve mon feu ?
Pour une ame ſenſible,
Rougir eſt un aveu.

DUPRE'.

Oui-dà !

DORLIS.

Quand les yeux ſe répondent,
Ce langage eſt bien ſûr.
Quand leurs traits ſe confondent,
Il n'eſt plus rien d'obſcur.
Nos paupieres baiſſées,
Nos regards n'en font qu'un ;
Ames, cœurs & penſées,
Alors tout eſt commun.

DUPRE'.

Il a raiſon... (*Haut.*) Mais qu'eſpere-tu ?

ARIETTE.

Téméraire !
Tu n'y penſes pas.
Hélas ! hélas !

Que

Que vas-tu faire ?
Reſpecte d'innocens appas.
Téméraire !
Tu n'y penſes pas.
Hélas ! hélas !
Quel eſpoir te conduit ?
Tu vas affliger une Mere,
Une Mere ſi chere.
De tous ſes ſoins veux-tu ravir le fruit ?
Pourquoi troubler la paix d'une famille ?
Tu fuis dans l'air
Un éclair
Qui brille.
Et tu ne vois pas,
Hélas !
Des abîmes ſous tes pas.
Téméraire ! tu n'y penſes pas.

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vûes ſont légitimes, & l'amour le plus pur, le plus conſtant...

DUPRE'.

A quoi ton amour te ſervira-t-il? Madame Gertrude deſtine ſa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah ! quel dommage ! Et vous ſouffririez ?... Vous qui avez tant de pouvoir ſur l'eſprit de Madame Gertrude !

DUPRE'.

Moi ? que veux-tu dire ?

DORLIS.

Eh ! la, la. J'aime, & je me connois en Amans: vous n'êtes pas ici pour rien.

DU-

DUPRE'.

Tu penſes que l'honnête Madame Gertrude ? ,..

DORLIS.

Les femmes honnêtes ſont plus ſenſibles que les autres.

DUPRE'.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle deſſein de plaire ? Vois avec quelle ſimplicité elle eſt miſe.

DORLIS.

ARIETTE.

Oui, oui ; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.
L'art eſt de cacher l'art ; c'eſt le moyen de plaire,
C'eſt le point néceſſaire.
Il faut la voir
Cette Dame Gertrude ;
C'eſt un miroir
Pour une Prude.
Il faut la voir
Avec ſon grand mouchoir
Noir.
Il ſe pliſſe ou s'étend ſous ſes mains vertueuſes ;
S'ajuſte, s'arrondit, prend des formes heureuſes,
Et ménage des jours, des jours de volupté,
Le blanc, le noir ... l'œil en eſt enchanté.
Ainſi l'on voit, dans un bocage ſombre,
Les rayons du Soleil ſe jouer avec l'ombre.

Oui, oui ; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

DUPRE'.

DUPRE'.

Tais-toi, petit coquin ; tu en ſçais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il eſt vrai, Madame Gertrude : je crois en être aimé de même, ſans qu'elle le ſçache ; maîs tiens, je n'en ſuis pas plus heureux : c'eſt une eſpece de Philoſophe femelle de trente ſix à trente-ſept ans, qui croit déja qu'il n'eſt plus permis d'aimer à ſon âge ; une Prude, qui n'eſt point médiſante ; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une averſion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puiſqu'elle n'en a point pour vous.

DUPRE'.

Elle ſe borne aux plaiſirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien ſinguliere ! ma foi, mon oncle, ſi j'étois à votre place ...

DUPRE'.

Laiſſe faire, je ne déſeſpere pas d'être bientôt ſon mari : va-t-en ; nos intérêts ſont communs. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai deſſein de te faire épouſer Iſabelle ; c'eſt un parti qui te convient, tu lui conviens de même : mais laiſſe-moi agir ; ne te mêle de rien, & ſois ſage.

DORLIS.

Oh ! oui, ſage, ſage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-

vous

vous pour votre compte avec Madame Furet ? On dit que ...

DUPRE'.

Tà tà, on dit, on dit ; je m'en embarraſſe peu.

DORLIS.

Prenez y garde, c'eſt l'eſpion du quartier : elle eſt de bonne guette au moins cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE *ſans être vû.*	DUPRE'.	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
Holà, holà !	Qui va là ? qui va là ?	On frappe.	On ſonne.	N'ouvre à perſonne.
Holà, holà ! Ne tardez pas.	On y va, on y va. Je ſuis là bas.	Quel embarras !	Quel embarras !	N'ouvre donc pas.

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumiere.)

SCENE III.

Me. GERTRUDE, Me. FURET.

Me. GERTRUDE.

C'eſt vous, Madame Furet : vous allarmez toute ma maiſon. Qui vous amene ſi tard ?

Me. FURET.

Si tard ? il n'eſt pas encore dix heures ; c'eſt le tems de la promenade, & nous avons juſqu'à minuit.

Me.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Que vient-elle faire ici? (*haut.*) Je vous demande pardon; mais nous nous retirons de très-bonne heure, & vous avez bien vû que mon vieux jardinier a été obligé de se relever pour vous ouvrir la porte.

Me. FURET.

J'en suis bien fâchée pour votre vieux jardinier; mais il est des cas...

Me. GERTRUDE.

Quoi? quelque nouvelle histoire scandaleuse?

Me. FURET.

Très-scandaleuse, je vous en assure.

Me. GERTRUDE.

Eh! Madame, pourquoi s'embarrasser des affaires d'autrui? n'avons-nous pas assez des nôtres?

Me. FURET.

ARIETTE.

Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, sans bien penser,
Vous ne pouvez vous dispenser
De seconder l'exactitude,
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, sans bien penser,
De ce devoir vous dispenser.

Car c'est enfin
Pour le bien du Prochain,
Que je vais, que je vien,

Que

Que je cours, que j'agis, que je veille:
Je viens d'apprendre, à l'instant,
Un secret important :
Je vais vous le dire à l'oreille.
Tout bas, tout bas.
N'en parlez pas.

RECITATIF.

Pour suivre un Amant téméraire,
Une jeune Pensionnaire
A sauté les murs du Couvent ;
On l'a prise avec son Galant.

DUO.

Me. GERTRUDE.

J'entends, j'entends; il faut se taire.

Me. FURET.

Fort bien, fort bien. Ne disons rien.
Quand nous sçaurons tout le mystere,
Nous ferons éclater l'affaire.
Le scandale est toujours un bien.

Me. GERTRUDE.

Il faut toujours, toujours se taire.
Vous n'avez point d'humanité.

Me. FURET.

Nous ferons éclater l'affaire;
Vous n'avez point de charité.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Il va venir, il est peut-être déja venu. Quel embarras!

Me. FURET.

Allons, allons, ranimez votre zele; on a amené ici tantôt devant Monsieur Dupré, Juge de la Prevôté, le jeune homme & la jeune fille ; on dit qu'elle est du lieu. Courons nous informer ...

Me. GERTRUDE.

Eh! que vous importe? ce n'eſt pas votre fille.

Me. FURET.

Ma fille! non, Dieu merci; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raiſon pour la mettre en lieu ſûr; elle eſt élevée avec la plus grande ſévérité; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je ſçais qu'elle eſt bien.

Me. GERTRUDE.

Ce n'eſt pas ma fille non plus, je prends ſoin moi-même d'Iſabelle, ainſi .., bon ſoir, Madame.

Me. FURET.

Comment! bon ſoir ...

Me. GERTRUDE.

Je ne m'inquiette que de ce qui me regarde.

Me. FURET.

Mais, depuis quelque tems, vous êtes bien indulgente, & ſi je ne vous connoiſſois pas, j'aurois des ſoupçons. Des femmes vertueuſes comme nous ne ſont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'aient beſoin d'indulgence pour elles-mêmes; vous m'entendez.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuſe créature! (*haut.*) Et moi, ſi je ne vous connoiſſois pas, je croirois que vous n'êtes à l'affût des défauts d'autrui que pour trouver des excuſes à vos propres foibleſſes, mais à Dieu ne plaiſe.

Me. FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Me.

Me. GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Me. FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'eſt pas de ſoi qu'il faut s'occuper ; il faut s'oublier, ſe ſacrifier, pour le bien général ; eh ! tout ſeroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames aſſez courageuſes pour démaſquer le vice. C'eſt par-là que l'on opere de bonnes actions.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Je ſuis ſur les épines.

Me. FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin ; c'eſt moi qui l'ai fait déshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conſeils on a donné tous ſes biens à d'honnêtes perſonnes qui ne ceſſeront de faire des vœux pour ſon amendement.

Me. GERTRUDE.

Ah ! quelle horreur !

Me. FURET.

Oui, c'étoit une horreur ; & cette Madame Doucet, qui jouoit la prude, n'ai-je pas decouvert qu'elle étoit ...

Me. GERTRUDE.

C'en eſt aſſez, permettez que je vous quitte.

Me. FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne ſoyons au fait de l'avanture de la jeune Penſionnaire. Courons de ce pas chez Monſieur Dupré ; il ne me cachera rien, car il doit m'épouſer.

Me. GERTRUDE.

Vous épouſer ! (*à part,*) je ſuis anéantie!

Me. FURET.

D'où vient cette ſurpriſe ? ſi vous avez juré de ne jamais vous remarier, moi je n'ai juré de rien ; eh! croyez-moi, vous ne feriez peut-être pas ſi mal de vous remarier, car ...

Me. GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car ? une femme prudente ne ſe marie pas deux fois.

Me. FURET.

Une femme raiſonnable ſe marie quand elle en trouve l'occaſion ; c'eſt ce que j'ai bien deſſein de faire, quand ce ne ſeroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Me. GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdiſſement ... une foibleſſe ...

Me. FURET.

Une foibleſſe ! je ne vous abandonne point, je paſſerai la nuit près de vous.

Me. GERTRUDE.

Cela ... cela ſe paſſe ; allons, je ſuis prête à vous ſuivre, puiſque vous le voulez : (*à part.*) c'eſt le moyen de m'en défaire.

Me. FURET.

Mais non, ne vous riſquez point; c'eſt peut-être le ſerein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Me.

Me. GERTRUE.

(*Madame Gertrude retient bruſquement Madame Furet qui eſt prête à monter dans le Pavillon.*)

Eh ! non, non. Je me ſens mieux. (*à part.*) Ah ! la maudite femme !

Me. FURET.

Que dites-vous?

Me. GERTRUDE.

Rien, rien, ma bonne amie, partons.

Me. FURET.

Prenons le plus court, paſſons par la fauſſe porte de votre jardin.

Me. GERTRUDE.

Je n'ai garde. (*à part*) C'eſt par-là qu'il vient; elle le rencontreroit peut-être. (*haut.*) Traverſons plutôt la grande rue.

Me. FURET.

Pourquoi?

Me. GERTRUDE.

C'eſt que cette porte eſt voiſine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Me. FURET.

Vous avez raiſon. J'oubliois de vous dire que l'on a vû pluſieurs fois un homme eſſayer des clefs à cette porte-là.

Me. GERTRUDE.

O Ciel ! ſçait-on qui c'eſt ?

Me. FURET.

Je le ſaurai bientôt, j'ai mes eſpions: comme je

dois être dans peu la femme de Monsieur Dupré, je lui épargne déjà le soin de veiller sur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous ... embrassez-moi donc.

Me. GERTRUDE.

De tout mon cœur. *(à part.)* Ah! si je pouvois, sans blesser ma conscience!

Me. FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occasion de l'humilier. (*haut.*) Allez, soyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échappe à ma vigilance.
Vous devez calmer votre esprit ;
Je sçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,
Tout ce qu'on pense.
Je pénètre tous les secrets :
J'aurai soin de vos intérêts.

Me. GERTRUDE.

Eh! non, non; je vous en dispense.

Me. FURET.

Vous êtes d'une nonchalance...
Mais...
Rien n'échappe à ma vigilance, &c,

(Elles sortent.)

SCENE IV.

DORLIS, DUPRE'.

DORLIS.

Mon oncle, mon oncle, elles sont parties.

DUPRE'.

DUPRE'.

Te voilà encore?

DORLIS.

Elles ſont parties.

DUPRE'.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babillarde.

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux, nous voilà maîtres de la maiſon; je pourrai lui parler, n'eſt-il pas vrai?

DUPRE'.

Point du tout. Iſabelle eſt enfermée, & quand elle ne le ſeroit pas, crois-tu que ſa mere? ...

DORLIS.

Ah! quelle cruelle mere!

DUPRE'.

Elle a raiſon.

ARIETTE.

On ne peut jamais,
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.
Un moment, dès qu'on l'abandonne,
De petits ſéducteurs un nombre l'environne,
Leur eſſain à l'entour bourdonne.
Ils n'attendent que l'inſtant
De ſurprendre un cœur innocent:
On les voit mépriſer un bien qu'elle regrette,
Quand ils ſont ſatisfaits.
Ainſi je répete
Qu'on ne peut jamais,
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.

DORLIS.

Avec votre permiſſion, mon cher oncle, que je voye s'il ne me ſera pas poſſible de lui dire un mot.

DUPRE'.

Ecoute; nous nous brouillerons très-ſérieuſement ſi tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillepas, vous êtes trop prudent pour cela. J'aime Iſabelle, vous aimez Madame Gertrude, & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts ſont communs; vous avez mon ſecret, j'ai le vôtre.

DUPRE'.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement; je n'ai fait que pouſſer la porte. (*Dorlis ſe retire dès qu'il entend Madame Gertrude.*)

SCENE V.

DUPRE', Me. GERTRUDE.

Me. GERTRUDE.

Ambroiſe, je vous chaſſerai, ſi vous oſez encore ouvrir à quelqu'un ſans mon ordre.

DUPRE'.

Ah! ma chere Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Me.

Me. GERTRUDE.

Laiſſez-moi, Monſieur.

ARIETTE.

Rompons enſemble.
Tout ſe raſſemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.
Je ſuis à plaindre,
J'ai tout à craindre;
Mais je vous vois
Pour la derniere fois.
Rompons enſemble, &c.

DUPRE'.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Allarmer, effrayer votre vertu ?

Me. GERTRUDE.

Ah ! que les gens
Sont bien méchans !
Je n'ai point cru
Le ſiecle ſi corrompu.

DUPRE'.

Mais quel malheur imprévu
Peut ſi fort allarmer, effrayer votre vertu ?

Me. GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occaſion ! Tentons fortune pendant qu'ils ſont là.

DUPRE'.

Que je ſache du moins ...

Me. GERTRUDE.

Laiſſez-moi, vous dis-je; vous n'êtes plus digne de mon eſtime.

DUPRE'.

Qu'avez-vous à me reprocher?

Me. GERTRUDE.

Rien, Monſieur.

DUPRE'.

Mais encore?

Me. GERTRUDE.

Eh! bien tout, Monſieur, tout. Allez trouver Madame Furet; elle eſt chez vous, elle vous attend.

DUPRE'.

Madame Furet!

Me. GERTRUDE.

Après tout, que m'importe? Vous êtes votre maître. Epouſez-la, Monſieur, épouſez-la.

DUPRE'.

Le Ciel m'en garde!

Me. GERTRUDE.

Ne lui avez-vous pas promis?

DUPRE'.

Rien. C'eſt un projet qu'elle s'eſt formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de ſoupçonner notre liaiſon innocente.

Me. GERTRUDE.

L'intention ſeroit pardonnable: (*en s'adouciſſant:*) me dites vous vrai?

DU-

DUPRE'.

Je vous le proteſte.

Me. GERTRUDE.

Vous me raſſurez pour vous; mais je ne ſuis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRE'.

N'appréhendez rien.

Me. GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuſe,
Femme envieuſe,
Aigre, bigotte,
Cagotte;
Oh! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.
Agiſſante
Par oiſiveté;
Médiſante
Par vanité;
Méchante
Par charité.
Oh! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanté.

DUPRE'.

Bon! bon! ma prudence mettroit en défaut cent Cerberes comme Madame Furet.

Me. GERTRUDE.

Je ſuis dans une agitation qui m'ôte la force de me ſoutenir.

DU-

DUPRE'.

Venez vous repoſer dans votre Pavillon.

(*Elle monte dans ſon Pavillon ; Dupré lui donne un ſiége, elle s'aſſied, ôte ſa coëffe nonchalamment & ſoupire. Dupré prend la lumiere qu'il avoit caché, la remet ſur la table, avance une chaiſe pour lui, & ſe place à côté de Madame Gertrude.*)

SCENE VI.

DORLIS, *ſeul.*

Je cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point ; voyons encore par ici.

SCENE VII.

Me. GERTRUDE, DUPRE'.

Me. GERTRUDE.

Et ſincérement vous n'avez point d'idées de mariage?

DUPRE'.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois; aſſez ſouvent.

Me. GERTRUDE.

Qui peut vous inſpirer ces idées?

DUPRE'.

Si c'étoit vous, Madame ?

Me.

Me. GERTRUDE.

Et vous prétendriez.... vous n'y songez pas. Si vous m'épousiez.... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus; l'hymen engage, & je ne serois plus digne de la perfection où j'aspire.

DUPRE'.

En seriez-vous moins heureuse?

Me. GERTRUDE.

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent personne?

DUPRE'.

Tout ce qu'elles voudroient.

ARIETTE.

Sans soucis, vivre pour soi,
Jouir de soi-même,
Faire du tems un bon emploi,
Etre heureux, voilà ma loi;
C'est un bon système.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du tems je fais bon emploi,
Et quand je jouis de moi-même?
Que sotte
Dévote,
Bigotte,
Jabote,
Médise,
Mépriſe,
S'épuise
En aigreur;

Jamais

Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquille, je goûte
Le repos du cœur.
Jouir de soi-même,
Voilà le système
Qui fait mon bonheur.
Oui, c'est le système
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur.

Me. GERTRUDE.

Je vous croyois une ame plus dégagée....

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame; mais....

ARIETTE.

En vous voyant, il ne m'est pas possible
De résister à l'attrait du plaisir;
Si la Nature a fait mon cœur sensible,
Est-ce de moi que dépend un desir?
Un mot flatteur qui sort de votre bouche,
Un doux regard de ces yeux séduisans,
Et cette main, cette main que je touche....

(Madame Gertrude, après s'être laissé toucher la main, la retire.)

Ah! tout en vous doit excuser les sens.

Me. GERTRUDE.

Monsieur Dupré, il est dangereux de raisonner sur ces sortes de matieres; laissons cela.

DU-

DUPRE'.

Et vous-même, Madame, êtes-vous exempte des impreſſions ?...

Me. GERTRUDE.

Moi !

DUPRE'.

Vous reſpirez le parfum d'une roſe,
Et des oiſeaux le chant ſçait vous ravir.
Sur votre ſein cette gaze eſt moins cloſe
Quand vous ſentez l'haleine du zéphir.
Cueillez un fruit, c'eſt votre goût qu'il flatte;
Levez les yeux, vous admirez le jour :
Sur tous les ſens vous êtes délicate,
Et votre cœur ſe refuſe à l'amour.

Me. GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant!

DUPRE'.

Bien naturel, & quand on eſt auſſi aimable que vous....

Me. GERTRUDE.

Ah ! à mon âge, on ne l'eſt plus, on ne l'eſt plus.

DUPRE'.

On ne l'eſt plus !...

Me. GERTRUDE.

Laiſſons cela. Pour rectifier vos idées, liſez je vous prie les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entierement, nous ceſſerons de nous voir.

DUPRE'.

Ceſſer de nous voir ! ah ! liſons, liſons.

SCENE

SCENE VIII.

ISABELLE, Me. GERTRUDE, DUPRE'.

ISABELLE.

ARIETTE.

Quel air pur! le Ciel eſt tranquille.
La paix regne dans cet aſyle.
Quel air pur! le Ciel eſt tranquille;
Mais, hélas!
Mon cœur ne l'eſt pas.

Me. GERTRUDE, *à Dupré.*

Qu'en dites-vous?

DUPRE'.

Tout confirme votre ſyſtême & je vois bien qu'il faut que je me corrige. *(Il prend la main de Madame Gertrude.)*

Me. GERTRUDE.

A la bonne heure; mais que faites-vous donc?

DUPRE'.

Rien, rien; je me corrige.

Me. GERTRUDE.

Vous baiſez ma main? Monſieur.

DU-

DUPRE'.

Point du tout : c'eſt pour m'accoutumer à triompher de moi-même, & c'eſt votre ame qui reçoit mon hommage.

Me. GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

ISABELLE, *à part.*

Ma mere eſt ici avec quelqu'un !

DUPRE'.

Et ces yeux ſi doux, que vous avez la bonté de fixer ſur les miens ; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'eſt pas eux que j'admire ; c'eſt encore votre ame, c'eſt cette candeur, cette vertu !

Me. GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

DUPRE'.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore....

Me. GERTRUDE, *en ſoupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage ! ah !

ISABELLE, *à part.*

Ma mere ſoupire, elle a du chagrin.

DUPRE'.

Me trouvez vous encore ſi coupable ?

Me. GERTRUDE.

Non ; & puiſque vous penſez enfin comme je le deſire ; Dupré, mon cher Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE, *à part.*

Ma mere eſt heureuſe ; que je ſuis contente !

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Me. GERTRUDE, DUPRE'.

DORLIS.

Toutes mes recherches ſont inutiles : mais, c'eſt elle, c'eſt elle-même ; quel bonheur ! St, ſt !

(Il tire Iſabelle par la robe ; elle fait un cri.)

ISABELLE.

Ahi ! *(Dorlis s'enfuit.)*

Me. GERTRUDE.

(A Dupré.) Diſparoiſſez pour un moment.

(Dupré ſe ſauve par la fauſſe porte du Pavillon.)

SCENE

SCENE X.

Me. GERTRUDE, ISABELLE.

Me. GERTRUDE.

Que faites-vous ici, ma fille ?

ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir, je me suis relevée, j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Me. GERTRUDE.

(à part.) J'ai oublié de la fermer ; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. *(haut.)* Vous êtes descendue sans ma permission ?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Me. GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez ?

ISABELLE.

Oui, ma mere ; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer ; cela m'a fait de la peine : & puis vous avez dit que vous étiez heureuse ; cela m'a fait plaisir : & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a sem-

blé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Me. GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire ; avez-vous vû quelqu'un avec moi ?

ISABELLE.

Non, mais on vous parloit.

Me. GERTRUDE.

On me parloit ! & que me disoit-on ?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Me. GERTRUDE.

Allez, allez ; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, restons encore un moment : je vous prie de me dire une chose.

Me. GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux ? Est-ce Monsieur Dupré, le Juge de la Prévôté ?

Me. GERTRUDE.

Quelle idée ! l'avez-vous vû ?

ISABELLE.

Non ; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Me.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je? Heureusement elle est simple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc, ma mere?

Me. GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler; c'est un mystére que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment....

ISABELLE.

Il est tout fait; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

Me. GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue est celle de Monsieur Dupré, sans être la sienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Me. GERTRUDE.

N'avez-vous pas lû le Livre que je vous ai donné?

ISABELLE.

Ah! oui; le Comte de Gabalis, qui dit qu'il y a des Sylphes, des Esprits Aëriens, des Intelligences, cela m'a amusée; mais est-ce que tout cela est vrai?

Me. GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eu une conduite sans reproche, quand la vertu seule a toujours dirigé nos actions & nos moindres pensées, ô

ma chere fille, notre ame alors s'éleve au-dessus d'elle-même ; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences supérieures à notre être, qui nous consolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, j'ai grand besoin aussi de consolation.

Me. GERTRUDE.

Vous ! eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Me. GERTRUDE.

Desirez-vous quelque chose ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Me. GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Je n'en sçais rien, mais....

ARIETTE.

Un secret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au sommeil ;
Et le matin à mon réveil,
Je suis plus inquiette encore.

Je

Je ne ſçais d'où vient ma langueur;
Mais je ſoupire,
Mais je deſire.
Si rien ne ſatisfait mon cœur,
Maman, Maman, quel eſt donc le bonheur ?

Mc. GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées; ce ſont des piéges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies! vous me faites trembler. Il eſt bien mieux de s'entretenir, comme vous, avec des Sylphes, des Eſprits purs; mais je n'imagine pas comment des Eſprits parlent.

Mc. GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes, & nous apparoiſſent ordinairement ſous une figure qui nous eſt familiere, comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de Monſieur Dupré ?

Mc. GERTRUDE.

Oui, oui.

ISABELLE.

Et que dit Monſieur Dupré, quand on lui prend ſa figure ?

Mc. GERTRUDE.

Il n'en ſçait rien, ce n'eſt qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir juſqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence....

Me. GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on eſt ſage.

ISABELLE.

Ah! ma bonne Maman, que vous me faites aimer la vertu! Mais ſi je ſuis bien ſage, bien ſage, aurai-je auſſi une Intelligence?

Me. GERTRUDE.

Je l'eſpére, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un ſi rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui; c'eſt-là, ma chere enfant, que l'on trouve un abri ſûr contre le ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux.

ARIETTE.

Comme une roſe,
La naïve pudeur,
Quand on l'expoſe,
Perd bientôt ſa fraîcheur.
Ah! pour flétrir l'éclat d'une ſi rare fleur,
Il faut ſi peu de choſe!
Conſerve donc l'honneur
Comme une roſe.

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc auſſi des Eſprits Aëriens qui font le bonheur des filles?

Me. GERTRUDE.

Oui.

ISA-

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Me. GERTRUDE.

Ils apparoiſſent en ſonge.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ? Mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout à l'heure...

Me. GERTRUDE.

Laiſſons cela, ma fille. Il eſt tems de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une choſe à vous demander ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on ſçache le bonheur que vous avez ? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Me. GERTRUDE.

Non. Je ne ferois qu'exciter l'envie; & comme tout le monde n'eſt point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un myſtere pour n'humilier perſonne.

ISABELLE.

Ah ! que c'eſt bien dit, Maman ! je vais méditer là-deſſus juſqu'à demain.

Me. GERTRUDE.

C'eſt fort bien ; mais laiſſez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard, votre ſanté m'inquiette; retirons-nous enſemble.

Mr. GERTRUDE.

Soit. *(à part.)* Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille! je prends mon parti; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chere que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez donc? vous parlez toujours toute ſeule.

Mr. GERTRUDE.

Paix! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir ſi tout eſt bien fermé; attendez-moi là, & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(Iſabelle réfléchit; &, pendant ce tems, Dorlis paroît & ſuit des yeux Madame Gertrude; enſuite il revient & ſe cache derriere un arbre.)

Hélas! que n'ai-je aſſez de vertu pour mériter comme ma mere!... Je me perds dans mes réflexions.

DOR-

DORLIS.

Elle se promene dans le fond du jardin ; profitons de l'occasion.

DORLIS.

ARIETTE.

Isabelle, Isabelle !

ISABELLE.

Qui m'appelle ? qui m'appelle ?

DORLIS.

O ma chere Isabelle !
Ne craignez rien d'un cœur fidele.

ISABELLE.

Que ces accens me semblent doux !

DORLIS.

Ne craignez rien d'un cœur fidele :
Il ne respire,
Il ne soupire
Que pour vous.

ISABELLE, *à part.*

Flatteuse espérance !
(Haut.) Offrez-vous à mes yeux.

DORLIS, *paroissant.*

Momens délicieux !

ISABELLE, *étonnée.*

C'eſt Dorlis ou ſon apparence.
Je ne ſçais ſi c'eſt une erreur;
Mais ces traits ſont chers à mon cœur.

DORLIS.

Approuvez ma ſincere ardeur;
Ces inſtans ſont chers à mon cœur.

ISABELLE.

Je ſuis toute tremblante.

DORLIS.

Raſſurez vous, l'amour qui m'anime...

ISABELLE.

L'amour qui vous anime!.. L'amour, eſt-ce une Intelligence? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi vous tromper! ô Ciel! Oui, c'eſt l'Intelligence la plus pure... Oui, c'eſt l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénétre mes ſens, qui entraîne vers vous toutes mes penſées, tous mes deſirs, & qui s'empare enfin pour vous ſeule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en eſt une, c'en eſt une; je n'en puis plus douter, *(haut.)* & c'eſt pour moi, pour moi ſeule... que je ſuis heureuſe!

DOR-

DORLIS.

Heureuſe! je ſuis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez; c'eſt moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc aſſez ſage, aſſez vertueuſe, pour....

DORLIS.

Aſſez ſage, aſſez vertueuſe, que trop peut-être.... Mais non, l'innocence impoſe, réprime l'audace.... Et qui ſeroit capable.... Ma chere Iſabelle, conſervez toujours ces précieuſes qualités qui vous rendent auſſi reſpectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'eſt peu de choſe; ma vertu, *(en ſoupirant.)* c'eſt tout; & j'ai bien deſſein de la conſerver auſſi toujours, puiſqu'elle vous plaît tant; cependant, j'ai des ſcrupules.

DORLIS.

Quoi?

ISABELLE.

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terreſtres. J'en ai eu, j'en ai encore, à ce que je crois: vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *allarmé.*

Comment?

ISABELLE.

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vu ſans une certaine

taine émotion. Je n'ai jamais ceſſé de penſer à lui. Ne ſont-ce pas là des idées terreſtres ?

DORLIS.

Ah!

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher ! Au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'eſt qu'un.

ISABELLE.

J'entends : *(à part.)* c'eſt lui ſans être lui, nous y voilà. *(haut.)* Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plut davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchante.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me conſoler dans les amertumes de la vie ?

DORLIS.

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouiſſons-nous, j'entre demain au Couvent ; c'eſt-là que l'on eſt plus vertueuſe, n'eſt-ce pas ?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent !

ISABELLE.

Demain, pour toujours ; je ne ſuis fâchée que d'une

d'une choſe, c'eſt de quitter ma mere que j'aime bien; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me ſuivra par-tout, vous m'apparoîtrez dans mes ſonges, ou comme vous voudrez, pourvu que cela n'humilie perſonne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuſe de ſa crédulité. (*haut.*) Non, vous n'irez pas au Couvent; & ſi vous m'aimez....

ISABELLE.

Si je vous aime! je ne ſuis pas ingrate; maman me gronderoit, ſi je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez, votre mere approuve... vous irez au Couvent... tout cela ſe contredit. On vous trompe & vous conſentiriez...

ISABELLE.

Si ma mere le veut, il faut que je lui obéiſſe, & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conſeilleriez-vous?...

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non; mais vous ne lui déſobéirez pas. Je ſais des moyens ſûrs pour lui faire changer de réſolution; vous & moi nous ſerons unis.

ISABELLE.

Nous le ſommes déjà.

DORLIS.

Nous le ſerons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux; venez donc la perſuader vous-même:

même: elle sera bien aise de savoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'est pas tems encore, il me suffit pour le présent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

DUO.

ISABELLE.	DORLIS.
Il tient ma main, il la baise, il la serre.	
Où suis-je? O ciel! mon esprit enchanté!	Rien n'est égal à cette volupté.
Venez, venez. O ma mere! ma mere!	Il n'est pas nécessaire:
Soyez témoin de ma felicité.	Ne troublez point notre félicité.
Je n'ai rien de caché pour elle: C'est mon exemple, mon modele.	
Ma mere ne veut que mon bien.	Je veux aussi le vôtre.
Eh bien! eh bien! Il tient ma main, il la baise, il la serre, &c.	

(*Madame Gertrude paroît; Dorlis se sauve dans le fond du Théâtre pour n'être point vu de Madame Gertrude; il rencontre Dupré, qui l'emmene en lui disant:*)

Qu'as-tu fait? nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

SCENE

SCENE XII.

Me. GERTRUDE, ISABELLE.

Me. GERTRUDE.

Qu'avez-vous, ma chere enfant ?

ISABELLE.

Ah! ma mere, permettez que je vous embraſſe. Votre fille eſt digne de vous.

Me. GERTRUDE.

J'en ſuis bien-aiſe, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ; mais votre ſage exemple m'a mieux inſtruite que toutes vos leçons, que tous vos conſeils.

Me. GERTRUDE.

Vous m'enchantez, mais quelle agitation! ...

ISABELLE.

Je ne me ſens pas de joie. Oh ! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher : vous ne ſavez pas, ma mere, vous ne ſavez pas; j'ai auſſi une Intelligence, moi !

Me. GERTRUDE.

Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

L'Amour, l'Amour eſt uue Intelligence ; n'eſt-il pas vrai ?

Me. GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous?

ISABELLE.

ARIETTE.

Aimer, sentir, penser, connoître,
Sur-tout aimer;
C'est prendre un être,
C'est s'animer.

Me. GERTRUDE.

Vous m'épouvantez ; expliquez donc ce mystere.

ISABELLE.

Il est-là. Où êtes-vous? revenez donc, voilà ma mere.

SCENE XIII.

DUPRE', DORLIS, Me. FURET, Me. GERTRUDE, ISABELLE.

Me. FURET.

Je vous avois bien dit, Madame; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici; cherchez, Messieurs, cherchez.

DUPRE'.

Doucement, Messieurs, vous devez nous connoître, retirez-vous ; *(à Dorlis)*: reste là toi, *(Dorlis s'arrête au fond du théâtre.)*

Me. FURET.

C'est Monsieur Dupré!

Me.

Me. GERTRUDE.

Je suis confondue. (*à Isabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Me. GERTRUDE.

Partez.

(*Isabelle, en se retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*)

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Me. FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRE'.

Il est permis de venir voir sa femme.

Me. FURET.

Votre femme?

Me. GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Ne dites mot. (*à Madame Furet.*) Oui, ma femme ou peu s'en faut. C'est demain que nous célébrons notre mariage.

Me. GERTRUDE.

Y pensez-vous?

DUPRE'. *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation?

Me. FURET.

Je n'en reviens point : n'eſt-ce pas moi que vous deviez épouſer ?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur ; c'eſt Madame.

Me. FURET.

Vous me trompiez donc ?

DUPRÉ.

Sans doute ; il eſt encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Me. FURET.

Ah traître ! j'étouffe de colere !

DUPRÉ, *à Mad. Gertrude.*

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Me. FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier ?

Me. GERTRUDE.

On peut ſuivre le conſeil que vous m'avez donné tantôt ; & de plus, on ſe trouve quelquefois obligé par des circonſtances ...

Me. FURET.

Des circonſtances ! fort bien. Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille ! la voilà avec un jeune homme.

DUPRÉ.

Il n'y a rien d'étonnant. (*à Dorlis & à Iſabelle.*) Approchez : mon neveu épouſe Iſabelle.)

Me.

Me. GERTRUDE.

Il épouſe ma fille ?

DUPRE'.

Eh ! oui. (*bas à Madame Gertrude.*) La réputation, l'honneur ...

Me. GERTRUDE.

Oui, Madame, il l'épouſe.

DORLIS, *à Madame Gertrude.*

Ah ! Madame !

DUPRE'.

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ! je ſerai donc la femme d'une Intelligence ?

Me. GERTRUDE.

Taiſez-vous.

Me. FURET.

Je vois là du myſtere; de plus, des circonſtances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perverſité ! c'eſt ce qui me conſole. Je publierai par-tout votre hiſtoire avec des couleurs ... laiſſez-moi faire. C'eſt une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'éſcapade de la petite Penſionnaire.

DUPRE'.

Eh ! bien, Madame. allez, parlez, publiez; mais ſçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien ſouvent ſur ſon propre danger. Apprenez que la Penſionnaire enlevée eſt votre fille, &

que ſon raviſſeur eſt le jeune homme que vous avez fait déſheriter ſi charitablement.

Me. FURET.

O Ciel ! ma fille ! Le jeune homme ! (*elle ſort.*)

SCENE XIV, & derniere.

DUPRE', Me. GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Et vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a rien à ſe reprocher, il eſt en nous-mêmes. C'eſt une vérité dont j'eſpere bientôt vous convaincre.

Me. GERTRUDE.

Et c'eſt demain que doit ſe faire notre mariage?

DUPRE'.

Abſolument.

Me. GERTRUDE.

C'en eſt fait, je me réſigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela ; mais je me réſigne auſſi comme ma Mere.

Me. GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raiſons pour vous parler tantôt comme j'ai fait ; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épouſez Dorlis, le neveu de Monſieur.

DU-

DUPRE'.

Qui n'eſt point une Intelligence.

DORLIS.

Non; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

VAUDEVILLE.

DUPRE'.

Pour nous eſt fait le plaiſir ;
Tout enfin nous en aſſûre,
Rien de trop ; ſçavoir jouir,
C'eſt volupté pure:
Il faut la ſaiſir.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde ;
Le bonheur vous en conſolera.
Rendez-vous au monde;
Le bonheur vous fixera.

Me. GERTRUDE.

Pour goûter le vrai bonheur,
Je ſens bien qu'il faut qu'on aime.
Dupré fait parler mon cœur,
Et mon ſyſtême,
N'étoit qu'une erreur.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde ;
L'amour à ſes loix nous ſoumettra.
Ainſi va le monde,
Et toujours de même il ira.

DORLIS.

La beauté doit nous charmer,
C'eſt la loi de la Nature,
Nos cœurs ſont faits pour aimer.

En vain la cenſure
Prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,
Qu'elle fronde,
On aime, & toujours on aimera.
Ainſi va le monde,
Et toujours de même il ira.

ISABELLE.

J'avois toujours ignoré
Ce plaiſir qu'enfin j'éprouve.
Vous aimez Monſieur Dupré,
Moi, Maman, je trouve
Dorlis à mon gré.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je ſens que toujours il me plaira ;
Et devant le monde
Votre exemple m'excuſera.

Me. GERTRUDE, *au Public.*

Notre ouvrage eſt imparfait :
J'appréhende la critique.
Comme la bonne Furet,
Un Cenſeur cauſtique,
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde,
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le conſolera.

FIN.

LE SOLDAT MAGICIEN,

OPERA-BOUFFON;

EN UN ACTE.

Par Mr. ANSEAUME.

La Musique de Mr. A. D. PHILIDOR.

Représenté sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Nov. 1767.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M DCC LXVII.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

Mr. ARGANT, *Bourgeois*, Mr. Caſimir.

Mad. ARGANT, *ſa Femme*, Mad. Dartimon.

Mr. BLONDINEAU, *jeune Procureur*, Mr. De la Tour.

UN SOLDAT, Mr. Dineſi.

CRISPIN, *Valet de Mr. Argant*, Mad. Dineſi.

UN TRAITEUR, Mr. Marſy.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Mr. Argant.

BIBLIOTHECA REG. HAFNIENSIS

LE SOLDAT MAGICIEN,

OPERA-BOUFFON.

Le Théâtre répréſente un Sallon, dans le fond duquel il y a une cheminée en ſaillie, ſur la droite un buffet à deux battans, & ſur la gauche une table couverte d'un tapis verd, ſur laquelle on joue au Trictrac.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR ET MADAME ARGANT, *jouent enſemble au Trictrac.*

Mr. ARGANT.

Je n'y vois déjà plus clair, mettons-nous ici, nous ſerons mieux.

D U O.

Me. ARG. Quatre & cinq.
Mr. ARG. Non.
Cinq & quatre... Bon.
A l'école,
Cela me console,
Car je perdois le trou.
Me. ARG. Ah ! le vieux fou !
Mr. ARG. Six, quatre....
Me. ARG. Elle est pour moi ;
Mr. ARG. Tais toi.
Me. ARG. Quatre & six
Font dix.
Cinq & six....
Mr. ARG. A bas du bois.
Me. ARG. Que veux-tu dire ?
Mr. ARG. Ton coin bourgeois....
Me. ARG. Ah ! quel martyre !
Mr. ARG. Tu cases mal.
Me. ARG. Oh ! le brutal !
Mr. ARG. Double deux.
Quel coup heureux !
Je marque & je m'en vas.
Me. ARGANT, *se levant.* Ah ! je respire.
Mr. ARG. Quoi ? Tu t'en vas ?
Me. ARG. Ne dis-tu pas
Que tu t'en vas ?
Mr. ARG. Allons, recommençons.
Me. ARG. Ton maudit jeu m'ennuye.
Mr. ARG. Jamais tu n'étudie.

Madame ARGANT, *vivement.* Jeu détestable,
Abominable,
Oui, c'est le Diable
Qui t'inventa,
Et qui dicta

Mr. ARGANT, *voulant l'interrompre.* Mais, mais...

Les

Les mots barbares,
Les mots bisarres
De Doublets,
De Bezets, C'est un Diable.
De Baudets,
Marjolets ;
Ternes, Quarnes, Fichets,
Sonnez, Quinnes, Cornets ;
Enfilade, Ambezas, Morbleu...
Coins, Pleins & Tout abas.
Ton Ecole
Me désole ;
Ta Bredouile, Morbleu...
M'embrouille ;
Jan qui ne peut m'assomme,
Comme
Jan de rencontre & de trois coups.
C'est le Diable
Et je me perds dans le trou.
Va t'en au Diable,
Jeu détestable.
Adieu, adieu. Adieu, adieu.
(Madame Argant sort.)

SCENE II.

Mr. ARGANT, *seul.*

Oui, va-t-en, & fuis-moi pour jamais, méchant Lutin.

AIR : *Margot sur la brune.*

Quelle pétulance !
O Ciel ! quelle arrogance !
Quelle pétulance !
Ma foi, j'en perds l'esprit.
Hélas, que faire !

Cette mégere,
Dans sa colére,
Fait tant de bruit,
Qu'à me taire elle me réduit.

AIR : *Je sens le souper qui m'attend.*

Cependant, écoutez Madame,
C'est moi qui mérite le blâme ;
Elle est douce comme un mouton.
Quelle douceur !... ah ! j'en enrage :
Un tel mouton dans un ménage
Est cent fois pire qu'un Dragon.

ARIETTE.

(avec fureur.) O femmes traîtresses,
Vos fausses caresses,
Vos belles paroles,
Trompeuses, frivoles,
Sont comme un trébuchet
Où les plus avisés se trouvent pris tout net. *(fin.)*
Une mine, un sourire
(à demi voix.) Vous flatte, vous attire ;
Mon cher cœur, mon ami,
Mon fils, mon cher mari.
(avec fureur.) O femmes traîtresses, &c.

Ne soyons point assez foibles pour plier. La rigueur, morbleu, la rigueur est le frein qu'il faut opposer aux caprices du sexe.... Voilà qui est fini, je vais dorénavant m'arranger de façon.... (*Il appelle.*) Crispin....

CRISPIN, *sans être vû.*

Monsieur.

M. ARGANT, *à part.*

Voyons à passer quelque part une soirée moins désagréable.

SCENE

SCENE III.

Mr. ARGANT, CRISPIN.

M. ARGANT.

Donne moi ma canne & mon chapeau.

CRISPIN.

Eſt-ce que vous allez ſortir ?

M. ARGANT.

Ma canne & mon chapeau, te dis-je.

(*Criſpin ſort.*)

M. ARGANT, *continuant de parler.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir. (*Criſpin apporte ce qu'il demande.*) Fort bien. Ecoute, où eſt ma femme ?

CRISPIN.

Madame ? Je la croyois avec vous.

M. ARGANT.

Avec moi ? Elle y eſt le moins qu'elle peut : je ſuis un Diable à ſes yeux.

CRISPIN.

Hin ! hin ! vous le faites aſſez pour que cela ſoit.

M. ARGANT.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN.

AIR : *A pied comme à cheval.*

Votre Epouſe, entre nous,
Mérite un ſort plus doux;
Vous lui montrez, Monſieur,
Trop de rigueur.
Vous combattez tous ſes deſirs,
Vous lui rognez tous ſes plaiſirs;
Toujours grondant matin & ſoir,
Veut-elle blanc, vous voulez noir,
La pauvre femme fait peine à voir.
Mais craignez ſon déſeſpoir.

M. ARGANT.

Qu'entends-tu par-là ?

CRISPIN.

Tenez, Monſieur.

ARIETTE.

Femme qu'on offenſe,
Songe à la vengeance;
Femme qu'on offenſe
Se venge à la fin.
L'Epoux le plus fin,
Veut lutter en vain,
Contre ſon maudit deſtin.
Par ſa défiance,
Des malheurs qu'il craint tant, *(fin.)*
Il preſſe le moment.
Galans
Séduiſans,
Lui content fleurette;
La Poulette
D'abord les rejette,
Puis elle y prend goût;
Elle plante là ſon hibou,

Et

Et s'en va chanter cocodette,
Tandis qu'il fait ſeul le coucou.

Femme qu'on offenſe, &c.

M. ARGANT.

Effectivement je trouve que tu as raiſon, &....

CRISPIN.

Vous vous fiez ſur ſa vertu...

M. ARGANT.

Non, par la ſambleu, je ne m'y fie pas.

CRISPIN.

C'eſt ce qui fait....

M. ARGANT.

C'eſt ce qui fait que j'aurai plus que jamais l'œil ſur ſa conduite. Ecoute, Criſpin....

CRISPIN.

Monſieur.

M. ARGANT.

J'ai toujours eu de la confiance en toi.

CRISPIN.

Monſieur....

M. ARGANT.

Il faut que tu me donne en cette occaſion des preuves de ton zele.

CRISPIN.

Monſieur....

M. ARGANT.

Je ſçaurai t'en récompenſer.

CRISPIN.

Monſieur....

M. ARGANT.

Obſerve toutes les démarches de ma femme, & rends moi un compte exact de tout ce qui ſe paſſe ici ; je ſors, ſonge à ce que je t'ai dit, & ſur-tout que ma femme n'en ſçache rien.

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Avec votre permiſſion, s'il vous plaît ; une femme à garder, & puis encore un ſecret : c'eſt bien de l'ouvrage au moins.

M. ARGANT.

Eh, bien ?

CRISPIN.

Je ne réponds pas de pouvoir y ſuffire.

M. ARGANT.

D'où vient ?

CRISPIN.

Il me prendra des démangeaiſons de parler.

M. ARGANT.

Tiens.... voilà pour les faire paſſer.

(Il lui donne une bourſe.)

AIR : *Du Gourdin.*

Je puis donc compter ſur toi ?

CRISPIN.

Vous pouvez compter ſur moi.
Je ſerai pis qu'un Cerbere ;
Quand je me mets en colere,

La

La Duegne la plus ſévere
Aux Galans ſçait moins faire la guerre ;
A bons coups de gourdin,
Vous verrez Criſpin
Les mener grand train. *(bis.)*

M. ARGANT.

Cela ſuffit. Adieu.... Motus.

SCENE IV.

CRISPIN, *ſeul.*

Bon, le voilà parti.

(Il renverſe la bourſe dans ſon chapeau.)

ARIETTE.

Quel démon favorable
L'a rendu ſi traitable ?
(Il compte ſon argent.)
Un, deux, trois, quatre, cinq & ſix,
Sept, huit, neuf & dix.
Ah ! l'honnête homme !
La belle ſomme !
Moi, je n'entends raiſon
Que de cette façon.

Quel démon, &c.

(Il compte encore.)
Un, deux, trois, quatre, cinq.... Ah ! l'honnête homme !
Cinq, ſix, ſept, huit & neuf.... Il en ſera tombé,
Ou je me ſuis trompé.
Comptons encore toute la ſomme.
Un, deux, trois, quatre, cinq & ſix,
Sept, huit, neuf & dix.

Le

Le compte eſt juſte; ah! l'honnête homme!
La belle ſomme!
Moi, je n'entends raiſon
Que de cette façon.

Mais ne me ſuis-je point trop engagé? Au reſte, il en arrivera ce qui pourra, & pourvu que j'y trouve mon compte.... Mais j'entends du bruit.... Oh! que nous veut cet Alguaſil?

SCENE V.

UN SOLDAT, CRISPIN.

LE SOLDAT.

Bon jour, l'ami; ſerviteur.

CRISPIN.

Que demandez-vous?

LE SOLDAT.

Mr. Argant.

CRISPIN.

Il eſt ſorti.

LE SOLDAT.

N'importe.

CRISPIN.

J'ai ordre de ne laiſſer entrer perſonne.

LE SOLDAT.

Et moi, j'ai ordre de coucher ici.

CRIS-

CRISPIN.

Coucher ici !

LE SOLDAT.

Oui, & voilà mon billet.

CRISPIN.

Un inſtant donc, je vais avertir Madame.

LE SOLDAT, *l'arrêtant.*

Eſt-elle jolie, Madame ?

CRISPIN.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ?

LE SOLDAT.

Et la ſoubrette eſt-elle cruelle ? tu ſçais cela, toi ? hein ? Allons, touche-là, je veux que nous faſſions connoiſſance.

CRISPIN.

Volontiers, vous me paroiſſez un bon vivant.

LE SOLDAT.

Tu m'as l'air auſſi d'un bon enfant.

CRISPIN.

Oh ! moi, je ne cherche qu'à faire plaiſir à tout le monde.

LE SOLDAT.

C'eſt bien fait.

CRISPIN.

Et ſur-tout aux gens de guerre, car je les aime.

LE SOLDAT.

C'eſt preuve de ton bon goût.

CRIS-

CRISPIN.

Oh! oui, il n'y a perſonne qui les aime, & qui les plaigne plus que moi.

LE SOLDAT.

Les plaindre ! pourquoi donc ?

CRISPIN.

Ma foi, c'eſt qu'ils ont bien du mal.

LE SOLDAT.

Va, va, le plaiſir paſſe la peine.

ARIETTE.

Pour un Soldat
Qui veut avec éclat,
Signaler ſon courage ;
Le tapage,
Le carnage,
Ont des appas.
Tranquille au milieu des combats,
Malgré la bombe,
Qui tombe,
Et ſe briſe en éclats ;
Les grenades,
Pétarades,
Carabines,
Coulevrines,
Bayonnettes,
Eſcopettes,
Hallebarde & Mouſqueton,
Rien ne l'inquiette ; *(fierement.)*
Comme au ſon d'une muſette, *(avec douceur.)*
Il danſe au bruit du canon,
Patapon, pon.

SCENE

SCENE VI.

LE SOLDAT, CRISPIN, Me. ARGANT.

Me. ARGANT.

Que fait ici ce Soldat ?

CRISPIN.

Il vient loger.

Me. ARGANT.

Où donc eſt mon mari ?

CRISPIN.

Il eſt ſorti.

Me. ARGANT.

Mais je ne reçois perſonne en ſon abſence.

LE SOLDAT.

Ne craignez rien, Madame, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi.

Me. ARGANT.

Je le crois.

LE SOLDAT.

Ce n'eſt que pour une nuit, nous ne faiſons pas ſéjour en cette ville.

Me. ARGANT.

En ce cas là, Criſpin, mene-le dans la chambre ici-deſſus.

LE

LE SOLDAT, *à Crispin.*

Dis-moi donc, y a-t'il loin de-là à la cuisine?

CRISPIN.

Pourquoi?

LE SOLDAT.

C'est que nous y aurions fait une pause.

CRISPIN.

Ah! ma foi, mon ami, je suis bien fâché, mais il n'y a rien.

LE SOLDAT.

Je puis donc m'aller coucher quand je voudrai, je ne mourrai pas d'indigestion.

(Ils sortent.)

SCENE VII.

Mr. ARGANT, *seule.*

Mon mari est sorti, quel bonheur! en voilà sans doute pour jusqu'à trois heures du matin. Ah! tant mieux, sa présence n'est pas assez agréable pour se faire désirer.... Voilà donc à quoi se réduit le mariage; & le prix qui nous revient du sacrifice de notre liberté!

ARIETTE.

Tous les vœux d'une fillette,
Ont l'hymen pour premier objet,
Ardemment elle souhaite
Les plaisirs qu'elle s'y promet,

La

La pauvrette, la pauvrette,
Ne ſçait guéres ce qu'elle fait.
Elle en rêve, s'inquiette,
De ſes diſcours c'eſt le ſujet.
La pauvrette, ah! la pauvrette
Ne ſçait guéres ce qu'elle fait.

SCENE VIII.

Me. ARGANT, CRISPIN.

Me. ARGANT.

Qu'as-tu fait de ce Soldat?

CRISPIN.

Je l'ai niché là-haut, dans le galetas.

Me. ARGANT.

Mr. Argant viendra-t'il ſouper?

CRISPIN.

Je n'en ſçais rien.

Me. ARGANT.

T'a-t'il dit où il alloit?

CRISPIN.

Non.

Me. ARGEANT.

T'a-t'il parlé de moi?

CRISPIN.

Oui.

Me. ARGANT.

Que t'a-t'il dit?

CRISPIN.

Il m'a dit ... il m'a dit, ce qu'il a voulu.

Me. ARGANT.

Paroît-il ſe repentir de la façon dont il me traite ?

CRISPIN.

J'ai voulu lui parler là-deſſus ; mais il m'a prouvé ſi clairement qu'il avoit raiſon, qne je n'ai pû m'empêcher d'en convenir.

Me. ARGANT.

Qu'eſt-ce à dire ?

CRISPIN.

Oui, & en conſéquence, nous avons pris certains arrangemens ...

Me. ARGANT.

Tu te moques, je penſe.

CRISPIN.

Non vraiment, il m'a donné ordre de lui rendre compte de toutes vos démarches.

Me. ARGANT.

Mais tu n'en feras rien.

CRISPIN.

Ne craignez rien.

AIR : *Sur le Pont d'Avignon.*

J'ai flatté ſes déſirs, mais d'un zele ſincére,
Vous me verrez toujours attentif à vous plaire.

Je crois appercevoir cet aimable Procureur de votre connoiſſance.

Me.

Me. ARGANT.

Mr. Blondinau? C'eſt lui-même : il m'a demandé permiſſion de venir ici, pour me faire part de quelques affaires.

CRISPIN.

De quelques affaires ... Fort bien, fort bien.

SCENE IX.

BLONDINEAU, Me. ARGANT, CRISPIN.

BLONDINEAU, (*d'un ton précieux & affecté.*)

Madame, je viens remplir les clauſes obligatoires de notre derniere entrevue ... Vous ne vous inſcrirez pas en faux contre mon zéle.

Me. ARGANT.

Vous êtes de parole, Mr. Blondineau.

CRISPIN.

Cela n'eſt pas peu de choſe, pour un Procureur.

Me. ARGANT.

Hé bien, Monſieur, qu'avez-vous à me dire?

BLONDINEAU.

Les points de fait que j'ai à vous communiquer, demanderoient ... Ne pourrais-je vous entretenir clandeſtinement?

CRISPIN.

Clandeſtinement! Qu'eſt-ce à dire?

Me. ARGANT.

Vous pouvez parler librement, Monſieur.

CRISPIN.

Oui, j'ai l'honneur d'être le confident de Madame.

BLONDINEAU.

Vous ſçavez le vif intérêt que je prends à ce qui vous regarde ...

Me. ARGANT.

Je vous remercie.

BLONDINEAU.

Je vois avec douleur l'état malheureux où vous réduit votre mari ... Pardonnez ...

Me. ARGANT.

Ah! Monſieur ...

BLONDINEAU.

Votre ſituation me touche à un point ...

CRISPIN.

Un Procureur compatiſſant!

BLONDINEAU.

Je crains de devenir indiſcret.

Me. ARGANT.

Ah! Monſieur, c'eſt pis que jamais.

ARIETTE.

Non, je ne puis vous dire
L'excès de mon martyre.
Je paſſe les jours à languir,
Et les nuits à gémir.
Un rien excite ſa colere,
C'eſt chaque jour nouveaux tracas;

Quand

Quand je lui parle, il me fait taire;
Quand je me tais, autres débats.
Il eſt jaloux, il eſt avare,
Hargneux, fâcheux, brutal, bizarre;
Enfin en lui ſont réunis
Les défauts de tous les maris.
Non, je ne puis vous dire, &c.

BLONDINEAU.

Que vous méritez peu de ſi injuſtes traitemens! Ah! Madame, ... il me reſte enfin à vous expliquer ... Mais le tems ...

Me. ARGANT.

Avez-vous quelques affaires qui vous preſſent? Soupez ici.

CRISPIN, *la tirant par la robe.*

Avec quoi, s'il vous plaît?

Me. ARGANT.

Vois, trouve nous quelque choſe.

CRISPIN.

Attendez; je vais chez un Traiteur de mes amis.

Me. ARGANT.

Oui.

BLONDINEAU, *donnant ſecretement de l'argent à Criſpin.*

Tiens, fais les choſes comme il faut, & ne t'inquiete pas.

Me. ARGANT.

Que faites-vous donc-là?

BLONDINEAU.

Rien, Madame, rien.

(*Criſpin ſort.*)

SCENE X.

BLONDINEAU, Me. ARGANT.

BLONDINEAU.

En vérité, Madame, plus je réfléchis sur la nature de votre engagement, plus je vois qu'il est des moyens de vous affranchir du joug.

Me. ARGANT.

Comment cela ?

BLONDINEAU.

Les Loix vous en offrent deux. Le premier seroit une belle & bonne séparation de corps & de biens ...

Me. ARGANT.

Une séparation ! quel expédient me proposez-vous là ?

BLONDINEAU.

Vous avez raison, cela ne suffiroit pas, & malgré les torts de votre mari vis-à-vis de vous ...

AIR : *Des petits Ballets.*

En vous séparant d'avec lui,
Vous n'en auriez que plus d'ennui :
En vous séparant d'avec lui,
En seroit-il moins votre mari ?
Un époux a des droits sur sa femme ;
Il faudroit, pour éviter le blâme,
D'un hymen affreux,
Supporter les nœuds,
Et malgré vos desirs
Renoncer aux plaisirs.
En vous séparant d'avec lui, &c.

Me.

Me. ARGANT.

Vous déraisonnez, M. Blondineau.

BLONDINEAU.

Non, Madame, non. Il vaut donc mieux aller au fait tout d'un coup, attaquer le mal dans sa source, & quand même l'affaire souffriroit quelques difficultés, je ne suis pas Procureur pour rien, je les léverai moi, je le les léverai, je vous en réponds.

Me. ARGANT.

Eh! quel est votre but?

BLONDINEAU.

De vous faire contracter un mariage mieux assorti. Laissez seulement agir mon zéle.

Me. ARGANT.

Vous le poussez trop loin.

BLONDINEAU.

Ah! si vous connoissiez celui pour qui je vous fais instance, peut-être changeriez-vous de sentiment.

Me. ARGANT.

Songez donc à l'éclat que cela feroit dans le monde, je me verrois timpanisée.

BLONDINEAU.

Si toutes les femmes pensoient comme vous, les pauvres Procureurs mourroient de faim. Je n'ai cependant pas l'ame intéressée; non Madame, je ne vous demande pour toute reconnoissance qu'une petite place dans votre cœur.

Me. ARGANT.

Cela est trop galant.

BLONDINEAU.

ARIETTE.

Sur ma requête à votre tour,
Daignez faire droit en ce jour :
Pour vous je meurs, je meurs d'amour ;
Mon secret
M'échappe à regret ;
Mais, Madame,
L'amour dont mon ame
Suit la loi
Est plus fort que moi.
Secondez l'espoir qui m'anime,
De mes feux sans me faire un crime,
Dites, pour m'en donner le prix,
Soit fait ainsi qu'il est requis.

Me. ARGANT.

Et moi, je dis néant.

BLONDINEAU.

Mal jugé, j'en appelle.

Me. ARGANT.

A quel tribunal ?

BLONDINEAU.

A mon amour.

Me. ARGANT.

Allez, votre amour, est fou, je l'interdis.

BLONDINEAU, *lui prenant la main.*

Ils s'en relévera.

Me. ARGANT.

Moderez-vous donc.

BLONDINEAU.

Cette main est ma prisonniere.

Me. ARGANT.

Lâchez-moi, si quelqu'un venoit ...

BLON-

BLONDINEAU.

Que me donnerez-vous pour ſon élargiſſement ?

Me. ARGANT.

Ahi, vous m'impatientez.

BLONDINEAU.

Un petit baiſer.

Me. ARGANT.

Ah quel extravagant !

BLONDINEAU, *il l'embraſſe.*

Là ... par proviſion, en attendant jugement définitif.

DUO, parodié.

Me. ARGANT.

Ah ! finiſſez de grace,
Mais, mais, Monſieur, ah !
finiſſez de grace.

Qui moi ?
C'eſt badinage.

Hé bien ! tant pis pour vous.

Mais, mais en vérité
Monſieur s'amuſe.

A vous ?
Mais, mais en vérité
Etes-vous ſage ?
Et non, non, non.
Songez-vous,
Qu'un Epoux,
Toujours m'engage ?
Ah ! c'eſt l'uſage.

BLONDINEAU.

Pardonnez mon audace,
Que craignez-vous ?
Recevez mon hommage,
Vengez vous d'un jaloux,
Il n'eſt rien de ſi doux.
Oui vous,
Et non, non, non,
C'eſt tout de bon.
Votre rare beauté
Fait mon excuſe.
Je ſuis de bonne foi,
Rendez mon ſort heureux en
vous donnant à moi.

A moi.
De votre liberté
Faites uſage.
J'ai toute ma raiſon.

Il vous outrage.

Me. ARGANT.

Taiſez-vous, j'apperçois Criſpin; je ſerois fâchée qu'il fut témoin de vos folies.

SCENE XI.

BLONDINEAU, Me. ARGANT, CRISPIN, *un Traiteur & ſon Garçon.*

CRISPIN.

Voilà le ſouper prêt, quand vous voudrez on ſervira.

Me. ARGANT.

Quand tu voudras toi-même.

CRISPIN, *aux Traiteurs.*

En ce cas-là, tout à l'heure. Allons vivans, approchez cette table, & aidez-moi.

Me. ARGANT.

Qu'eſt-ce que tu nous a commandé?

CRISPIN.

Rien, j'ai pris ce que j'ai trouvé.

Me. ARGANT.

Il y paroît.

LE TRAITEUR.

Madame, j'eſpere que vous ſerez contente.

BLONDINEAU.

C'eſt bien, c'eſt bien.

CRISPIN, *aux Traiteurs.*

Allons, décampez, que je ferme la porte.

SCE-

SCENE XII.

Me. ARGANT, BLONDINEAU, CRISPIN.

Me. ARGANT.

AIR : *Ma mie Babichon.*

Monsieur, sans façon,
Placez vous donc.

BLONDINEAU.

Non.
Après vous.

Me. ARGANT.

Non.

BLONDINEAU.

De grace.
Je sçais mon devoir,
Je ne puis m'asseoir
Si vous n'êtes en place.

Me. ARGANT, *s'asseyant.*

Puisque vous le voulez absolument.

BLONDINEAU, *se mettant à table.*

AIR ; *Vous qui donnez de l'amour.*

Au plaisir que je ressens
Rien n'est comparable,
Qu'avec vous à table
Je passe de doux momens !
Ce jour favorable
Charme tous mes sens.

Me. ARGANT.

Quittez ce ton doucereux.

BLON-

BLONDINEAU.

Cachez-moi donc vos beaux yeux,
Ces yeux où je puiſe tant de feux.
Ah ! quel plaiſir je reſſens
Près de vous à table ! ...
(*Mr. Argant frappe en dehors.*)

CRISPIN.

Chut ! je crois qu'on a frappé.

Me. ARGANT.

Ecoutons.

CRISPIN.

C'eſt ici, attendez, je vais voir ce que c'eſt.

Me. ARGANT.

Oh ! je m'en doute bien.

BLONDINEAU.

Quel contretems !

T R I O.

CRISRIN, *revenant.*	BLONDINEAU.	Me. ARGANT.
Ahi, ahi ! tout eſt perdu.	Que dis-tu ?	Que dis-tu ?
C'eſt votre mari.		Mon mari.
	Votre mari ! Je ſuis trahi.	
à Me. Argant. Faut-il ouvrir ?		Non, non.
	Où fuir ? Au Cabinet ?	
		S'il vous trouvoit,
Il vous tueroit.		Il vous tueroit.
	Il me tueroit !	
		Il frappe encor Plus fort.
Ah je ſuis mort !	Ah je ſuis mort !	

BLON-

BLONDINEAU.

Que devenir ?

Mc. ARGANT.

Criſpin.

CRISPIN.

Madame.

Mc. ARGANT.

Monſieur.

BLONDINEAU.

Juſte Ciel !

CRISPIN.

Attendez.... Chut....

BLONDINEAU.

Eh bien !

CRISPIN.

Il me vient....

Mc. ARGANT.

Vîte, mon cher...

BLONDINEAU.

Si tu pouvois....

CRISPIN.

Fort bien... m'y voilà. *(à Me. Argant:)* Ouvrez vîte ce buffet.... Vous, Monſieur, prenez ces plats, ces aſſiettes....

BLONDINEAU.

Que veux-tu que j'en faſſe ?

CRIS-

CRISPIN.

Dépêchons ; ferrez, ferrez au plutôt.

BLONDINEAU.

Où ?

CRISPIN.

Dans ce buffet.

BLONDINEAU.

Et moi ?

Me. ARGANT.

Et Monsieur ?

CRISPIN.

Vous... dans la cheminée.

BLONDINEAU.

Mais...

CRISPIN.

Mais, ne craignez-vous pas de vous noircir ?

Me. ARGANT.

Eh Monsieur !....

CRISPIN.

Allons, ne faut-il pas pour cela faire une consultation ?

BLONDINEAU.

(Il entre dans la cheminée.)

Ah ! je me résous à tout.

CRISPIN.

Ne remuez pas ... Vous, Madame, prenez ce livre.

Me.

Me. ARGANT.

Que lui répondre ? Oh le jaloux ! que je ſuis malheureuſe !

(Elle ſe remet ſur une chaiſe, auprès de la table, un livre à la main.)

SCENE XIII.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT, CRISPIN.

Mr. ARGANT.

ARIETTE.

Eh bien faquin,
Juſqu'à demain
Voulois-tu me laiſſer dans la rue,
Faire le pié de grue ?
Voyez s'il me répond ;
Dis donc, bourreau, dis donc :
Il ne dit mot,
Le maître ſot.
Et vous, Madame,
Vous trouviez du plaiſir
A me faire languir.
Oh ! la bonne ame !
Pourquoi ne pas m'ouvrir ?
Ils gardent le ſilence !
Oh la maudite engeance !
Jamais
Ni Femmes, ni Valets
Ne vous laiſſent en paix.

(*A*

(*A Criſpin.*)
Parleras-tu enfin ?

CRISPIN.

C'eſt que...

Me. ARGANT.

C'eſt que...

Mr. ARGANT.

C'eſt que, c'eſt que...

CRISPIN.

Nous ne vous avions pas entendu.... Je ne trouvois pas la clé... la précipitation... pour...

Mr. ARGANT.

Ta, ta, ta, voilà de belles excuſes.

CRISPIN.

D'ailleurs nous étions dans la méditation de certain chapitre ſur le Triétrac.

Mr. ARGANT.

Hein ?

CRISPIN.

Oui ... Monſieur, regardez plutôt, nous en étions au *Jan de retour.* *

Me. ARGANT.

Oui, mon cher ami.

Mr.

* *Terme de Triétrac.*

Mr. ARGANT.

Hun !... & mon ſouper ?

Me. ARGANT.

Vous n'aviez pas dit que vous reviendriez.

Mr. ARGANT.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

Me. ARGANT.

Nous ne vous attendions pas.

CRISPIN.

Oui, Madame & moi nous avons mangé chacun notre pomme cuite. *(à part.)* Le voilà bien puni de ſes ſoupçons.

Mr. ARGANT, *à part, à Criſpin.*

Ecoute, n'eſt-il venu perſonne ici ?

CRISPIN.

Non, Monſieur, ſi ce n'eſt un Soldat qui eſt venu loger par étape.

Mr. ARGANT.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Soldat ?

SCENE XIV.

Mr. & Me. ARGANT, CRISPIN, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

Votre ſerviteur, mon cher hôte.

M. ARGANT.

C'eſt donc là lui ?

LE SOLDAT.

Je vous demande pardon ſi je vous importune, mais ce n'eſt pas ma faute.

M. ARGANT.

Oh! Monſieur, il n'y a pas de quoi.

LE SOLDAT.

Voici l'ordre qui me procure l'honneur de vous faire la révérence.

M. ARGANT, *lit le billet.*

C'eſt à merveille. Vous a-t'on donné une chambre ?

LE SOLDAT.

Oui, Monſieur.

M. ARGANT.

Eh bien! allez vous coucher. Bon ſoir.

LE

LE SOLDAT.

J'y ai déjà été, mais il y a une choſe qui m'empêche de dormir.

M. ARGANT.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE SOLDAT.

C'eſt que je n'ai pas ſoupé.

M. ARGANT.

Le grand malheur! il faut bien que je me couche ſans ſouper, moi.

LE SOLDAT.

C'eſt ce que je ne ſouffrirai pas; & pour reconnoître la grace que vous me faites, il faut que je vous donne un plat de ma façon.

M. ARGANT.

Vous voulez plaiſanter, je crois.

LE SOLDAT.

Non vraiment, je ne plaiſante point. Tel que vous me voyez, écoutez que je vous diſe, *(à demi voix)* j'ai l'honneur d'être un peu ſorcier.

M. ARGANT.

Un peu ſorcier!

LE SOLDAT.

Je ne dis pas cela à tout le monde, mais vos belles façons m'ont gagné le cœur, & je veux abſolument vous donner à ſouper.

M. ARGANT.

A moi ?

LE SOLDAT.

A vous, à Madame, & nous nous réjouirons.

M. ARGANT.

Où le prendrez-vous ?

LE SOLDAT.

Ici, vous allez voir.

AIR : *Du Précepteur d'Amour.*

Cherchons le point de l'Orient.
(Il trace un cercle avec son sabre.)
Sur-tout que personne n'avance.
(Il se met au milieu du cercle & dit avec emphase:)
Gaddem, Trinck Meinher, Hircoglan.

M. ARGANT.

Est-ce fait ?

LE SOLDAT, *d'une voix rude.*

Gardez le silence.

RECITATIF.

O vous qui présidez aux repas des gourmands,
Maîtres d'Hôtel, Officiers, Intendans,
Dont le nombre en enfer, ainsi que dans ce monde, abonde :
Démons soumis à mes loix,
Accourez à ma voix,
Quittez un moment la cuisine
De Proserpine,
Pour assouvir la faim canine
D'un honnête Bourgeois.

Dans

Dans ce buffet, que l'on trouve à l'inſtant,
Un alloyau ſucculent,
Deux Lapins de garenne,
Un pâté de Perdrix,
Un Gigot en hachis,
Et d'Ortolans une douzaine;
Joignez ſix bouteilles de vin,
De Bourgogne le plus fin:
Pour le deſſert vin de Champagne,
Et d'Eſpagne:
En eſt-ce aſſez?
(Les autres répondent oui par ſigne.)
C'en eſt aſſez.
Démons obéiſſez.

ARIETTE.

Ouvrez, ouvrez,
Et par l'effet vous jugerez,
Si ma parole
Eſt frivole,
Rien ne balance
Ma puiſſance.
Ouvrez, ouvrez,
Par l'effet vous en jugerez.

CRISPIN.

Je n'oſe pas.

Me. ARGANT.

Ni moi.

Mr. ARGANT, *tremblant.*

Ah! je n'oſe pas non plus.

LE SOLDAT, *à Criſpin.*

Vas donc.

CRISPIN.

J'ai trop peur.

LE SOLDAT.

Tout cela va se réfroidir.

Me. ARGANT.

Je ne sçai que penser.

CRISPIN, *au Soldat.*

Ouvrez vous-même.

LE SOLDAT, *ouvrant le buffet.*

Voilà bien des façons. Tenez.

Mr. ARGANT.

AIR : *Du Précepteur d'Amour.*

O Ciel !

Me. ARGANT.

Je tombe de mon haut.

Mr. ARGANT.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE SOLDAT.

Mangeons pendant qu'il est chaud.

Me. ARGANT, *à part.*

Ceci passe la raillerie.

LE SOLDAT.

Ne perdons point de tems, croyez-moi.

AIR : *Vite à Catin un verre.*

ça mettons-nous à table
Et buvons à longs traits.

CRISPIN, *à Me. Argant.*

Il a commerce avec le Diable,
Ou le drôle sçait nos secrets.

LE

LE SOLDAT, *à Me. Argant.*

AIR : *Tous vos apprêts.*

Ne craignez rien,
Mon deſſein
N'eſt point de vous faire du chagrin.
Allons, Criſpin,
Vite en train,
Car je meurs de faim.
Attends, je vais t'aider.

Criſpin & le Soldat couvrent la table.

Mr. ARGANT, *à ſa Femme.*

Il faut ſe garder
De toucher ces mets.

LE SOLDAT.

Le vin eſt-il frais ?

A Mr. & à Me. Argant.

Venez, s'il vous plaît,
Tout eſt prêt.

Eh bien ! vous n'oſez pas ! il faut donc que je vous montre l'exemple.

Il ſe met à table.

Me. ARGANT, *ſe plaçant.*

Le courage me revient un peu.

Mr. ARGANT, *voulant la retenir.*

O Dieux ! eſt-il poſſible ? Ma femme !

LE SOLDAT.

Votre femme, votre femme ! elle n'en mourra pas, ni vous non plus : faites comme elle.

Mr. ARGANT, *ſe plaçant.*

Soit, mais je ne mangerai pas.

QUATUOR.

Le Soldat.	*Mr. Argant.*	*Me. Argant.*	*Criſpin.*
Découpez donc.	Comment peut-on ?	Oh ! le poltron !	Cela ſent bon.
Goûtez de ce Mouton.	Non, non, non, non.		
	à Criſpin.		
Mangez donc.	Tiens, mange donc, glouton.		Cela ſent bon. Fort bon,
Point de façon.		Oh ! le poltron !	Très-bon.
		Mangeons....	
	Je n'ai pas faim.		
Goûtons toujours le vin.			
Verſe, l'ami Criſpin.			Oui-dà, tout plein.
		Goûtons le vin.	
Mangez de ce Lapin.	Je n'ai pas faim.		
Un peu de ce Pâté.		Un morceau D'Aloyau.	
	Comment pouvez-vous Manger des ragoûts D'une cuiſine		
Buvons à la ſanté	infernale ?	Buvons à la ſanté	Buvons à la ſanté
De celui qui nous régale.		De celui qui nous régale.	De celui qui nous régale.
		Mangez-donc	
Pour moi j'avale,			Pour moi j'avale,
Juſqu'à demain.	Je n'ai plus faim.	Le tour eſt fin.	Juſqu'à demain.

LE

LE SOLDAT.

Avouez qu'il fait bon avoir des amis par-tout : vous n'auriez pas si bien soupé, si le Diable ne s'en fut mêlé.

Mr. ARGANT.

Quoi ! sérieusement c'est le Diable ?

LE SOLDAT.

Vous en doutez encore, je parie que Madame a plus de confiance que vous.

Me. ARGANT.

Ah ! ne me parlez pas de cela, vous me faites des peurs terribles.

LE SOLDAT.

Oh ! ce Diable-là n'est pas méchant. Si vous sçaviez l'amitié qu'il a pour Madame.... & pour vous, vous en seriez étonné.

Me. ARGANT.

Je l'en remercie, je l'en remercie.

LE SOLDAT.

Il me prend envie de vous le faire voir.

Me. ARGANT, *vivement.*

Ah ! n'en faites rien.

LE SOLDAT.

Quoi ! vous ne ſeriez pas bien aiſe de voir celui qui vous a ſi bien régalé !

CRISPIN, *à part.*

Pour le coup ce ſeroit bien le Diable.

Me. ARGANT.

Et non, non, je vous prie.

Mr. ARGANT.

Monſieur le Magicien épargnez-moi cette vue.

LE SOLDAT, *ſe levant.*

C'eſt une choſe indiſpenſable, ce qu'il a fait pour nous mérite bien un remerciement.

Me. ARGANT, *à Criſpin.*

Criſpin, je ſuis trahie.

CRISPIN.

Maudit Soldat !

LE SOLDAT.

Ouvrez ſeulement toutes les portes, il s'en ira tranquillement : ſur-tout que rien ne l'arrête, ou je ne réponds pas des ſuites.

CRISPIN, *ouvrant les portes.*

Oh ! s'il ne tient qu'à ça !

LE

LE SOLDAT.

Sous quelle forme voulez-vous qu'il paroiſſe ?

Mr. ARGANT.

Eh ! je ne veux pas le voir.

Me. ARGANT.

Je ne veux pas le voir.

LE SOLDAT.

RECITATIF.

Inviſible lutin, qui tapi dans un coin,
De tout ce qui ſe paſſe, es ici le témoin,
Pour la derniere fois, écoute,
Seconde à propos mon deſſein,
Ou redoute
Mon pouvoir ſouverain.
Tu vois bien, qu'en ces lieux tu n'as plus rien à faire;
Mais pour ne point cauſer de peur
A Madame, ainſi qu'à Monſieur,
Prends la forme d'un Procureur,
Elle ne t'eſt point étrangere;
Sors, les chemins te ſont ouverts,
Sors, & retourne aux Enfers.

(Le Procureur ſort de la cheminée, où il étoit caché, & s'enfuit.)

Mr. ARGANT, *épouvanté, ſe jette dans un fauteuil.*

AIR : *Des Trembleurs.*

Je l'ai vû, mon ſang ſe glace,
Comme il faiſoit la grimace!
Criſpin ... Monſieur ... Ah ! de grace,
Mes amis, ſecourez-moi.

LE

LE SOLDAT, *à Me. Argant.*

Etes-vous au fait, maintenant?

Me. ARGANT.

Oui, je commence à comprendre.

Mr. ARGANT.

Suite de l'Air.

Chere femme !...

Me. ARGANT, *affectant la plus grande frayeur, se jette auſſi dans un fauteuil.*

Ah ! je me pâme.

CRISPIN.

La voilà. La bonne Dame
N'en peut plus.

Mr. ARGANT.

Ma chere femme !

Me. ARGANT.

Mon mari, je meurs d'effroi.

Mr. ARGANT, *toujours aſſis.*

AIR : *Des Echos Italiens.*

As-tu remarqué ſa forme ?

Me. ARGANT.

Sa forme !

Mr. ARGANT.

As-tu vu ſa tête énorme ?

Me. ARGANT.

Enorme !

Mr. ARGANT.

De ſes yeux,
Sortoient des feux.

Me. ARGANT.
Des feux!

LES AUTRES, *riant.*
Des feux!

Mr. ARGANT.
Quel aſpect funeſte!

TOUS TROIS.
Peſte! peſte!

Mr. ARGANT.
Ah! je ſuis mort.

Me. ARGANT.
Quoi!

Mr. ARGANT.
Je croi,
Le voir encor.

Me. ARGANT, *criant.*
Encor!

Mr. ARGANT.
Encor.

LES AUTRES, *riant.*
Encor!

LE SOLDAT.
Ne craignez rien, il eſt ſorti, pour ne plus revenir.

SCENE XV.

Les mêmes, LE TRAITEUR.

CRISPIN, *voyant entrer le Traiteur.*
Eh! non, non, le voilà.

Mr. ARGANT.

Qui ? quoi ? qu'eſt-ce ?

CRISPIN, *à part.*

Quel embarras ! (*A Me. Argant.*) Le Traiteur....

Me. ARGANT.

Eſt-ce que tu ne l'as pas payé ?

CRISPIN.

Jarni, je l'ai oublié.

LE TRAITEUR, *à Mr. Argant.*

Monſieur....

LE SOLDAT, *à part.*

Je ne m'attendois pas à cela.

Mr. ARGANT.

Que voulez vous ?

LE TRAITEUR.

Je viens ſçavoir ſi vous êtes content.

Mr. ARGANT.

De quoi ?

LE TRAITEUR.

De votre ſouper.

Mr. ARGANT.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE TRAITEUR.

Cela veut dire, que je viens voir ſi vous êtes content de votre ſouper, & que je vous en apporte le mémoire.

Mr.

Mr. ARGANT, *au Soldat.*
Mr. le Magicien ?...

LE SOLDAT, *embarrassé.*
J'entends bien.... Le mémoire.... *(à part.)* Me voila pris.

Mr. ARGANT.
Vous disiez que c'étoit le Diable.

LE SOLDAT.
Sans doute... En voilà bien la preuve.

CRISPIN, *à part.*
Oh! sûrement, le Diable ne me feroit pas plus de peur.

Me. ARGANT, *au Soldat.*
Comment sortir de ce pas ?

LE SOLDAT, *à Mr. Argant.*
Je vous ai fait donner à souper, mais je ne vous ai pas dit qu'il ne vous en coûteroit rien.

LE TRAITEUR.
Cela ne seroit pas juste. Monsieur, voici les articles.

Mr. ARGANT, *reculant.*
Ne m'approchez pas.

LE TRAITEUR.
Eh bien, je vais vous les lire.

QUINQUE.

Le Traiteur.	*Mr. Argant.*	*Criſpin & Mr Argant.*	*Le Soldat.*
Plus, pour un Aloyau de huit livres, dix francs.			
Plus, pour deux lapins de Garenne		Monſieur le Magicien,	Ma foi, je ne puis rien.
Quatre livres dix ſols....	Quelle chienne d'antienne!	Tirez nous donc d'affaire.	Je ne ſçais comment faire.
Plus, pour douze ortolans,			
Dix-huit livres ... Item. Un pâté de perdrix,	C'eſt trop!...	Cherchez quelque moyen.	
Fourniture & façon, marché fait, un Louis.	Un pâté d'un Louis !		
Plus, un gigot, ſix francs...			
Cent ſols pour le deſſert.	C'eſt trop cher,		
Monſieur, c'eſt tout en conſcience.	Homme, ou diable, en un mot, c'eſt trop cher de moitié.	(*Criſpin.*) Oui, c'eſt une pitié.	
C'eſt tout en conſcience.	Vous vous moquez, je penſe,	(*Criſpin.*)	
Ceſſons ce badinage.	Les diables en ont-ils ? ...	Les traiteurs encor moins.	
J'ai pour vous bien ſervir, employé tous mes ſoins.			
Payez-moi mon mémoire, ou je ferai tapage.			
Payez-moi, (*bis.*)	Non ma foi, non ma foi	Payez-le, croyez-moi.	Payez-le, croyez-moi.
Sans en rabattre un ſou.	Je ne ſuis pas ſi fou.	Il vous tordra le cou.	Il vous tordra le cou.

Mr.

Me. ARGANT.

Voilà bien des raiſons ; Criſpin, mets cet homme-là dehors.

CRISPIN.

Mais ſi c'eſt un Démon.

Me. ARGANT.

Bon ! bon ! je ne donne pas là-dedans.

CRISPIN.

Attendez, attendez, nous le verrons bien. (*bas aux autres.*) Tirons nous de-là comme nous pourrons.

LE TRAITEUR.

ça ne convient pas, entendez-vous, Monſieur ?

CRISPIN, *fierement.*

Veux-tu t'en aller.

LE TRAITEUR.

Non. Je veux de l'argent.

CRISPIN.

Veux-tu t'en aller, te dis-je.

(*Il fait ſemblant d'être brûlé en touchant le Traiteur.*)

Ahi, ahi, je ſuis brûlé.

LE TRAITEUR.

Tout le monde eſt fou dans cette maiſon.

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur, le plus court eſt de le payer.

Me. ARGANT.

Le ſcélerat!

LE TRAITEUR.

N'eſt-ce pas une honte de retenir le ſalaire des pauvres gens comme nous, qui ſommes continuellement dans le feu?

Me. ARGANT.

Vous l'entendez!

LE SOLDAT.

Je vous le diſois bien que c'étoit un Démon.

Me. ARGANT.

Hé! bien, que faut-il faire?

LE SOLDAT.

Donnez lui ce qu'il demande, il s'en ira.

Mr. ARGANT.

Je m'en vais chercher de l'argent.

LE TRAITEUR.

Faut-il vous suivre ?

Mr. ARGANT.

Non, non ... Monsieur, retenez-le, je vous en prie.

LE SOLDAT, *au Traiteur.*

Si tu bouges d'ici.

LE TRAITEUR.

Non, Monsieur, non.

CRISPIN, *à Mr. Argant.*

Voyez-vous comme le Magicien lui en impose.

(*Mr. Argant sort.*)

LE SOLDAT, *à Crispin.*

Ah ! ça, crainte de nouvel accident, paye cet homme-là & renvoye-le.

CRISPIN.

Le payer, avec quoi ?

LE SOLDAT.

Eh ! avec l'argent que tu as reçu du Procureur.

Me. ARGANT.

Comment, petit drôle !

CRISPIN, *à part.*

Pour le coup, je crois qu'il eſt ſorcier tout de bon. (*Il paye le Traiteur.*)

LE TRAITEUR.

Adieu ... Ah, ah, ah ...

SCENE XVI.

Mr. & Me. ARGANT, CRISPIN, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

He! bien, Madame, êtes-vous contente?

Me. ARGANT.

Aſſurément; mais par quel hazard étiez-vous ſi bien inſtruit?

LE SOLDAT.

J'avois tout vû de la chambre où vous m'aviez mis.

Me. ARGANT.

De là-haut?

LE SOLDAT.

Oui, par cet endroit où le plafond eſt endommagé.

CRIS-

CRISPIN.

Ah ! c'eſt vrai, je l'avois déjà remarqué.

Mr. ARGANT, *revenant avec de l'argent, ne voyant plus le Traiteur.*

Tenez, voilà votre argent ... Où eſt-il donc ? ...

LE SOLDAT.

Par le pouvoir de mon art, je l'ai fait ſortir comme il étoit entré.

Mr. ARGANT.

Ah ! Monſieur, vous ne ſçauriez croire le ſervice que vous venez de me rendre ; ... mais puiſque vous avez tant de pouvoir ſur le Démon, pourriez-vous en réduire un qui me fait enrager continuellement ?

LE SOLDAT.

Qui ?

Mr. ARGANT.

Ma femme.

Me. ARGANT.

Je ne vous demande rien pour mon mari ; car je défie tout votre pouvoir d'en faire un homme aimable.

LE SOLDAT.

La choſe eſt poſſible de part & d'autre.

AIR : *Au bord d'un clair ruiſſeau.*

Elle dépend de vous.
Or, voici ma recette :
(*à la femme.*) Vous, ſoyez moins coquette,
Il ſera moins jaloux.
(*au mari.*) Vous, quand vous ſerez moins
Triſte, chiche & ſevere ;
Votre épouſe, à vous plaire,
Employera tous ſes ſoins.

Me. ARGANT, *bas au Soldat.*

Si vous n'êtes pas ſorcier, vous êtes du moins de bon conſeil ; & (*haut*) de tout mon cœur, je ſuivrai vos avis.

Me. ARGANT.

Et moi de même, je vous en réponds.

LE SOLDAT.

Amniſtie générale des deux côtés. Embraſſez-vous, & ne ſongeons qu'à nous réjouir.

QUATUOR.

TOUS.

Dans { notre / votre } ménage.
Déſormais,
{ Faiſons / Faites } régner la paix.

CRISPIN.

Nous allons vivre en paix.

LE

LE SOLDAT.

En mari ſage,
Prêtez-vous à ſes goûts.
En femme ſage,
Prévenez votre époux.

Mr. & Me. ARGANT. Enſemble. } Oui, oui, je le promets.

TOUS.

Dans { votre / notre } ménage.
Déſormais,
{ Faiſons / Faites } régner la paix.

CRISPIN.

Nous allons vivre en paix.

F I N.

LE DIABLE A QUATRE,

OU

LA DOUBLE

METAMORPHOSE,

OPERA-COMIQUE,

EN TROIS ACTES.

PAR M. SEDAINE.

Représenté sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Janv. 1768.

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXVIII.
Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

LE MARQUIS,	Mr. Veillas.
LA MARQUISE,	Mad. Dartimon.
Maître JACQUES, *Savetier*,	Mr. Dineſi.
MARGOT, *Femme de Jacques*,	Mad. Dineſi.
LUCILE, *Femme de Chambre de la Marquiſe*,	Mad. Martin.
MARTON, *autre Femme de Chambre de la Marquiſe*,	
UN CUISINIER,	Mr. Marſy.
UN COCHER,	Mr. Sainval.
UN MAITRE D'HOSTEL,	Mr. Petelard.
UN MAGICIEN,	Mr. Caſimir.
UN AVEUGLE, *jouant de la Vielle*,	Mr. Lorville.

Des DANSEURS & DANSEUSES, Domeſtiques du Marquis, & une troupe de Lutins.

La Scene eſt au Château du Marquis.

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire St. Laurent, le 19 Août 1756.

Et repris le 12 Février 1757. à la Foire St. Germain.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE DIABLE A QUATRE,

OPERA-COMIQUE, EN TROIS ACTES.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

UN CUISINIER.

AIR: *Ah! Madame Anrou.*

O La méchante femme!
O la méchante femme!
D'un rien elle s'enflâme,
Elle crie, elle bat,
Ah! c'eſt un ſabat,
Je n'ai de ma vie eu de pareil débat.

C'eſt un bruit, on ne s'entend pas; j'étois prêt à ſervir, la cloche avoit ſonné; j'étois tranquille dans ma cuiſine.

Elle entre, elle saisit d'une main assurée,
Pour le dîner des gens, la soupe *préparée.*

Patatras, tout est au diable, & je ne sçais plus où j'en suis.

SCENE II.

LE CUISINIER, LUCILE.

LUCILE.

Même AIR.

Oh ! la voilà partie,
Oh ! la voilà partie,
Oui, c'est une furie
Comme on n'en connoît pas.
Ah ! c'est un fracas,
Je n'ai de ma vie
Entendu plus d'éclats.

Elle me demande un verre d'eau ; bonnement je le lui apporte ; elle me le jette au visage : Marton se met à rire, elle lui campe un soufflet.

SCENE III.

LE CUISINIER, LUCILE, MARTON.

MARTON.

ARIETTE.

Oui, oui, je veux en sortir,
J'en jure,
L'injure
Ne peut se soutenir,
Je ne puis le souffrir.

Oui,

Oui, oui, c'eſt trop longtems ſouffrir.
A moi des coups ! Ah ! c'eſt trop en ſouffrir,
L'affront ne peut ſe ſoutenir.

Ris donc, ſotte, avec ton verre d'eau.

LUCILE, *en ſouriant.*

Je ne ris pas, mais c'eſt que ... Ah ! j'en ſortirai.

LE CUISINIER.

J'en ſortirai auſſi. J'aimerois mieux ... j'aimerois mieux ...

MARTON.

Je ſerois bien au déſeſpoir d'y reſter ; ce qui me fait de la peine, c'eſt notre Maître qui eſt un ſi honnête homme.

LUCILE.

AIR ; *Ma commere, quand je danſe.*

Sa complaiſance m'aſſomme,
Il eſt plus doux qu'un mouton.

LE CUISINIER.

Jamais un plus honnête homme
N'eut pour femme un tel Démon.

LUCILE.

Il eſt trop bon.

LE CUISINIER.

Il eſt trop bon.

MARTON.

Il eſt trop bon.

LE CUISINIER.

Il eſt trop bon.

LUCILE.

Il eſt trop bon.

Sa complaiſance m'aſſomme,
Il eſt plus doux qu'un mouton.

LE CUISINIER.

Que voulez-vous qu'il faſſe ? Il l'aime, elle eſt jolie.

LUCILE.

AIR : *La Bergere un peu coquette.*

Une Belle
Sans cervelle
Auroit en vain des attraits,
Je ſçais bien, ſi j'étois homme,
Comme
Je la punirais.

SCENE IV.

LE CUISINIER, MARTON, LUCILE, Me. JACQUES.

LE CUISINIER.

Demandez à Maître Jacques.

Me. JACQUES.

De quoi s'agit-il ?

MARTON.

Quand une femme ...

LUCILE.

Comme notre Maîtreſſe ...

LE CUISINIER.

Laiſſez-moi dire.

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas ?*

Quand votre femme en courroux
Auprès de vous s'échappe,
Compere, que faites-vous ?

Me.

Me. JACQUES.

Moi, d'abord, crainte des coups,
Je frappe, je frappe, je frappe.
Ecoutez-moi.

ARIETTE.

Je veux qu'on me révére,
Et ne connois chez moi
Que ma loi.
Quand un regard sévére
Annonce ma colere,
Ma femme se tient coi,
Tremble à part soi,
Songe à se taire,
Et meurt d'effroi.

LE CUISINIER.

Il faudroit que M. le Marquis prit de vos leçons.

LUCILE.

Que seroit-ce, si elle crioit toute la journée, & ne quittoit jamais la maison?

MARTON.

Ah! je crois l'entendre.

Me. JACQUES.

Ne craignez-rien, elle est partie, je lui vû passer: votre Maître a parlé au Maître-d'Hôtel; il m'a semblé qu'il lui disoit:

AIR; *J'ai rêvé toute la nuit.*

Ma femme est hors de chez nous,
Enfans, divertissez-vous,
Faites ensemble un repas.
Ne vous grisez pas,
Ne vous grisez pas,
Tenez, voici dix écus.
Dans sa main je les ai vus.

SCENE V.

Les Acteurs précédens: des DANSEURS *& des* DANSEUSES, *habillés en Domestiques, entrent en se tenant par la main.*

LE CUISINIER, *chante.*

AIR: *Brillant Soleil.*

Enfans, prenez du bon tems.
Le Diable n'est plus céans.

On danse.

Me. JAQUES.

AIR: *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Mais j'apperçois le pere Ambroise,
Sans doute il sort du cabaret:
Quand le bon homme y cherche noise,
Ce n'est jamais qu'au vin clairet.

Danse.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LE PERE AMBROISE.

LE PERE AMBROISE.

Où êtes-vous bonnes gens? On ne vous voit pas.

LE CUISINIER.

Mettez-vous là, Pere.

MARTON.

AIR: *Frere Ignace avoit un Cordon.*

Donnez-nous un cotillon nouveau,

LE

LE PERE AMBROISE.

Donnez-moi du vin & n'y mettez point d'eau.
Je m'en vais accorder ma vieille,
Allons, Belle,
Allons, acoſtez-vous d'un Jouvenceau.

LUCILE.

Donnez-nous un cotillon nouveau.

LE PERE AMBROISE.

Donnez-moi du vin & n'y mettez point d'eau.

On range l'Aveugle ſur un des côtés du Théâtre : il fait toutes les mines d'accorder ſa vielle ; les Filles prennent les Garçons ; on forme la Contredanſe.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE CUISINIER.

LA voilà, la voilà, Madame, Madame, la voilà, Madame, la voilà.

La Contredanſe ſe mêle ; ils veulent fuir ; ils ſe choquent l'un l'autre ; le pere Ambroiſe joue toujours, & ſuit toujours la Contredanſe ſans changer de place.

LA MARQUISE.

AIR : *Ciel ! L'Univers va-t-il donc, &c.*

Ciel quel fracas !

LES DOMESTIQUES.

C'eſt elle, fuyons vite.

LA MARQUISE.

Race maudite,
Tu me le payeras',
En vain vous prenez la fuite,
Vous êtes des scélérats ;
Et toi, coquine ! (*elle tire les oreilles de Lucile.*)

LUCILE.

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

LE MARQUIS.

Madame, ce couroux
Est déplacé; qui vous oblige...?
Rentrez, vous dis-je.

LA MARQUISE.

Monsieur, taisez-vous.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, MAITRE JACQUES, LE PERE AMBROISE.

LE MARQUIS.

Madame.

LA MARQUISE.

Que fait ici ce coquin de Savetier ?

MAITRE JACQUES.

Je m'en vais, je m'en vais, je sçais bien que vous n'êtes pas bonne.

LE

LE MARQUIS.

Hé, Madame, quel mal ont-ils fait ?

LA MARQUISE.

Monſieur, quand vous êtes à la chaſſe, je ne me mêle ni de vos chiens, ni de vos piqueurs.

LE PERE AMBROISE.

Allons, Enfans, la paix : qui eſt-ce qui veut danſer ? Donnez-moi donc à boire ; où en eſt la Contredanſe ?

LA MARQUISE.

Attends, je te vais donner de la contredanſe. *(Elle lui caſſe ſa vielle & la jette à terre.)*

LE PERE AMBROISE.

AIR : *L'aluette, ah! qui me la remettra ?*

Ma vielle,
Ma vielle,
Ah ! qui me la remettra ?
Pourquoi me chercher querelle !
Ah ! ma pauvre vielle,
Moi qui n'avois que cela.
Ma vielle,
Ma vielle,
Qui me la racommod'ra ?

LE MARQUIS.

Tiens, mon cher ami.

LA MARQUISE.

Ces miſérables !

LE

LE PERE AMBROISE, (*retirant ſa main.*)

Monſieur, je vous demande pardon.

LE MARQUIS.

Je ne te veux point de mal.

LA MARQUISE.

Cette coquine de Lucile !

LE PERE AMBROISE.

AIR : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Ah ! ſi je ſçavois mon chemin !
Je ſortirois d'ici bien vîte.

LE MARQUIS.

Mon ami, donnez-moi la main.

LE PERE AMBROISE.

Mon bon Monſieur, en ſuis-je quitte ?

LA MARQUISE.

AIR : *Belle Princeſſe.*

Ah canaille !
Ah canaille !
Vous vous mettez à danſer,
A boire, à faire ripaille.
Ah canaille !
Ah canaille !

SCENE

SCENE IX.

LA MARQUISE, MARTON, LE MARQUIS, LE DOCTEUR.

MARTON.

Madame.

LA MARQUISE.

Hé bien!

MARTON.

Madame.

LA MARQUISE.

Veux-tu parler?

MARTON.

Madame, le Docteur Zambulamec, ce grand homme, cet homme si sçavant, qui fait grêler quand il veut, s'est égaré de son chemin; il demande à se reposer chez vous.

LA MARQUISE.

AIR: *Des fleurettes.*

Cela très-peu m'importe.

LE DOCTEUR.

Madame, permettez...

LA MARQUISE.

De vous mettre à la porte.
Vîte, à l'instant sortez.

LE

LE MARQUIS.

Mais enfin....

LA MARQUISE.

Que j'héberge
Ici quelque fripon ;
Le ſot prend donc ma maiſon
Pour une auberge.

LE MARQUIS.

Madame, rentrez, je vous prie. Monſieur, excuſez.

LA MARQUISE.

Je vais te faire rouer de coups, ſi tu reſtes, miſérable fainéant, avec ta robe, plutôt que de labourer la terre. Il faut envoyer aux galeres ces coquins-là.

LE MARQUIS.

Monſieur, je vais vous envoyer quelqu'un pour vous conduire chez mon Fermier. Madame, rentrez : vous pouvez avoir quelque choſe à dire à vos gens.

LA MARQUISE.

Oui, oui, je vais leur dire.

SCENE X.

LE DOCTEUR.

AIR : *J'ai bien la plus ſimple femme.*

Non, jamais méchante femme
Ne le fut à cet excès ;

Je

Je ſerois digne de blâme
Si je ne la puniſſois.
Elle verra la vengeance
Que prend un ſot tel que moi,
Moi dont la haute puiſſance
Tient tout l'enfer ſous ſa loi.

Quelqu'un vient; allons plus loin méditer ma vengeance.

SCENE XI.

MARGOT, LE DOCTEUR, *au fond du Théâtre.*

MARGOT.

Ah! l'on m'avoit dit qu'on danſoit ici, & il n'y a perſonne. Voilà un bon tour. Si je prenois du tabac à préſent que je ſuis ſeule?

AIR. *(Rapant & prenant du tabac.)*

Je n'aimois pas le tabac beaucoup,
J'en prenois peu, ſouvent point du tout;
Mais mon mari me défend cela.
Depuis ce moment là
Je le trouve piquant,
Quand
J'en peux prendre à l'écart;
Car
Un plaiſir vaut ſon prix,
Pris
En dépit des maris.

Ah! qu'eſt-ce que ce Monſieur-là? Il doit être bien ſçavant, car il a une grande robe.

LE

LE DOCTEUR.

Eſt-ce vous, ma chere Enfant, qui devez me conduire chez le Fermier du Château ?

MARGOT.

Non, Monſieur : mais, ſi vous voulez, je le ferai avec plaiſir.

LE DOCTEUR.

AIR : *Si vous étiez ſon époux.*

Que cherchez vous donc ici ?

MARGOT.

Mon mari.

LE DOCTEUR.

Votre mari ?

MARGOT.

Monſieur, oui :
Dans ces lieux il devoit être.

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas le bonheur de le connoître.

MARGOT.

Ah ! Monſieur, c'eſt bien de l'honneur pour lui.

LE DOCTEUR.

Quelle eſt ſa profeſſion, ſon état ? Et quel eſt votre nom ?

MARGOT.

Il ſe nomme Jacques : il eſt Cordonnier pour femmes. Je m'appelle Madame Jacques ; & au Château, Margot tout court.

LE

LE DOCTEUR, *à part.*

Il me vient une idée : oui, cela peut servir à ma vengeance. Madame Jacques, vous me conduirez donc chez ce Fermier ?

MARGOT.

Plus loin encore, s'il le falloit.

LE DOCTEUR.

AIR : *Tout le monde m'abandonne.*

Vous êtes trop complaisante,
Je dois vous remercier ;
De votre humeur obligeante
Je m'engage à vous payer.

MARGOT.

Je suis bien votre servante,
Et vous pouvez m'employer.

LE DOCTEUR.

AIR : *Tout roule aujourd'hui, &c.*

Pour vous récompenser, ma chere,
Donnez, donnez-moi votre main.

MARGOT.

Eh, Monsieur, qu'en voulez-vous faire ?

LE DOCTEUR.

J'y veux lire votre destin.
Apprenez la bonne aventure
Que réservent pour vous les cieux ;
De mes paroles soyez sûre ;
Je lis dans les secrets des Dieux.

Je vais vous apprendre tout ce qui vous arrivera.

MARGOT.

Ah, Monsieur, s'il y a du mal, ne me le dites pas.

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien. Je vois déja que votre mari vous a battue hier.

MARGOT.

C'est vrai ; Jacques me bat, mais pas toujours.

LE DOCTEUR.

AIR : *Pour héritage.*

O ciel, que vois-je ?
Quel suprême bonheur !
Mais qu'apperçois-je ?

MARGOT.

Ne me faites point peur.

LE DOCTEUR.

Je vois, je vois des laquais & des pages,
Meubles exquis,
Grands équipages,
Et puis un Marquis.

MARGOT.

Pour moi, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Oui, pour vous.

MARGOT.

Et Jacques ?

LE DOCTEUR.

Il aura une Marquise.

MAR-

MARGOT.

Oh, je ne le veux pas. Aurai-je un caroſſe ?

LE DOCTEUR.

Oui, attendez un caroſſe.

MARGOT.

Un caroſſe !

LE DOCTEUR.

Oui, un caroſſe ; un, deux, trois.

AIR : *Folies d'Eſpagne.*

Quand vous verrez, écoutez Marguerite,
Quand vous verrez reluire à ces trois doigts
Trois beaux anneaux, ou trois bagues d'élite,
Vous aurez tout alors à votre choix.

MARGOT.

Et un caroſſe ?

LE DOCTEUR.

Et un caroſſe.

AIR : *Des Proverbes.*

Mais retenez ce que je vais vous dire ;
Quand tout en vous de forme changera,
Soyez diſcrette, & gardez-vous d'inſtruire
Quiconque près de vous ſera.

Comme Marquiſe, agiſſez en Marquiſe.

MARGOT.

Oui, être bien fiere, bien méchante, bien....
J'aurai de la peine : mais ſera-ce bien-tôt ?

LE DOCTEUR.

Demain.

MARGOT.

Demain ?

LE DOCTEUR.

Allez m'attendre ſous ce grand chêne ; vous me conduirez chez le Fermier ; & ſouvenez-vous de moi, quand vous ſerez Marquiſe.

MARGOT, *à part en s'en allant.*

Un caroſſe ! Trois bagues à mes trois doigts ! Il a bien dit que Jacques me battoit. Ah, l'habile homme !

SCENE XII.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ciel, l'Univers, &c.*

Que l'univers apprenne ma vengeance :
Sortez, Démons, briſez, briſez vos fers :
De la folle qui m'offenſe
Venez punir les travers ;
Nulle indulgence
Pour les pervers :
Et toi, noir Souverain
De la caverne ſouterraine,
Entre en ma peine,
Et venge mon chagrin.

AIR : *Des Folies d'Eſpagne.*

On traite ici de fables ridicules
Ce que l'on dit de ton pouvoir fatal ;

Viens

Viens avec moi, confonds les incrédules,
Qui se moquoient du séjour infernal.

AIR : *On vit des Démons.*

Sous des traits badins
Accourez, Lutins,
Accourez, troupe formidable;
Mais prenez une figure aimable.
Démons de nos colifichets,
Démons de nos Abbés coquets,
Démons de nos galans plumets,
Démons chicaneurs du Palais,
Lure lure & lure, & flon flon flon,
Ayez-en-le-ton
Et l'allure.

Les Démons paroissent en Abbés, en Plumets, en Procureurs. Ils dansent sur l'air, Courez vîte, prenez le Patron. *Ici un pas de Ballet de* la Vengeance, *dont l'habillement est couvert de masques; dans une main des serpens; dans l'autre, un masque qui couvre un poignard.*

La contredanse reprend, Un Démon s'avance, un tison à la main, & dit :

AIR : *Sur un sopha.*

Nous accourons
Du fond de nos antres profonds;
Répond,
Et sois prompt;
Veux-tu la guerre ou la paix?

LE DOCTEUR.

Paix.

AIR : *Au fond de mon caveau.*

Aussi-tôt que la nuit
Rendra ce lieu plus sombre,
Il faut aller sans bruit
Au lit,
A la faveur de l'ombre,

Enlever hors de ce logis
La femme du Marquis ;
La porter auſſi-tôt
Dans le lit de Margot,
Sous le toit de Jacquot,
Et mettre Margot à la place
Dans ce logis,
Change juſqu'aux habits ;
Les maris
Endormis
Doivent en ignorer la trace.
Vîte, obéis.

Que ſous les traits de Margot elle apprenne à devenir douce comme elle ; & que Margot, ſous les traits de la Marquiſe, reçoive la récompenſe de ſa douceur. Pour nous, allons chez le Fermier.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une Boutique de Savetier : on voit un méchant grabat sur un des côtés. Les Diables enlévent Jacques & le posent à terre sur le devant du Théâtre, la tête sur un escabeau, & cependant la Marquise est vûe sur ce grabat.

SCENE PREMIERE.

Me. JACQUES, LA MARQUISE.

Me. JACQUES, *se réveille, bâille, tâte le pied de l'escabeau, ensuite l'escabeau.*

AIR : *Le sombre Roi Pluton.*

C'est, je crois, un trêteau ;
Non, c'est l'escabeau.
Le tour est nouveau,
Le plaisant berceau !
C'est sur le careau
Que je suis étendu comme un veau.
Ahi ! j'ai le cou démis ;
Qui peut m'avoir mis
Sur ce plaisant tapis ?
Je n'étois pas gris ;
Mais je suis habillé,
Me serois-je éveillé !
D'un pareil tour je suis émerveillé.
Oui, je me souviens bien
De l'entretien

Qu'eut ma femme, à la fin,
Sur ce devin.
Je me ſuis fâché,
Je me ſuis couché,
Je me ſuis levé,
J'aurai rêvé.

Margot! elle auroit bien dû me le dire: quelle heure peut-il être? Il eſt bien cinq heures. Margot, leve-toi, allume la lampe; mais ſi avant de la réveiller je buvois un petit coup de cette affaire; il ne faut pas que les femmes ſçachent tout.

ARIETTE.

En grand ſilence,
Faiſons dépenſe
D'un doigt de brandevin.
Oui, pour l'ouvrage,
Ce doux breuvage,
Donne en partage
Plus de courage;
Tout homme ſage
En boit chaque matin.
Se ſent-on lourd, chagrin,
Et dans l'eſprit enfin
Quelque nuage?
En un moment la tête ſe dégage:
Pour le travail on eſt plein de courage,
On eſt gaillard, & pour ſe mettre en train,
Rien n'eſt plus ſain.

Il boit.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que j'entens-là? ma petite chienne ſera tombée. Liſette, Liſette, venez ici, ma mere, venez maman; *(Elle tâte pour trouver la ſonnette.)* Mais je ne trouve pas le cordon de ma ſonnette.

Me.

Me. JACQUES.

Elle parle toute seule ; à ta santé, Margot.

Il boit.

De mon pot je vous en répond,
Mais de Margot, non, non.

Il boit encore.

LA MARQUISE.

Mais quelle insolence ! ce coquin de cocher m'étourdit tous les matins, je le mettrai dehors ; mais je ne trouve pas cette sonnette.

Me. JACQUES.

Je crois qu'elle est folle : Margot !

LA MARQUISE.

Mais je ne la trouve pas ; Lucile, Lucile.

Me. JACQUES.

Du fil, du fil ; il faut qu'elle ait quelque chose à coudre.

AIR : *Palsembleu Mr. le Curé.*

Puisque tu veux te préparer
Si matin pour ton ménage,
Attends, Margot, je m'en vais t'éclairer ;
Tu feras mieux ton ouvrage.

Il cherche & bat le briquet.

LA MARQUISE.

Qui est-ce donc qui fait du feu dans mon appartement ? Lucile, Lucile, Marton ! Mais voilà qui est affreux.

Me. Jacques allume la lampe, va à son lit, tire le bout du rideau ; la fait voir toute habillée & sur son seant ; elle ouvre de grands yeux, & se jette hors du lit.

Ah ! ciel ! où suis-je ?

Me. JACQUES.

AIR : *Dans le fond d'une écurie.*

Je te vois émerveillée,
Ton air me ſemble bouru ;
Moi j'ai dormi tout vêtu,
Te voilà toute habillée ;
A la fin m'as-tu bien vû ?
Tu n'es pas trop éveillée.
A la fin m'as-tu bien vû ?
Hé bien, me reconnois-tu ?

LA MARQUISE.

Oui, je te reconnois, infâme, tu es ce coquin de Savetier qui demeure en face du Château.

Me. JACQUES.

Tu as bien de la mémoire.

LA MARQUISE.

Tu te nommes Me. Jacques.

Me. JACQUES.

AIR : *Vous qui feignez d'aimer.*

Quoi ! Tu t'en reſſouviens ?

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas équivoque.

Me. JACQUES.

Oui, Margot, j'en conviens.

LA MARQUISE.

Finiſſons ce colloque,
Sans nuls raiſonnemens,
Vîte, je veux apprendre
Pourquoi ces changemens ;
Si tu mens,
Je te ferai pendre.

Me.

Me. JACQUES.

Mais elle eſt folle, Margot.

LA MARQUISE.

Oui, je veux tout ſçavoir ; qui m'a fait porter ici ; qui ma miſe ſur ce lit ; qui ma ſouillée de ces guenilles ; & l'attentat le plus noir, l'infamie, l'horreur, l'indignité la plus affreuſe envers une femme de ma condition....

Me. JACQUES.

AIR : *A quoi s'occupe Madelon.*

Mais rêvé-je ou bien rêves-tu ?
Quel galimatias viens-tu faire ?
Mais rêvé-je ou bien rêves-tu ?
Quel diable d'eſprit tortu !

LA MARQUISE.

Réponds-moi ſi tu veux que je te pardonne ; avoue-moi tout, conduis-moi au Château, & là....

Me. JACQUES.

Mais tu dors encore, je vais te ſecouer.

LA MARQUISE.

Ne m'approche pas.

Me. JACQUES.

Donne-moi la main.

LA MARQUISE.

Ne me tutoye pas.

Me. JACQUES.

Donne-moi la main.

LA

LA MARQUISE.

Tu me conduiras donc.

Me. JACQUES.

Oui.

AIR : *C'eſt ce qui vous enrhume.*

Tu voulois du fil,
Tu voulois du fil ;
Finis un peut tout ce babil,
A la fin je m'en laſſe ;
Suis-je ton jouet ?
Voici ton rouet,
Et voilà ta filaſſe.

Travaille, ou morbleu.

LA MARQUISE, *lui donne un ſouflet.*

Tiens, coquin ; je t'apprendrai à reſpecter une femme de ma ſorte.

Me. JACQUES.

Ah ! parbleu, voilà la premiere fois qu'elle me prévient ; mais tu me payeras.

Il tourne dans la chambre, cherche ſon tirepied.

LA MARQUISE.

Ah ! c'eſt un tour du Marquis.

AIR : *Quoi ! c'eſt donc-là cet objet radieux ?*

Il ma donné pour changer mon état
Quelque poiſon, afin que je m'endorme ;
Il m'a donné pour changer mon état
Quelque poiſon ; oui, c'eſt un ſcélérat.
Complot énorme !
L'on me transforme.
Pour me venger je vais faire un éclat ;
Il faut en forme
Que je m'informe

Qui

Qui peut avoir conduit cet attentat ?
Il m'a donné pour changer mon état, &c.

Me. JACQUES, *la bat.*
Ah ! ah ! coquine, vous faites ſabat.

LA MARQUISE.
Ah ! ſcélérat.

Me. JACQUES.
Ah, coquine !

LA MARQUISE.
Je me trouve mal ; je me meurs.

Me. JACQUES, *va chercher le ſceau où il met tremper ſes cuirs.*

AIR : *Accordons ma muſette.*

Pour aller à ton aide
Je ſçais un bon remede :
Je vais à mon plaiſir
Te faire revenir.

LA MARQUISE.
Ah ! il n'eſt pas poſſible de s'évanouir avec ce coquin-là. Hé bien, miſérable, veux-tu me tuer ?

Me. JACQUES.
Non ; je veux que tu baiſes la joue que tu as frappée.

LA MARQUISE.
Moi, oh Ciel !

Me. JACQUES.
Tu héſites ?

LA MARQUISE.
Jamais.

Me. JACQUES.
Je recommencerai.

LA

LA MARQUISE.

Plutôt mourir.

Me. JACQUES.

Je t'aſſommerai.

LA MARQUISE.

Il me tueroit ... Si je ſçavois où eſt la porte. Par grace, écoute-moi. Tu as eu la hardieſſe de me ... Enfin, tu as mérité la potence.

Me. JACQUES.

Oui, comme faux monnoyeur.

LA MARQUISE.

Par grace, ramene-moi au Château, je te donnerai vingt louis.

Me. JACQUES.

AIR : *Ah, la drôle d'hiſtoire.*

Quoi, vingt louis! Ah! donne,
Je les prends de bon cœur;
De plus, je te pardonne.

LA MARQUISE, *fouille dans ſa poche, & en tire une petite rape à tabac qu'elle jette à terre.*

Ah, grands Dieux, quelle horreur!

Me. JAQUES, *ramaſſant la rape.*

Tu as beau la cacher, je l'ai vue. Tu prendras donc encore du tabac!

LA MARQUISE.

Mon cher cœur, je t'en prie, écoute-moi.

Me. JACQUES.

AIR! *De Joconde.*

Oui, je veux bien avoir la paix;
Que veux-tu que j'écoute?

LA

LA MARQUISE.

Dis à quelqu'uu de mes laquais ...

Me. JACQUES, *à part.*

C'eſt ce ſorcier ſans doute.

LA MARQUISE.

Qu'il faſſe mettre au berlingot
Mes Chevaux au plus vîte.

Me. JACQUES.

Berlingot, oh quel vertigo
La tourmente & l'agite !.

C'eſt ce Magicien : veux-tu que je recommence ? Mais non, je la tuerois. Par plaiſir laiſſons la dire, pour voir ſi cela finira.

LA MARQUISE.

ARIETTE.

Le déſeſpoir de moi s'empare ;
Ah ! ma raiſon s'égare :
Barbare, Barbare,
Tu vois en ce moment
L'excês de mon tourment.
Ah ! du moîns, pour ſoulagement,
Que je meure promptement !

Me. JACQUES, *à part.*

Barbare ! Barbare ! Où diable prend-elle ces mots-là ? Je crois qu'elle devient folle. Il faut que je la ramene doucement.

LA MARQUISE, *à part.*

Il faut que je parle encore avec douceur à un ſcélerat comme celui-là ? Cela me ſuffoque.

Me. JACQUES.

Morbleu la paix.

LA MARQUISE.

Tiens, Me. Jacques.

Me

Me. JACQUES.

Tiens, Margot.

LA MARQUISE.

Je te pardonne tout.

Me. JACQUES.

Et moi auſſi.

LA MARQUISE.

Mais, va-t'en.

Me. JACQUES.

Mais, travaille.

LA MARQUISE.

Ah!

Me. JACQUES.

Je crois qu'on frappe. (*Il va ouvrir.*) Qui peut venir ſi matin? Travaille, ou morbleu ...

LA MARQUISE,

AIR: *De la Touriere.*

O Ciel! peut-on jamais voir
D'avanture auſſi cruelle?
Ciel! peut-on jamais ſe voir
L'objet d'un crime auſſi noir?
Mais je crois appercevoir ...
C'eſt Lucile, oui c'eſt elle!
Qui pourroit jamais prévoir! ...
Enfin, je vais tout ſçavoir.

Oh! je vais dévoiler cette horreur. Ils parlent bas. Me montrerai-je? Lui parlerai-je? Non: écoutons. O, Ciel! donne-moi la patience.

SCE-

SCENE II.

Me. JACQUES, LA MARQUISE, LUCILE.

Me. JAQUES.

Qui vous amene ſi matin, Mademoiſelle ?

LUCILE.

C'eſt pour mes pantouſles; je ſuis accourue avant que Madame fut réveillée.

LA MARQUISE, *à part.*

Il ſe couperont.

Me. JACQUES.

Je les aurois envoyées; mais ma coquine s'eſt amuſée avec un Docteur, un Magicien.

LA MARQUISE, *à part.*

Ce Docteur, ce Magicien d'hier; voilà le nœud.

LUCILE.

Je ne l'ai pas vue votre femme.

Me. JACQUES.

Votre Maîtreſſe fait-elle encore le ſabat ?

LUCILE.

Ah ? c'eſt pis que jamais.

AIR : *Quand l'Auteur de la nature.*

Elle fait le dlable à quatre,
Elle ne ſçait que crier & battre ;

Dans ſa téte,
Toujours prête
A ſonger
Comment faire enrager.

Me. JACQUES.

C'eſt comme chez nous; & que fait ſon Mari?

LUCILE.

Son mari, d'un parfait mérite,
N'en éprouve que du tourment:
Tout l'agite,
Tout l'irrite;
On ne l'aborde qu'en tremblant.
Que quelque choſe la dépite,
Elle prend ſon air inſolent;
Elle fait le diable, &c.

LA MARQUISE.

Ah coquine! (*à part.*) Lucile, me reconnoiſſez-vous?

LUCILE.

Me Jacques, c'eſt là votre femme?

LA MARQUISE.

Ah! tu ne reconnois pas ta Maîtreſſe? (*Elle la bat.*) Ah, miſérable!

LUCILE.

Ah, Me Jacques!

Me. JACQUES.

Ah, double chienne!

LUCILE.

Ah, vous me frappez!

LA MARQUISE.

Ah, tu me frappes?

Me.

Me. JACQUES.

Ah, tu frappes? à genoux tout à l'heure.

LA MARQUISE.

Comment, à genoux?

Me. JACQUES.

AIR : *Voici les Dragons qui viennent.*

Fais excuſe, ou point de grace.

LUCILE.

Pourquoi donc ces coups ?

Me. JACQUES.

Vous injurier en face :
Oui, je veux qu'elle le faſſe.
Vîte, à genoux ;
Vîte, à genoux.

LA MARQUISE.

Oh! Ciel.

Me. JACQUES.

Veux-tu?

LA MARQUISE.

Non, jamais.

LUCILE.

Maître Jacques, laiſſez-votre femme, je la crois folle.

Me. JACQUES.

Non, je le veux.

LA MARQUISE.

Que faire? que devenir? Je meurs de douleur.

Me. JACQUES, *la jettant à genoux.*

Tu mourras de ma main avant ... Mademoiſelle Lucile, veux-tu dire?

LA MARQUISE, *à genoux sur ses talons.*

Mademoiselle, oh! quelle indignité!

Me. JACQUES.

Quelle indignité, à moi!

LA MARQUISE.

Frapper une femme de condition!

Me. JACQUES.

Frapper une femme en condition & une pratique encore!

LUCILE.

Maître Jacques, je le lui pardonne.

Me. JACQUES.

Je crois qu'on l'a ensorcelée.

AIR: *Non, je ne ferai pas.*

Non, je ne conçois pas son excès d'insolence,
Pour elle heureusement j'ai de la patience;
Je suis la douceur même; un autre en pareil cas,
Iroit prendre un bâton; mais je ne m'en sers pas.
Oh! si j'étois gris!

LUCILE.

Adieu, Me. Jacques.

Me. JACQUES, *reconduit Lucile, & cependant la Marquise veut s'échapper.*

Où veux-tu aller? A l'ouvrage, coquine.

LA MARQUISE.

AIR: *Un jour que j'avois mal dansé.*

Je ne sçais plus que devenir:
Si d'ici je pouvois sortir;
Ils ferment le passage,
Dans mon dépit, dans ma fureur...
Oui, je sens naître dans mon cœur
Mille transports de rage.

Je

Je ſuis meurtrie: il vient; je tremble de frayeur; le ſcélerat!

SCENE III.

LA MARQUISE, Me. JACQUES.

Me. JACQUES.

Oh! Je t'apprendrai; ſouffle la lampe, il fait grand jour.

Elle va ſouffler la lampe, il ſe met à l'ouvrage, s'aſſied ſur ſon eſcabeau.

Roſſignolet du bois,
Roſſignolet ſauvage.

Prens mon bonnet, donne-moi ma perruque, il faut un air décent.

Tu ne vois pas cette perruque par terre; on diroit que tu as peur de te baiſſer.

Roſſignolet du bois,
Roſſignolet ſauvage.

La Marquiſe ramaſſe la perruque, l'apporte; & dans le tems qu'il ſe baiſſe pour ramaſſer quelque choſe, elle lui jette ſa perruque, le bat, le culbute & ſe ſauve.

SCENE IV.

Me. JACQUES.

Mais cela me paſſe, je ne la conçois point du tout.

AIR : *A coups de pieds, à coups de poings.*

Qu'une femme à propos de rien,
Gronde ſon homme comme un chien,
Aiſément cela ſe peut croire ;
Mais dans l'inſtant que j'ſuis trop doux,
Que des cris elle en vienne aux coups :

Sarpedié je ne ſuis pas tendre, elle s'eſt ſauvée au Château, je vais l'y trouver ;

Et je veux être un chien,
A coups de pieds, à coups de poings ;
Je lui caſſerai la gueule & la mâchoire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

Le Théâtre représente un bel Appartement.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, *à demi couchée sur une Bergere, revêtue des habits de la Marquise, se réveille au bruit d'une pendule qui sonne; elle est surprise, étonnée.*

AIR : *Quel voile importun !*

Ah ! que je fais un beau songe !
Où suis-je ? en quels lieux !
Serois-je dans les cieux ?
Ah ! Si ce n'est qu'un mensonge,
D'un pareil sommeil
Que je crains le réveil !
Les beaux habits ! c'est de la soye,
Oui, je les touche en ce moment;
Mais se peut-il que je me voye,
Et qu'ainsi je m'admire en dormant ?
Ah ! que je fais, &c.

Mais je ne dors pas, ah ! que je suis bien habillée ! les belles manchettes ! mais je fais tout ce que je veux, je remue les doigts.

AIR : *Nous venons de Barcelonette.*

Non, ce n'est pas un fortilége.
Oh ! Ciel ! j'apperçois à mes doigts,
Une, deux & trois, me trompai-je ?
Des bagnes au nombre de trois.

Ah! le Devin me l'a dit, c'eſt le Devin; je ſuis une Dame. La belle chambre, les belles chaiſes, les beaux miroirs; ah! ſi tout cela eſt à moi, que je ſuis riche!

ARIETTE.

Quel plaiſir me tranſporte,
Jamais on n'en éprouva de la ſorte:
Ah! ah! ah!
Mon cœur s'en va.

Mais que ſens-je à mes oreilles? (*elle fait l'action de chaſſer quelque choſe.*) mais ce ſont des pendans d'oreilles, ah! que je me voie. (*Elle ſe regarde dans une glace & ſe retourne avec frayeur.*) Ah! j'ai eu peur, j'ai cru voir la Marquiſe, mais c'eſt moi; non, c'eſt elle; ſi, c'eſt moi; c'eſt moi; c'eſt peut-être que les miroirs des Dames ne rendent jamais leur reſſemblance: ah! que je ſuis aiſe!

AIR: *Des Proverbes.*

Mais le Devin m'a dit de ne rien dire.
Si tôt qu'en moi la forme changera,
Gardez vous bien, diſoit-il, d'en inſtruire
Quiconque près de vous ſera.

Comme Marquiſe, agiſſez en Marquiſe... Je vais être fiere; mais j'entens quelqu'un: Ciel! où me mettre, où me cacher? Faiſons plûtôt ſemblant de dormir.

SCENE II.

MARGOT, LUCILE.

LUCILE.

J'ai cru entendre marcher, (*en racommodant ſa coëffure:*) Mais voyez cette méchante femme, de me battre.

MAR-

MARGOT, *à part.*

C'eſt Lucile.

LUCILE.

AIR : *L'autre jour dans une Chapelle.*

Ah! je vois Madame endormie ;
Dans l'inſtant que je ſuis ſortie,
Elle aura fait venir Marton :
Il n'eſt plus d'eſpoir, de pardon.

MARGOT.

Lucile.

LUCILE.

Ah ! quelle gamme !

MARGOT.

Lucile.

LUCILE.

Ah ! quel effroi !
Pardonnez-moi, Madame,
Pardonnez-le moi.

MARGOT, *à part.*

Si je me léve, elle va me reconnoître.

LUCILE, *raccommodant le bonnet de Margot.*

AIR : *Approchez, mon aimable fille.*

Si Madame veut le permettre,
Marton auroit bien dû vous mettre
Un autre bonnet.

MARGOT.

Ah ! c'eſt bon.

LUCILE.

C'eſt bon.
Marton n'eſt gueres intelligente,
Un inſtant, c'eſt au mieux.

MARGOT.

Vous me faites honneur.

LUCILE.

Honneur !

MARGOT.

Je ſuis toujours contente.
C'étoit bien, mon cœur.

LUCILE.

Mon cœur.
Ah ! qu'elle eſt complaiſante !

MARGOT.

Me leverai-je ? Hélas !
Je, je, je n'oſe pas.

LUCILE.

Appuyez-vous, voici mon bras.

MARGOT.

Je vous ſuis bien obligée.

LUCILE.

AIR : *Le Jardinier de ma mere.*

Que tant de bonté m'étonne !
Que ſon caractére eſt doux !

MARGOT.

Oui, je veux vous rendre heureux tous.

LUCILE.

Cette Madame eſt bien bonne.

MARGOT.

Mademoiſelle, entre nous,
Dites, pour qui me prenez-vous ?

LUCILE.

Pour qui ? Moi vous m'éconnoître !
Aurois-je pû le paroître ?

Par

Par un air moins circonſpect,
Ai-je eu le malheur peut-être
De vous manquer de reſpect ?

MARGOT.

Non, bien au contraire ; mais c'eſt que...

LUCILE.

Madame.

MARGOT.

Rien, rien. Ferai-je apporter la toilette ?

LUCILE.

Apportez la toilette.

Des Laquais entrent, & apportent la toilette.

MARGOT, *à part.*

Elle me prend pour la Marquiſe ; le Devin a fait que je ſuis Marquiſe ; tredame, que je ſuis aiſe ! des Laquais ! oh ! j'ai de grands Laquais. *(Elle lorgne.)*

LUCILE.

Quel bonnet veut mettre Madame ? Le Cabriolet, le Rhinoceros ? Le chocolat eſt prêt.

MARGOT.

Mettez-moi le chocolat, le chocolat.

Le Maître-d'Hôtel entre & préſente le chocolat.

Qu'eſt-ce que ça ?

LUCILE.

Votre chocolat. Eſt-ce que Madame ne veut pas déjeûner ?

MAR-

MARGOT.

AIR : *Ne v'la-t'il pas que j'aime.*

Comme il eſt noir ! en v'la beaucoup.

LUCILE.

Madame, c'eſt la doſe.

MARGOT, *après en avoir goûté.*

Fi donc, je n'en veux point du tout.
Ah ! la mauvaiſe choſe !

Donnez-moi plutôt du pain ; & du cidre, un demi ſetier.

LE Me. D'HOTEL.

Du vin ſeroit meilleur.

MARGOT.

Oui, mon cher Monſieur, oui, du vin ſi vous en avez. Friſez-moi, ma bonne amie.

LUCILE.

Je n'ai pas de papier ; ſi Madame veut lire en attendant ?

MARGOT.

En voilà, en voilà.

Elle déchire les feuillets d'un livre.

LUCILE.

Quoi ! Madame, vous déchirez ce Poëme que vous eſtimez tant ?

MARGOT.

Ce poëme ! non, c'eſt du papier.

SCENE

SCENE III.

MARGOT, LUCILE, LE COCHER.

LUCILE.

AIR : *Ah! qu'il eſt long, don don.*

Qui t'empêche de t'approcher ?
Qui t'empêche de t'approcher ?

LE COCHER.

Que ſçais-je? on craint de la fâcher,
Je n'oſe, je n'oſe.

LUCILE.

Rien ne doit t'empêcher,
C'eſt autre choſe.

Elle eſt d'une douceur, on ne la reconnoît plus.

MARGOT, *cependant fouille ſur la toilette, ouvre les boëtes, en trouve une de tabac d'Eſpagne, & en prend.*

Qu'il eſt fin ce tabac-là ! comme il eſt jaune ! *(elle éternue.)* Il eſt bien fort. Que voulez-vous, Monſieur ?

LUCILE.

C'eſt votre Cocher, Madame.

LE COCHER, *parlant à Lucile.*

Je voudrois ſçavoir ſi Madame veut le grand Carroſſe, ou le Berlingot.

MAR-

MARGOT.

Le grand, le grand Carroſſe !

LE COCHER.

A combien de chevaux ?

MARGOT.

Tout plein, tout plein ; des blancs, des blancs, mon cher ami ; pourrois-je le voir mon grand Caroſſe ?

LE COCHER.

Si Madame veut par la fenêtre de ſon cabinet....

MARGOT.

Voyons par cette fenêtre.

SCENE IV.

LUCILE.

Mais je ne la reconnois pas. Eſt-ce repentir ? Repentir ? Eſt-ce caprice ? Quel changement ! qu'elle eſt bonne aujourd'hui ! je l'aime à la folie.

AIR : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Qu'il eſt facile à la grandeur
D'impoſer des loix à notre ame ;
Un coup d'œil ſoumet notre cœur,
Une politeſſe l'enflâme.

SCENE

SCENE V.

LUCILE, LE MARQUIS.

LUCILE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

AH! Monsieur, l'heureuse nouvelle ;
Madame qui toujours querelle,
Madame.

LE MARQUIS.

Hé bien ?

LUCILE.

Grace à nos vœux,
Nous allons vivre d'une sorte
A nous estimer tous heureux.

LE MARQUIS.

Quoi ! la Marquise est-elle morte !

SCENE VI.

LUCILE, LE MARQUIS, MARGOT.

MARGOT.

LE grand carrosse, le grand carrosse. Ah ! voici le Marquis ; que vais-je devenir !

LE

LE MARQUIS.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Que mon cœur, Madame, eſt flatté
De ce que l'on m'annonce,
Pour me livrer à la gaité,
J'attends votre réponſe ;
Notre paix, notre volupté
Ne dépend plus que de vous-même.

MARGOT.

Monſieur, en vérité.
Vous avez bien de la bonté.

LE MARQUIS.

Ah ! ma chere femme, ſoyez douce, & il ne vous manquera rien.

Il lui baiſe la main.

MARGOT.

Ah ! il ſent bon comme un bouquet ; le cœur me bat.

LE MARQUIS.

AIR : *De l'amour je ſubis les loix.*

Un air fin,
Un ſouris malin,
Un beau tein,
La taille & la main,
Un coup d'œil,
Organe de l'ame,
De l'indifférence eſt l'écueil ;
Mais ce n'eſt que dans la bonté
Qu'on trouve la félicité,
Qui peut éterniſer la flamme
Qu'allume la beauté.

AIR :

AIR : *Que ne fuis-je ſur la fougere !*

Vous paroiſſez interdite,
Et je n'en ſuis point ſurpris.

MARGOT.

Que n'ai-je votre mérite,
Mon cher Monſieur le Marquis !
Oui, ma plus ſincere envie
Eſt d'être aimable à vos yeux.
Que n'ai-je toute ma vie
Fait ce qui vous plaît le mieux !

LE MARQUIS.

Ma chere femme, oublions le paſſé.

MARGOT.

Je le voudrois bien.

LE MARQUIS.

AIR : *Vaudeville d'Epicure.*

L'amour à la fin nous couronne,
Il nous diſpenſe ſes bienfaits.

MARGOT.

Bienfaits.... Oui, je ſerai ſi bonne,
Que vous ne vous plaindrez jamais.
Vous aimer, vous plaire ſans ceſſe,
Sera mon plaiſir le plus doux.

LE MARQUIS.

L'aveu que fait votre tendreſſe,
Me fait tomber à vos genoux.

SCENE VII.

LE MARQUIS, MARGOT, LUCILE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à Lucile qui veut l'empêcher d'entrer.*

Quoi ! je n'entrerai pas chez moi ! Otez-vous de mes yeux.

AIR : *O vous puissant Jupin.*

O ! Ciel ! à ses genoux,
Un perfide Epoux
S'offre à mon cœur jaloux ;
C'étoit donc
Cette trahison
Qui le contraignoit d'employer le poison !

Et toi, effrontée : mais que vois-je ? Ma parure, ma figure ; est-ce mon portrait, ou moi-même ? Réve-je ? Où suis-je !

MARGOT.

Mais c'est-là moi.

LE MARQUIS.

C'est une folle.

LA MARQUISE.

Quoi, cruel, tu ajoutes l'insulte à la perfidie la plus noire : Tu feins de ne pas me reconnoître : Le changement d'habit a-t'il changé mes traits ! cette glace !... O Ciel !

LA

LA MARQUISE, *jette la vue sur le miroir de la Toilette, & se laisse tomber appuyée sur le dos du fauteuil, & paroît abimée dans la plus vive douleur.*

LE MARQUIS.

Lucile, quelle est cette femme ?

LUCILE.

C'est la femme de Jacques.

MARGOT.

C'est faux, c'est faux; ce n'est pas elle.

LE MARQUIS.

Ecoutons, peut-être que par ses discours nous découvrirons.... Madame, ne craignez rien. Je vais la faire sortir. Sortez d'ici, que demandez-vous ?

LA MARQUISE.

AIR : *Monseigneur d'Orleans.*

O ! Ciel ! j'ai tout perdu,
Mon cœur est convaincu,
Je sens tout le malheur
De leur erreur :
C'est fait de moi,
Oui, je voi
Qu'en moi le ciel,
Trop cruel,
Ou ce Devin,
Ce lutin,
Par un coup inhumain,
A changé mes traits & mon destin.
C'est en vain
Que je me plains.

LE MARQUIS.

Vous nous impatientez,
Sortez, sortez.

LA MARQUISE.

O ! mon cher époux, écoutez ;
Connoiſſez ce que je ſuis,
Mon cher Marquis.

Ici le Marquis ſourit, Lucile rit tout-à-fait. Margot paroît rêveuſe & s'approche de la Marquiſe, reconnoît ſes hardes, de ſorte que lorſque Jacques arrive, il ſe trouve entr'elles d'eux.

Hélas! on ſe moque de nos pleurs,
Et l'on ſe rit de mes douleurs.
Je vais périr,
Je vais mourir :
Sans déſeſpoir,
Puis-je me voir
Devenu du plus haut état
La femme d'un ſcélérat ?
Perdre en un inſtant ma maiſon,
Mon rang, ma naiſſance & mon nom ?
De ma fortune & de mon bien,
Hélas ! il ne me reſte rien.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, Me. JACQUES.

Me. JACQUES.

Suite de l'air précédent.

Qu'un mari pour te caſſer les bras...

MARGOT.

Ah ! Jacques, ne me frappez pas.

LA

LA MARQUISE.

O Ciel! voici mon bourreau, je tremble.

MARGOT.

Je pâlis.

LA MARQUISE.

Je frémis.

MARGOT.

Cachez-moi, Mr. le Marquis, je me trouve mal.

LUCILE.

Madame, entrez dans votre cabinet.

LA MARQUISE.

Dans son cabinet!

MARGOT.

Que ne suis-je encore Margot!

Me. JACQUES.

Madame, je demande pardon à votre grandeur.

LA MARQUISE.

Dans son cabinet!

LE MARQUIS.

Jacques, si c'est là votre femme?

Me. JACQUES.

Oui, Monseigneur, pour mon malheur.

LE MARQUIS.

Et bien, elle est folle.

LA MARQUISE.

Une autre femme ! O Ciel! Quoi! mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Allez, ma bonne, allez.

AIR : *Raiſonnez ma muſette.*

Soignez bien ſa perſonne.

LA MARQUISE.

Il m'appelle ſa bonne,
Et je n'expire pas ;
Que devenir, helas !

Toi, ſi tu m'approche.

Me. JACQUES, *tirant ſon tirepié.*

Marche.

LE MARQUIS.

Ne la frappez pas.

LA MARQUISE.

Je vais me tuer.

Me. JACQUES.

La mode en eſt paſſée, retourne à la maiſon, mets toi à filer ; ſi je ne te trouve pas à l'ouvrage, je veux que cinq cens mille millions....

LA MARQUISE.

O Ciel !

Me.

Me. JACQUES.

Je vous demande pardon, Monſeigneur, & à Madame la Marquiſe ; mais vous ſçavez que quand on a une mauvaiſe femme....

SCENE IX.

LE MARQUIS, Me. JACQUES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

AIR : *Hélas, Maman, pardonnez je vous prie.*

Jacques, arrêtez : apprenez un myſtere
Qui vous regarde également tous deux ;
Pour me venger du pétulant caractere
De la Marquiſe, & de ſes procédés fâcheux,
J'ai fait ici, dans ma juſte colere,
Deux changemens pour vous peut-être heureux.

J'ai fait tranſporter la Marquiſe chez Me. Jacques, ſous la figure de Margot ; & Margot remplit ici le rôle de la Marquiſe.

Me. JACQUES.

Quoi ! cette femme que j'ai tant....

LE MARQUIS.

Quoi ! la Marquiſe ? O Ciel ! qu'apprends-je ?

Me. JACQUES.

Monſeigneur, reprenez votre femme.

LE MARQUIS.

Mais quel ſoupçon cruel !

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien.

AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

Le noir Démon de la vengeance
A ſeul dirigé mes travaux :
Toujours filés par l'innocence
Leurs deux deſtins furent égaux.

Me. JACQUES.

Margot a donc été bien battue ?

LE MARQUIS.

AIR : *Quel plaiſir d'aimer ſans contrainte !*

A quelque chagrin que je m'expoſe,
Recourez à la métamorphoſe ;
Je vous rendrai graces, ſi ſa peine
A plus de douceur enfin l'amene.

LE DOCTEUR.

Je crois que vous pouvez l'eſpérer.

LE MARQUIS.

AIR : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'Enfer.*

Sans doute la Marquiſe attend
Qu'on lui rende ſa figure ;

Me. JACQUES.

Mais ne vous dépêchez pas tant
Pour que la choſe ſoit ſûre.

LE DOCTEUR.

Soyez en paix ; il ne faut qu'un inſtant
Pour revenir à la nature.
Gardez un profond ſilence.

AIR:

AIR : *Mais comment ſes yeux ſont humides.*

Par cette puiſſance efficace
Qui remet les traits en leur place,
Qui ramene l'air mépriſant
Dans les veux des femmes qui mentent,
Sitôt qu'elles ſe complimentent,
Qui change dans maint courtiſan
L'air modeſte en air ſuffiſant,
Qui rend au poltron en furie
Sa crainte & ſa poltronerie,
Qui chez la veuve en ſes douleurs,
Met des ris quand il faut des pleurs ;
Par ce pouvoir que la Marquiſe
Reprenne ſa forme ſurpriſe,
Et que la femme de Jacquot
Redevienne pour lui Margot.

Le changement eſt fait, ne me ſuivez pas.

SCENE X.

LE MARQUIS, Me. JACQUES.

LE MARQUIS.

Me. Jacques, me direz-vous la vérité ?

Me. JACQUES.

Pourquoi pas ?

LE MARQUIS.

Lorſque la Marquiſe....

SCENE XI.

LE MARQUIS, Me. JAQUES, LUCILE.

LUCILE.

AIR : *Le Port Mahon eſt pris.*

AH ! tout mon ſang ſe glace :
J'étois, j'allois, j'ai vu face à face :
Ah ! tout mon ſang ſe glace :
Ah ! Monſieur, écoutez,
Ecoutez, écoutez,
Oui, c'eſt la vérité ;
J'allois de ce côté,
Dans cette galerie,
Là cette femme à l'inſtant ſortie,
Etoit évanouie ;
Je vais à ſon ſecours,
Et j'y cours, & j'y cours.
Je frape dans ſa main,
Je découvre ſon ſein.
Ah ! que je ſuis ſurpriſe !
C'étoit, c'étoit la Marquiſe : *bis.*
Ah ! que je ſuis ſurpriſe !
Elle m'a dit, hélas !
Mais tout bas,
Mais tout bas.

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphir.*

Hélas ! Lucile, allez au Marquis,
Aprenez-lui mon malheur terrible :
S'il connoiſſoit l'état où je ſuis,
Il y ſeroit ſenſible.

AIR :

AIR : *Le Port-Mahon eſt pris.*
Margot eſt accourue,
Ainſi que moi tremblante à ſa vûe,
Elle l'a ſecourue,
Et moi je viens ici :
Les voici, les voici.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, *ſoutenue par Margot, & ſuivie de pluſieurs domeſtiques, à qui elle adreſſe la parole.*

LA MARQUISE.

Oui, mes enfans, je ſuis ſenſible à vos attentions. Que ce ſoit aujourd'hui un jour de fête pour vous, comme il le ſera pour M. le Marquis & pour moi.

LE MARQUIS.

Madame, ſitôt que j'ai ſçu votre peine, je l'ai faite ceſſer : le Docteur s'eſt vengé trop cruellement.

LA MARQUISE.

Monſieur, épargnez-m'en le ſouvenir : la douceur de Margot vous feroit regretter la paix de votre maiſon, ſi je ne m'efforçois de la faire durer.

Me. JACQUES.

AIR : *La fanfare de St. Cloud.*
Adieu donc, pauvre Marquiſe,
Et richeſſes & fracas ;
Le travail, le froid, la biſe
Vont encor ſuivre tes pas.

MARGOT.

Vas, je ne ſuis pas ſurpriſe,
Et je ne m'y plaiſois pas.
Ce n'eſt qu'une friandiſe
Dont le cœur eſt bientôt las.

LUCI-

LUCILE.

Madame, j'ai eu le malheur de vous manquer.

LA MARQUISE.

Non, ſi vous n'avez pas manqué à Margot.

MARGOT.

Mon Dieu, non; c'eſt ma bonne amie: baiſez-moi, ma bonne amie.

Me. JACQUES.

Madame voudra-t'elle bien oublier que...

LA MARQUISE.

Mr. le Marquis, prêtez-moi votre bourſe: Me. Jacques, je vous la donne pour le ſoufflet que je vous ai donné

Me. JACQUES.

Ah, Madame, il n'y a pas de quoi.

LA MARQUISE.

Quel bruit entends-je ?

Les domeſtiques derriére le Théâtre font un bruit d'allegreſſe mélé d'inſtrumens.

LUCILE.

Ce ſont vos gens qui ſe divertiſſent.

LA MARQUISE.

Voulez-vous participer à leurs plaiſirs ?

LE MARQUIS.

Eſt-il rien de plus digne de nous, que de rendre heureux ceux qui nous entourent ?

En même tems la ſcéne change, & rend la décoration du premier Acte: Le Marquis & la Mar-

Marquuiſe ſe rangent ſur un des côtés du Théâtre ; les autres Acteurs ſe joignent aux Danſeurs ſous différentes attitudes ; les domeſtiques entrent de tous les côtés ſur la Scéne ; le Cuiſinier tire le Pere Ambroiſe par la main & le fait entrer malgré lui ; il ſe défend. on lui arrache ſon bâton.

LUCILE.

Eh ! où eſt donc ſa vielle ?

L'AVEUGLE.

Laiſſez-moi donc, finiſſez donc ; mon bâton. Je ne veux pas y aller, on me battra.

LE CUISINIER.

N'ayez pas peur, Papa ; notre Maîtreſſe à préſent eſt la meilleure Maîtreſſe ...

L'AVEUGLE.

Il faut donc que le Diable s'en ſoit mêlé ; car quand une méchante femme ...

LE CUISINIER, *lui mettant la main ſur la bouche.*

Paix donc, elle eſt là.

L'AVEUGLE.

Oh ! dame, je ne ſçais pas ça, moi.

LA MARQUISE.

M. le Marquis, nous les gênons, laiſſons-les ſe divertir. (*Ils ſortent.*) Lucile, vous pouvez reſter.

Me. JACQUES.

Allons, Pere, une chanſon en rond.

L'AVEUGLE.

Vous me donnerez donc à boire ?

Me

Me. JACQUES.

Oui, oui.

L'AVEUGLE.

Ils se prennent par la main.

Un petit coup de malheur
Eſt ſouvent un avantage;
Un petit coup de malheur
Eſt ſouvent un grand bonheur.

Lorſque l'Aveugle dit : donnez-moi donc à boire, ils reprennent le refrain ſans l'écouter, & l'obligent de de continuer,

Donnez-moi donc à boire.

Jeanne avoit des ſabots neufs,
Et les plus beaux du Village;
Que quelqu'un en eût de vieux,
Elle en diſoit pis que rage.

Donnez-moi donc.

Un petit coup, &c.

Chacun évitoit ſes yeux;
Mais dans le fonds d'un bocage,
Un petit coup, &c.
Le fils d'uu Carrilloneux
La pourſuivit ſous l'ombrage.

Donnez-moi donc.

Il mit ſon ſabot en deux,
Il n'eſt plus bon qu'au chauffage;
Depuis cet inſtant fâcheux,
Jeannette eſt beaucoup plus ſage.
Soyez ou droit ou boiteux,
Chauſſez-vous à tout étage.

Donnez-moi donc.

Elle trouve tout au mieux,
Elle aprouve tout uſage.

Oh ! je ne veux plus chanter, vous vous mocquez de moi.

LE

LE CUISINIER.

Allons, venez, Pere, & vous nous jouerez une Contredanse.

CONTREDANSE.

Me. JACQUES, *sur l'air de la Contredanse.*

Mon sistême
Est d'aimer le bon vin,
Mes amis, & ma femme qui m'aime.
Quelque peu d'ouvrage & point d'chagrin,
C'est l'vrai bien,
Ou je n'y connois rien.
De l'argant gros comme une futaille
Ne nous rend ni joyeux ni plus sain :
La gaité sur un siége de paille
Se plaît mieux que sur un d'marroquin.
Mon sistême, &c.
Not'bonheur est dans not'caractere,
Un méchant ne rit presque jamais ;
Mais un Gars toujours prêt à bien faire,
Vit content, & vit toujours en paix.
Mon sistême, &c.
Si l'bonheur étoit dans l'opulence,
Dans les respects, dans les coups de chapiau,
Pour me mettre au milieu d'la finance,
Je vendrois jusqu'à mon escabiau.
Mon sistême
Est d'aimer le bon vin,
Mes amis, &c.

FIN.

L'AVEUGLE DE PALMYRE,

COMEDIE-PASTORALE,

EN DEUX ACTES,

EN VERS, MESLE'E D'ARIETTES;

Par Mr. DESFONTAINES.

La Musique de Mr. RODOLPHE, Musicien de son A. S. Monseigneur le Prince de Conti.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Fevrier 1768.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

MDCCLXVIII.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

NADINE, *Amante de Zulmis*, Mad. Dineſi.

THE'LAMIS, *Rivale de Nadine*, Mad. Mercier.

ZULMIS, *Aveugle, & Amant de Nadine*, Mr. De la Tour.

ALIBECK, *Grand-Prêtre du Soleil*, Mr. Dineſi.

ASSAN, *Prêtre ſubalterne*, Mr. Deschamps.

MINISTRES DU SOLEIL.

BERGERS.

BERGERES.

PEUPLE.

La Scene eſt à Palmyre.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 5 Mars 1767.

BIBLIOTHECA REGIA PARISIENSIS

L'AVEUGLE DE PALMYRE,

COMEDIE-PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un bois, dans le fond duquel s'éleve le frontiſpice du Temple du Soleil: de diſtance en diſtance ſont pratiqués de petits berceaux ſous leſquels ſe trouvent des lits de gazon.

SCENE PREMIERE.

THE'LAMIS, ASSAN.

THE'LAMIS.

ARIETTE.

Mais arrêtez,
Mais écoutez...
Par quel caprice,
Quelle injuſtice,

Prétendez-vous
refuser l'époux
e le sort me destine ?
En vain Nadine
Veut l'obtenir,
Me le ravir :
out vous dit que sa foi
Doit être à moi.
Mais arrêtez,
Mais écoutez.

ASSAN.

Non, je n'écoute rien, Alibeck, en partant,
M'honora de sa confiance,
Et me chargea, durant sa longue absence,
De garder sous mes yeux, Nadine & son amant...

THE'LAMIS.

Mais il vous défendit, & très-expressément,
De conclurre leur hymenée,
S'il n'était ici de retour,
Le jour même, le propre jour,
Où Zulmis sortirait de sa vingtieme année ;
Zulmis en sort aujourd'hui,
Et pour fixer sa destinée,
Alibeck n'étant pas ici,
Vous devez, dans le moment même,
Le séparer de la beauté qu'il aime,
Et faire triompher l'amour que j'ai pour lui.

ASSAN, *gravement.*

Zulmis n'a pas vingt ans encore.

THE'LAMIS, *vivement.*

Zulmis les a.

AS-

ASSAN, *gravement.*

Zulmis ne les aura
Que dans l'inſtant, où ce jour finira.
Or ce jour ne fait que d'éclore,
Et ſi cet Alibeck, par Nadine attendu,
Pendant ce même jour, à ſes vœux eſt rendu...

THE'LAMIS.

Il ne le ſera point : depuis huit ans qu'il erre,
Pour découvrir ce ſecret merveilleux,
Qui de Zulmis, doit deſſiller les yeux,
Vainement on le cherche aux deux bouts de la terre,
Il eſt mort, j'en réponds.

ASSAN.

C'eſt ce qu'il faut ſçavoir...
Mais ne vécut-il plus, quel eſt donc votre eſpoir ?

THE'LAMIS.

D'être unie à Zulmis, le ſeul dans ce village
Qui ſoit digne en effet de m'offrir ſon hommage.

ASSAN.

D'être unie à Zulmis ! mais ſongez donc...

THE'LAMIS.

Les Dieux
Me direz-vous, l'ont privé de la vue ;
Mais ſa douce gaité, ſon caractere heureux,
Son eſprit en un mot & ſon ame ingénue,
Valent mieux mille fois que les deux plus beaux yeux.

ASSAN.

Il eſt vrai ; cependant votre tête légére,
A-t-elle tout prévu ? Vous voulez obtenir
La main de Zulmis ?

THE'LAMIS.

Oui.

ASSAN.

Mais pour y parvenir
Lui plaiſez-vous ?

THE'LAMIS.

Non, mais je veux lui plaire.

ASSAN.

Nadine a ſçu vous prévenir,
Et pour s'en détacher, Zulmis eſt trop ſincere :
L'un & l'autre au berceau, ſans parens, ſans appui,
Sous l'aile d'Alibeck s'eſt trouvé réuni :
L'eſtime, l'amitié, l'amour qui les enflâme,
Chaque jour, par degrés, ſont entrés dans leur âme,
Et vouloir triompher de ces trois ſentimens,
Produits par la vertu, confirmés par le tems,
Entre nous, c'eſt une folie.

THE'LAMIS.

Je ſuis fille, jeune & jolie,
Et j'en triompherai.

ASSAN.

Qu'importent vos appas
A Zulmis, qui n'y voit pas ?

THE'LAMIS.

Vraiment s'il y voyait, je ſerais préférée...
Vous n'en doutez pas...

ASSAN.

Je le croi ;
Mais Nadine eſt adorée.

THE'-

THE'LAMIS.

Je ne le sais que trop, & je verrai pourquoi,
Je verrai de quel droit, son amour qui m'offense
Prétend avoir la préférence,
Et me vengerai du défi
Que dix fois elle osa me faire,
D'attendrir son Zulmis & de regner sur lui.

ASSAN.

De Nadine dans tout ceci,
Je ne reconnais point l'honnête caractere;
Elle est simple, modeste, & plaît sans le vouloir;
Mais de votre côté je crois appercevoir
Moins d'amour que de jalousie,
Peut-être de coquetterie:
Quoiqu'il en soit, je vous défends
De troubler le repos de ces tendres amans.

THE'LAMIS.

Vous voulez?..

ASSAN.

Que durant cette journée entiere
Vous attendiez, avec tranquillité,
Le terme, à vos projets favorable ou contraire,
Que pour les défunir, l'oracle a limité:
Du Soleil notre Dieu, telle est la volonté.

THE'LAMIS.

Chansons.

ASSAN.

C'est Alibeck son Prêtre,
C'est Alibeck qui me l'a fait connaître,
Et je crois qu'il suffit de vous en avertir.

THE'LAMIS.

Plus l'on m'obſtine, plus j'aime à déſobéir,
Et ce qu'on me défend je me plais à le faire ;
D'ailleurs pour cet hymen, j'ai l'aveu de ma mere,
Et vous pouvez compter...

ASSAN.

Le mien vous manquera,
Je vous le dis encor.

THE'LAMIS.

Et l'on s'en paſſera.

ASSAN, *en s'en allant & d'un ton fort ſec.*

Je pardonne aux enfans un peu d'inconſéquence ;
Mais quelquefois je les punis :
Croyez-moi, Thélamis, ayez de la prudence,
Et profitez de mes avis.

SCENE II.

THE'LAMIS, *ſeule.*

Je n'en prendrai que de moi même...
Je tremble, cependant de perdre ce que j'aime...
Il ſemble qu'aujourd'hui tout s'arme contre moi...
Quels moyens employer ! toi, qui me fais la loi !...

ARIETTE.

Viens m'aſſurer l'Amant dont j'ai fait choix,
Viens, viens, ô Dieu de la tendreſſe !
C'eſt à toi ſeul que je m'adreſſe,
Entends aujourd'hui ma voix :
C'eſt une amante fidelle
Qui t'implore, qui t'appelle ;

Amour!

Amour ! témoin de mes soupirs,
Viens combler mes tendres desirs.

(*Nadine & Zulmis paraissent sur le haut du côteau.*)

Ma rivale paraît, Zulmis est avec elle.
Allons nous mettre en sentinelle,
Et si Nadine sort, je prendrai mon parti.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

NADINE, ZULMIS, *descendent du côteau, Zulmis est appuyé d'une main sur son bâton, de l'autre sur l'épaule de Nadine & descend avec elle.*

ZULMIS, *craignant de tomber.*

Nadine...

NADINE.

Ne crains rien.

ZULMIS.

Ta main sera plus sûre,
Donne-la moi.

NADINE.

La voici.
Cher Zulmis.

ZULMIS, *en riant.*

J'y vois clair à présent.

NADINE.

Par ici...
Repoſe-toi ſur ce lit de verdure.

ZULMIS.

En quel lieu ſommes-nous ?

NADINE.

Près du Temple ſacré
Où le Soleil eſt adoré.

ZULMIS.

Ce Dieu, dont la préſence embellit la nature,
A-t-il par ſon retour chaſſé la nuit obſcure ?
Fait-il jour ?

NADINE.

Oui, Zulmis, & la voix des oiſeaux,
Aux champs, depuis une heure, appelle les troupeaux.

ZULMIS.

Ainſi que les bergers qui leur ſervent de guides,
Tu veilles ſur mes pas incertains & timides,
Ce ſoin fait ton bonheur, & ce bonheur me ſuit
Par-tout où ta main me conduit.

NADINE.

AIR.

Zulmis, pour t'accompagner,
Chaque jour, depuis l'enfance,
Mon cœur, avec complaiſance,
Mon cœur ſait me réveiller,
Et des ſoins de ma conſtance,
Ton amour ſait me payer.

ZULMIS.

Le tien me fait oublier
Que du ſoleil qui t'éclaire,

Jamais,

Jamais, jamais la lumiere
Pour moi ne daigna briller ;
Mais quand on a su te plaire
Quels biens peut-on envier ?

D U O.

NADINE.

Ton ardeur
Me suffit,
Et remplit
Tout mon cœur.
En ce jour,
Dieu d'amour,
Viens finir notre peine :
Ah ! quel bonheur pour nous,
Si tu nous rends époux !
Ah ! quel bonheur pour nous,
Si ta main nous enchaîne.

ZULMIS.

Ton ardeur
Me suffit,
Et remplit
Tout mon cœur.
En ce jour,
Dieu d'amour,
Viens finir notre peine :
Ah ! quel bonheur pour nous,
Si tu nous rends époux !
Ah ! quel bonheur pour nous,
Si ta main nous enchaîne.

NADINE.

Oui je t'aime uniquement,
Cher Zulmis. Eh quel moment,
Quel moment pour ma tendresse,
Si le sage Alibeck reparait en ces lieux,
Et si, dans ce jour même, au flambeau de tes yeux,
Tu peux connaître enfin ta fidelle maîtresse !
Tous les jours dans ces bois, que Zéphire caresse,
Je vois voler nos pigeons amoureux,
Et toi seul ne sais pas combien ils sont heureux.
Si dans leurs yeux qui se répondent
Ils cherchent, tour-à-tour, leur innocente ardeur,
Dans leurs regards qui se confondent,
Tour-à-tour, cher Zulmis, ils lisent leur bonheur.
Ah!

Ah ! des douceurs de ce langage
Si les tiens connaiſſaient le prix !
Si de retour dans ce village,
Alibeck apportait, comme il nous l'a promis,
Cette eau dont la vertu divine
Doit, en ouvrant tes yeux, remplir tous mes ſouhaits ! . . .

ZULMIS.

Des ſecrets d'Alibeck, plus d'une fois, Nadine,
On admira les merveilleux effets ;
Mais dût ma guériſon devenir impoſſible,
Je crois qu'à ce malheur je ſerais peu ſenſible :
Mon cœur pour t'adorer toujours
N'a pas beſoin de ce nouveau ſecours ;
Cependant, de te voir j'ai ſouvent des envies,
Et je juge, aux tranſports que je ſens près de toi,
Que tu dois poſſéder cent beautés réunies,
Qu'amour fit tout exprès pour mes yeux & pour moi.

NADINE.

Il me fit un cœur tendre & c'eſt tout mon partage.

ZULMIS.

Quoi tout ? .. abſolument ? ..

NADINE.

Que veux-tu davantage ?

ZULMIS.

Je veux... je veux... je ne ſais pas
Très bien ce que je veux, & c'eſt mon embarras.

AIR.

AIR.

Depuis l'enfance on me repete,
On me répete qu'ici bas,
Jamais notre cœur ne ſouhaite
Les plaiſirs qu'il ne connait pas.
Le mien que le deſir éclaire,
Et par le deſir tourmenté,
Me dit tous les jours le contraire,
Et mon cœur dit la vérité.

***

Je ne connais point, ma Nadine,
Les plaiſirs de l'amant heureux.
Mais mon amour qui les devine
Sent bien qu'ils manquent à nos feux :
De ces plaiſirs auxquels j'aſpire,
Quelle eſt donc la réalité?
Je l'ignore & je la deſire,
Mon cœur m'a dit la vérité.

NADINE.

Le mien eſt occupé d'un ſoin plus ſérieux :
Le ſoleil dans le ciel, avance ſa carriere,
Et, pour nous nuire à tous les deux,
Va plus vite qu'à l'ordinaire.

ZULMIS, *gaiement.*

Alibeck le ratrapera,
Et dans ces lieux, au gré de notre envie,
A ſon coucher ce ſoir aſſiſtera.

NADINE.

Lorſqu'on aime, on n'a point cette aſſûrance là.

ZULMIS.

Lorſque l'on aime bien, on n'a, ma chere amie,
Ni crainte ni mélancolie.

S'il

S'il faut pleurer ce soir de nous voir séparer,
Ce soir, autant que toi, tu me verras pleurer :
Mais avant ce tems là nous livrer aux alarmes,
Pousser des soupirs, des hélas,
Et nous arroser de nos larmes
Pour un malheur qui n'arrivera pas,
C'est perdre l'agrément d'une journée entiere,
Et de cet agrément, prompt à s'évanouir,
La réalité m'est trop chere,
Pour n'en pas profiter, quand je puis en jouir.

NADINE.

ARIETTE.

L'espoir qui t'enflâme,
Me rassure, & de mon âme
Suspend la douleur :
Oui, oui, de mon âme
L'heureux espoir qui t'enflâme,
Suspend, par sa douceur,
Les alarmes & la douleur.
Dans ton assûrance
Je lis mon bonheur,
Et ta constance
Soutient mon cœur.

L'espoir qui t'enflâme, &c.

ZULMIS, *prenant la main de Nadine & la baisant.*
Que cette gaité m'est chere !

NADINE, *voulant retirer sa main, mais foiblement.*
Eh bien, Zulmis !

ZULMIS.

Laisse-moi faire :
D'autres ont le bonheur d'admirer tes attraits,

Et

Et si mes yeux pouvaient te rendre cet hommage;
Du plaisir de te voir, je me contenterais.
Je n'ai point cet avantage,
Et des pertes que je fais,
Ce baiser me dédommage.
(Il lui baise encore la main.)

NADINE, *sans colere.*

Encor... mais finis donc, Zulmis.

ZULMIS.

Je ne saurais.

NADINE.

Ce transport est charmant... mais serais-tu le même,
Si nous étions unis ?

ZULMIS.

Change-t-on quand on aime ?
Je ne puis le penser. On prétend cependant
Que d'un amant fort gai, souvent la jalousie
Fait un mari très-déplaisant,
Et qu'il est dangereux d'être trop clair-voyant :
Pour moi je suis exempt de cette maladie,
Et si dans cet état je deviens ton époux,
Ton destin & le mien n'en seront pas moins doux.
Retenus par les nœuds que l'hymen nous apprête,
L'amour & la gaité logeront avec nous :
C'est toi qui seras à la tête
De ces aimables habitans,
Et tous les jours seront ta fête.
Si l'hymen & l'Amour nous donnent des enfans,
Le long du jour, dans la prairie
Tu me conduiras avec eux,
Et sur l'herbe verte & fleurie

Nous

Nous nous mêlerons à leurs jeux,
Le soir, de retour au village,
Dans notre petit hermitage
Ensemble, à notre tour, nous jouerons tous les deux.

NADINE.

AIR.

Des simples jeux de son enfance
Heureux qui se souvient long-tems :
Ces jeux, qu'inventa l'innocence,
N'amusent que les vrais amans.

ZULMIS.

On dit que dans le mariage
On en apprend de plus charmans.

NADINE.

Je n'en sais rien, mais en ménage
Comme l'amour, soyons enfans.

ZULMIS.

Quand auprès de moi dans la plaine
Tu répétes quelque chanson,
Je mêle ma voix à la tienne,
Et nous chantons à l'unisson.

NADINE.

On dit que dans le mariage
On apprend des jeux plus charmans.

ZULMIS.

Je n'en sais rien, mais en ménage
Comme l'amour, soyons enfans.

(Thélamis arrive doucement, se cache & écoute Nadine & Zulmis.)

NADINE.

Mais le grand jour nous éclaire
Et je vais un moment me séparer de toi.

Le

Le vieillard, qui nous ſert de pere,
En faveur de nos feux, ce matin avec moi,
Veut au Soleil adreſſer ſa priere ...

ZULMIS.

Ah ! cours lui préſenter ton encens & mes vœux :
Dis-lui de ramener Alibeck en ces lieux :
Dis-lui que ma mort eſt certaine
Si je ne deviens ton époux ...
Dis-lui .. laiſſe parler ta tendreſſe & la mienne,
Elle parlera mieux que nous.

(*Nadine ſort.*)

SCENE IV.

ZULMIS, THE'LAMIS.

THE'LAMIS, *à part.*

A la fin la voilà partie,
Et je ſaurai troubler un bonheur que j'envie.

(*Tandis que Zulmis parle, Thélamis ſuit Nadine des yeux, & va juſqu'au haut du côteau pour voir ſi Nadine ne reviendra point.*)

ZULMIS.

Hin, j'ai cru qu'on parlait ... Comme Nadine, hélas,
Je frémis quand je ſonge au terme qui s'avance,
Et, pour la raſſûrer, j'affécte, en ſa préſence,
Une gaité que je n'ai pas ...
Mon cœur de tes deſſeins reſpecte le myſtére.
Mais pourquoi faut-il donc, ô Dieu que je révére !
Que le ſeul Alibeck ait droit de nous unir ...

Si le trépas allait nous le ravir!..
Cette crainte me déſeſpere;
Mais éloignons un ſi triſte avenir...
Elle ne revient point...

THE'LAMIS, *à part.*

Ma rivale eſt abſente,
Empruntons ſa voix près de lui,
Et s'il peut un moment me croire ſon amante,
Mon triomphe eſt certain.

ZULMIS.

Eh bien quoi?

THE'LAMIS.

Me voici.

ZULMIS.

Ah!... tant mieux: ma tendreſſe était impatiente:
Tu reviens, & je ſuis content.
Mais que dit le Vieillard? A nos vœux indulgent,
Croit-il que le Soleil couronne notre attente,
Qu'il nous rende Alibeck?

THE'LAMIS.

Il n'oſe l'eſpérer.

ZULMIS.

Quoi?

THE'LAMIS.

J'ai frémi d'abord, mais touché de mes larmes,
Ce vieillard, en deux mots, a ſu me raſſurer.
Diſſipez, m'a-t-il dit, diſſipez vos alarmes,
L'oracle eſt ſuppoſé, vous dépendez de vous;
Et quand vous le voudrez, vous pouvez être époux.

(*A meſure que Thélamis parle, Zulmis a l'air étonné, embaraſſé.*)

Mais

Mais je tremble qu'Aſſan, trop plein de cet oracle,
Ne nous oppoſe encor quelque nouvel obſtacle ;
Prévenons-le, Zulmis, viens au pied de l'Autel,
En recevant ma foi, m'aſſûrer de la tienne.
Après ce ſerment mutuel,
Qui pourrait briſer une chaîne
Formée en préſence du ciel ?

ARIETTE.

L'hymen qui reçoit notre hommage
Veut nous combler de ſes faveurs :
Avec l'amour qui nous engage,
Que ce Dieu ſeul, par ſes douceurs,
Que ce Dieu ſeul partage
Nos cœurs.
Quand ſa voix nous appelle,
Cédons-lui tous les deux,
Que l'aurore nouvelle
Demain nous trouve heureux :
Que demain, ſous l'ombrage,
Oubliant nos ſoupirs,
Les Bergers du Village
Célébrent nos plaiſirs.

Tu ne me réponds rien ... ton viſage s'altere!

ZULMIS, *à part*
Je me ſens froid, indifférent.

THE'LAMIS.
Mon retour en ces lieux pourrait-il te déplaire ?

ZULMIS, *à part.*
D'où peut venir ce changement ?

THE'LAMIS.
Je viens, avec empreſſement,
T'annoncer le bonheur, & ton amour différe!
Toi qui devrais ſaiſir, avec raviſſement,
L'événement heureux que je viens de t'apprendre.

ZULMIS.

Sans doute, à ce transport, vous deviez vous attendre,
Et par un changement, que je ne puis compendre,
Celui que je ressens devient tout différent.
Cet aveu vous offense, il me coûte à vous faire,
Mais je m'y sens contraint & je ne puis vous taire
Qu'à votre retour en ces lieux
Je n'ai point éprouvé ce charme impérieux,
Qui, malgré moi, m'enchaînait sur vos traces.
Que votre voix, dont mon cœur enchanté
Envia tant de fois la douceur & les graces,
Ne m'a ni saisi, ni flatté.

THE'LAMIS.

C'en est assez, Zulmis; j'ai pénétré ton ame:
L'absence d'Alibeck, l'oracle prétendu,
T'ont servi jusqu'ici pour abuser ma flâme;
Maintenant que pour nous tout obstacle est rompu,
Tu ne sais comment te défendre;
Comment briser des nœuds auxquels je dus prétendre ...
Et moi je te préviens: quitte dès aujourd'hui,
Quitte Nadine pour la vie;
J'oublierai ta perfidie,
Et malgré mes regrets, je prendrai mon parti.

ZULMIS.

Je ne reconnais point Nadine à ce langage.
Vous me trompez.

TH'ELAMIS, *à part.*

Moi? ... Quel nouvel outrage!
(*A part.*)
Voici

Voici l'inſtant de les brouiller tous deux.
(*Haut.*)
Je te trompe, moi ?

ZULMIS.

Vous.

THE'LAMIS.

Quel ſoupçon odieux !

ZULMIS.

Si vous étiez Nadine, j'oſe dire,
Que vous m'épargneriez le plus léger chagrin.
J'ajouterai bien plus : j'aurais eu le deſſein
De me ſouſtraire à votre empire,
Le front de vous le déclarer,
Vous ne me croiriez pas, & loin de m'aſſûrer
Qu'en oubliant ma perfidie
Vous ſauriez ſans effort prendre votre parti,
Malgré vous même attendrie,
Vous verſeriez des pleurs ; qui n'aime point ainſi
N'eſt point Nadine.

THE'LAMIS.

A ce trait inoui,
A ce trait qui doit me confondre,
Le chagrin où je ſuis m'empêche de répondre ..,
Je ne ſuis point Nadine ... non
Perfide, vous avez raiſon ...
Je ne ſuis plus Nadine, & pour un traître
Qui ne me connait plus, je ne veux jamais l'être ...
Je ne ſuis point Nadine ! eh ! quel autre, dis-moi,
Eut été près des Dieux, ſolliciter ta foi ?
Conduite à leurs Autels par mon amour extrême,

Je les preſſe de nous unir,
Tu le ſais, & ce moment même
Eſt celui que tu prends pour oſer me trahir.

ZULMIS, *hors de lui-même.*

Non, jamais il ne fut de peine
Auſſi cruelle que la mienne! ..
O Dieux! pour troubler mon bonheur,
Pour me rendre coupable aux yeux de ce que j'aime,
Auriez-vous donc changé mon cœur!
De grace, prends pitié de ma douleur extrême.
(*Il prend la main de Thélamis qu'il rencontre par hazard.*)
Si le ciel malgré moi réfroidit mon ardeur,
Pardonne ...
(*Il lui baiſe la main & la quitte au même moment.*)
Ou c'eſt un ſort, ou tu n'es plus la même.

THE'LAMIS.

Ah! c'eſt trop, c'eſt trop m'outrager,
Perfide, change donc, puiſque tu veux changer.
Auprès de Thelamis que ta main intéreſſe,
Qui déja de tes vœux eſt peut-être l'objet,
Va chercher un deſtin dont tu ſois ſatisfait.
Au mépris qu'aujourd'hui tu fais de ma tendreſſe,
Il ne manque plus que ce trait.
Ma voix n'a plus rien qui te flatte;
Plus touchante & plus délicate,
La ſienne te fera bien plus d'impreſſion.

ZULMIS.

A moi? je vous jure que non.
Et dans la nature entiere
Tout, ſi je perds Nadine, eſt fait pour me déplaire.

THE-

THÉLAMIS, *appercevant Nadine, à part.*

Je l'apperçois ... oh ciel que devenir!
Pour me venger & le punir,
Faiſons la paſſer pour moi-même;
Il va la rebuter & le couroux extrême,
Que Nadine en reſſentira,
Peut-être les défunira.
(*Haut.*) Thélamis vient, je te laiſſe avec elle ...
Mon cœur, avec plaiſir, lui céde un infidelle,
Et de ſon charmant entretien
Ne veut point le priver.

ZULMIS, *tourne du côté oppoſé à celui par où vient Nadine.*

Eh bien ...
Vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Il faut ... approchez, Thélamis,
Et s'il eſt vrai que vous aimiez Zulmis,
Zulmis, n'en doutez point, ſaura le reconnaître,
Et vous proteſte qu'aujourd'hui
L'ardeur de ſon amour égalera peut-être
Les tendres ſentimens que vous aurez pour lui.

SCENE V.

NADINE, ZULMIS.

NADINE.

Tu t'ennuyais.

ZULMIS, *sans l'écouter.*

Mais non, vous trahiriez ma flâme,
Et pour m'épargner ce chagrin,
Accordez-moi le tems de connaître votre âme,
Et différez encor le don de votre main.

NADINE.

Qu'entends-je? Eſt-ce donc là le prix, la récompenſe,
Que tu gardais à ma conſtance?
(*A meſure que Nadine chante l'ariette ci-après, Zulmis doit reprendre par degrés un air plus ſerein.*)

ARIETTE.

Eh quoi, Zulmis, quand je t'adore,
Quand ton bonheur eſt tout pour moi,
Pourrais-tu bien douter encore
Du tendre amour que j'ai pour toi?
S'il eſt vrai que je t'intereſſe,
Pourquoi te plaire à m'alarmer?
Ah! pour le prix de ma tendreſſe,
Eſt-ce ainſi que tu dois m'aimer?
Mon cœur ſi vrai, ſi ſincere,
Mon cœur pourroit-il changer!
Non, non, tu ſais trop bien lui plaire,
Pour le rendre jamais léger.
Eh quoi Zulmis &c.

ZULMIS, *à part.*

Quel changement ſubit! & quelle différence!
Un doux frémiſſement paſſe dans tous mes ſens!
Le ſort prétend-il donc que nous ſoyons amans?
Faut-il céder à ſa puiſſance?

NADINE.

Le ſort ... faut-il céder! .. Mais, de grace, apprends-moi ...

ZUL-

ZULMIS.

Je l'avoûrai de bonne foi,
Je n'aurais pu le croire, & lorſqu'en ce bocage,
J'entendais vanter vos appas,
Peu jaloux de vous rendre hommage,
Je penſais à Nadine & je n'écoutais pas.
Mais plus vous me parlez, plus votre voix m'enchante,
Malgré moi, près de vous, je deviens inconſtant,
Et, par un prodige étonnant,
Tout l'amour que j'avois pour ma perfide amante,
Je le reſſens pour vous.

NADINE.

Je ne ſais où j'en ſuis ...
Quelque ſonge, ſans doute, a troublé tes eſprits,
Tu t'égares.

ZULMIS.

Non, non c'eſt la vérité pure.

NADINE.

Etoute-moi, je t'en conjure,
Ecoute-moi, mon cher Zulmis...

ZULMIS.

Je vous écoute auſſi, ma chére Thélamis,
Je vous écoute, & je vous jure
Que je me plais avec vous.
Tout autant qu'avec Nadine.

NADINE, *avec colere.*

Ma chere Thelamis! qu'entends-je!
Quel courroux!
Je vous nomme avec joie, & cela vous chagrine?

Thélamis à part.

Tout va se découvrir.

NADINE.

Tu me nommes, dis-tu!

(*Thélamis à part.*)

S'ils s'expliquent, tout est perdu.

NADINE.

Tu me nommes, ingrat!

THELAMIS.

Il va la reconnaître ...

ZULMIS.

Je n'y conçois plus rien.

NADINE.

Zulmis peut méconnaître Nadine?

ZULMIS, *avec transport.*

Vous?

SCENE VI.

NADINE, ZULMIS, THÉLAMIS.

THÉLAMIS, *prenant Zulmis par la main.*

C'est-moi, Zulmis, moi qui la fuis,
Laisse qui te trompe & me suis.

NADINE, *le prenant par la main.*

Comment vous oseriez !..

THELAMIS.

Vous oseriez vous-même
Vous opposer... obéis à qui t'aime,
Tu le dois & je le veux :
Reconnais ta maîtresse & sortons de ces lieux.

ZULMIS.

Tout ceci renferme un mystere
Dont je brûle d'être éclairci....
(*A Nadine.*)
Depuis l'instant, où par votre priere,
Vous avez du soleil été briguer l'appui,
Nadine, venez-vous ici
Pour la seconde fois ?

NADINE.

J'y viens pour la premiere.

ZULMIS, *avec transport.*

Ah ! je suis satisfait. Thélamis m'a trahi,
Ton cœur est innocent & le mien l'est aussi.
(*A Thélamis.*)
Au défaut de mes yeux, c'est l'amour qui m'éclaire,
Et rien n'échape à sa lumiere.

SCENE

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, ASSAN, PRESTRES.

ASSAN.

(*A Nadine & à Zulmis.*)
JE viens, avec regret, vous affliger tous deux.
(*A Thélamis.*)
Et vous, vous méritiez un deſtin moins heureux.

NADINE, ZULMIS.

Je frémis.

THELAMIS, *avec un air de ſatisfaction.*

Achevez.

ASSAN.

Cette perte eſt terrible,
Et rien ne peut la réparer :
Alibeck ne vit plus.

NADINE.

Oh ciel !

ZULMIS.

Eſt-il poſſible ?

ASSAN.

Et malgré-moi, je vais vous ſéparer.

NA-

NADINE.

Nous Assan !

THE'LAMIS.

Je renais.

ZULMIS.

Qui ? moi ? que j'abandonne
La moitié de moi-même ! Assan ! qui me l'ordonne ?
Qui dicta l'ordre affreux que vous osez remplir.

ASSAN.

C'est le ciel qui le veut, & je dois obéir.

ZULMIS.

C'est le ciel qui le veut !.. Que l'on m'ouvre le Temple :
Et dans l'instant vous allez voir
Si le Dieu que l'on y contemple
Vous a donné cet injuste pouvoir.
J'entrerai dans son sanctuaire,
J'y soutiendrai mes droits, & ce Dieu tutélaire,
Ce Dieu, vaincu par ma douleur,
Contre vous aujourd'hui sera mon protecteur.
(*Nadine se jette dans les bras de Zulmis.*)
Viens.. Jamais ses raïons n'ont frapé ma paupiere;
Mais tous ses feux sont dans mon cœur.
(*A Assan.*)
Au mépris de notre constance,
S'il me livre à votre puissance,
Je la défendrai seul.

THE'LAMIS, *à Assan.*

Plus de ménagement.

ASSAN.

ASSAN.

J'en aurais, Thélamis, si j'en étois le maître,
Mais la mort d'Alibeck en ordonne autrement;
Et du moindre retardement
Le ciel s'offenserait peut-être.
Allons, & sans plus différer,
Je vous le dis encor, il faut vous séparer.

TRIO.

NADINE, ZULMIS.

Nous séparer! nous désunir!
Plutôt hélas! plutôt mourir!
Non, de grace, voyez nos pleurs,
Prenez pitié de nos douleurs.

THE'LAMIS, *à Assan.*

Séparez-les, & dans ce jour
Faites triompher mon amour.

(Assan emméne Zulmis d'un côté, les Prêtres emmènent Nadine de l'autre, Thélamis suit Zulmis.)

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALIBECK, ASSAN.

ALIBECK.

Oui, pour les éprouver, j'ai voulu dans ce jour
Par le bruit de ma mort, alarmer leur amour :
Je leur en dois la récompense,
Et pour le prix de leur constance,
Je vais à ces amans, annoncer mon retour.

ASSAN.

Ah! dans le trouble affreux, dont leur ame est remplie,
Ce retour, Alibeck, va les rendre à la vie.
Je cours les en instruire.

ALIBECK.

Amenez-les tous deux.
Avant la fin du jour, ils doivent de moi-même,
Savoir enfin quel est sur eux
Du Soleil notre Dieu, la volonté suprême.

ASSAN.

Puissent ces vertueux enfans
En être satisfaits!

ALIBECK.

Allez, je vous attends.

SCENE

SCENE II.

ALIBECK, *seul.*

ARIETTE.

Je vais enfin dans cet azile
Goûter les douceurs de la paix,
Et mon ame ne fut jamais
Plus satisfaite & plus tranquile.
Le ciel, propice à mes vœux,
Me ramene aux lieux
Où j'ai pris naissance ;
Et j'y reviens, dans la douce espérance
D'y faire aujourd'hui des heureux.

SCENE III.

ALIBECK, ASSAN, NADINE, ZULMIS.

ASSAN.

Non, mes amis, je ne vous trompe pas,
Et vous réponds que sur mes pas
Alibeck vous attend.

ZULMIS, NADINE.

Alibeck !..

ZUL-

ZULMIS.

Ah! de grace!
Que l'on me conduiſe vers lui.
Par où? de quel côté? Nadine...

ALIBECK.

Me voici.

ZULMIS.

Ah ſouffrez que je vous embraſſe...
Vous arrivez pour retenir
La main qui veut nous déſunir.

ALIBECK.

(*Thélamis arrive.*)
Vous ſavez ma promeſſe, & ma ſeule préſence
Doit au fond de vos cœurs porter la confiance.
Pour mieux les pénétrer, j'ai ſu dans ces climats
Semer le bruit de mon trépas.
Je ſuis content des pleurs qu'il vous a fait répandre;
Et du Soleil, qui conduiſit mes pas,
Vous avez droit de tout attendre.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, THÉLAMIS.

NADINE.

Ne différez donc plus, & couronnez nos feux.

THÉLAMIS.

Je prétends à Zulmis, & m'oppose à vos nœuds.

ALIBECK.

Vous y prétendez ?

THELAMIS.

Oui.

ALIBECK.

Cet incident m'arrête,
Et pour vous accorder, je retarde la fête.
(*A Zulmis.*)
L'oracle a prononcé que dans ces mêmes lieux
De deux beautés, dignes de ton hommage,
L'une devoit te rendre heureux ;
Mais j'ignore, Zulmis, à laquelle des deux
Est réservé cet avantage :
Pour éclaircir ce point, je ferai de ton choix
L'arbitre souverain ; deux beautés à la fois
Désirent ton alliance,
Et je vais, pour ton bonheur,
Sonder leurs sentimens, éprouver leur ardeur,
Et donner la préférence
A celle dont l'amour méritera ton cœur.

NADINE.

Quoi ? lorsque notre impatience
A soupiré, gémi, sur votre longue absence ;
Thélamis vous retient, & par un examen,
Vous voulez retarder l'instant de notre hymen ?

ZULMIS.

Tout répond de notre constance.

ALI-

ALIBECK.

Vous me priez en vain; & toi, pour un moment,
Zulmis, il faut quitter ces lieux.

NADINE.

Comment?

ZULMIS, *avec dépit, mais ſe contraignant.*

C'eſt en vous que je me confie...
Mais ſi Nadine m'eſt ravie...
Alibeck, j'en fais le ſerment,
Mes jours ne me ſont rien, & je les ſacrifie.

ALIBECK.

Je n'ai juſques ici travaillé que pour toi,
Et tu dois, cher Zulmis, te repoſer ſur moi.
Je vous charge de ſa conduite,
Aſſan, veillez ſur ſes pas.

ASSAN.

J'obéis.

ALIBECK.

Et raſſemblez, à votre ſuite,
L'élite des beautés dont nos champs ſont remplis.
Bientôt, accompagné de leur troupe riante,
Vous reviendrez ſavoir quelle eſt l'heureuſe amante.

NADINE.

Je ne le quitte plus.

ALIBECK.

Demeurez avec nous;
Votre préſence ici m'eſt néceſſaire.

NADINE.

Et Zulmis?

ALIBECK.

Dans l'inſtant, ma chere,
Zulmis va revenir.

NADINE.

Me le promettez-vous?

ALIBECK.

Oui.

SCENE V.

ALIBECK, NADINE, THE'LAMIS.

ALIBECK.

Zulmis vous enflâme & ſa main déſirée,
Eſt la récompenſe aſſurée
De celle de vous deux qui l'aimera le plus.

THE'LAMIS.

C'eſt moi.

NADINE.

C'eſt moi.

ALIBECK.

Sermens vains & frivoles,
Il me faut une preuve, & non pas des paroles.
Après huit ans entiers de travaux aſſidus,
De recherches, de ſoins, trop long-tems ſuperflus,
J'ai

J'ai vu remplir mon eſpérance;
Et j'apporte avec moi le ſecret merveilleux
Qui devint pour vous ſeuls, l'objet de tous mes vœux.
Déja plus d'un ſuccès m'a prouvé ſa puiſſance,
Et de Zulmis enfin, je puis ouvrir les yeux.
Maintenant dites moi quel deſir eſt le vôtre:
Eſt-ce la fin de ſon aveuglement
Que vous me demandez, ou ſa main ſeulement?

THE'LAMIS.

Je demande l'un & l'autre.

NADINE.

Moi de même, Alibeck.

ALIBECK.

Mes enfans, ſongez-y,
Songez-y mûrement. Si Zulmis aujourd'hui,
En vous donnant la main, recouvre la lumiere,
Croyez-vous ne jamais y rien perdre?

THE'LAMIS.

Au contraire,
Je n'y vois qu'à gagner.

NADINE, *à Thélamis.*

Comment
Vous parlerez ſans ceſſe la premiere!

THE'LAMIS.

Sans ceſſe.

ALIBECK.

Doucement, s'il vous plait, doucement.
(*A Nadine.*)
Etes-vous de ſon ſentiment?

NADINE.

Oui, ſi vous en êtes le maître,
Ouvrez les yeux de mon amant.

THE'LAMIS.

Et je n'y perdrai pas.

ALIBECK.

Peut-être
Plus que vous ne penſez.

THE'LAMIS.

Mais dites vos raiſons;
Car enfin ſi Zulmis reſte aveugle; voyons,
Que pourrai-je y gagner?

ALIBECK.

Une amitié réelle,
Et la poſſeſſion d'un époux très fidelle:
Prodige rare, mes enfans,
Et que l'amour opére une fois en cent ans.
Du tems qui détruit tout, l'infaillible ravage
Effacera vos agrémens,
Flétrira ces appas, ces roſes du printems
Qui colorent votre viſage,
Et vous verrez fuir les amans,
Sitôt que par la main de l'âge,
Votre éclat ſera terni.
Leur eſſain par Zulmis ne ſera pas ſuivi,
Et dans la plus grande vieilleſſe
Vous conſerverez pour lui
Tous les charmes de la jeuneſſe.

THE-

THÉLAMIS.

Comment le front ridé par le nombre des ans,
Et privée en un mot de tous mes agrémens,
Je ſerai pour Zulmis toujours jeune & jolie ?

ALIBECK.

Toujours.

THÉLAMIS.

Qu'il ſoit aveugle, & pour toute ſa vie.

ALIBECK.

Votre choix eſt plein de bon ſens.
Vivons, aimons pour nous, c'eſt la bonne méthode.
J'en ſais plus d'une comme vous,
Qui trouverait aſſez commode
L'aveuglement de ſon époux.

NADINE.

Mais ſi Zulmis, durant ſa vie entiere,
Eſt privé de la lumiere,
Sera-t-il plus heureux ?

ALIBECK.

Non : s'il vous eſt uni,
Vous deviendrez un bien très précieux pour lui ;
Mais jamais, privé de la vue,
Jamais il ne pourra d'un bien auſſi flatteur
Connaître tout le prix & toute l'étendue ;
Il n'aura point la douceur
De voir & d'adorer dans ſa moitié chérie,
Ces graces, ces appas qu'à ſon âge on envie,
Et dont le ſeul aſpect, irritant ſes deſirs,
Aurait, à chaque inſtant, augmenté ſes plaiſirs.

Du tendre objet de sa flâme
Jamais un souris charmant
Ne portera dans son ame
L'yvresse du sentiment :
Il ignorera qu'elle est belle ;
Mais, je vous le répete, il lui sera fidelle,
Et son épouse jouira
D'une félicité que rien n'alterera.

NADINE.

Si celle de Zulmis n'est entiere & parfaite,
De la mienne, Alibeck, puis-je être satisfaite ?
Puis-je en goûter le prix, tandis que sous mes loix,
Mon époux enchaîné n'aura d'autre avantage,
D'autre bien que celui d'avoir fixé mon choix ?
Et si, par mon trépas, à la fleur de mon âge,
Le ciel rompait le cours de notre mariage,
Je n'emporterais donc, en lui laissant ma foi,
Que la certitude cruelle
De le laisser, après moi,
Dans une douleur éternelle...
Prévenez, Alibeck, prévenez ce malheur :
Ne songez qu'à Zulmis, c'est pour lui que je l'aime,
Et malgré mon amour extrême
Le soin intéressé de conserver son cœur,
Ne me fera jamais oublier son bonheur.
Dès l'instant, je vous en conjure,
Qu'il partage avec nous le spectacle enchanteur
Que nous présente la nature :
Que ses regards, frappés du jour,
Puissent admirer tour à tour
Et l'émail de cette verdure,
Et l'éclat de ces fleurs qui décorent nos champs.

Que

Que ſon œil curieux, jaloux de tout connaître,
Parcoure ces beautés, ces objets ſéduiſans...
Qui me l'enleveront peut-être ;
Mais n'importe, qu'il ſoit heureux,
Et ſi quelqu'amante nouvelle,
Le ſéduit, le retient, qu'il trahiſſe mes feux,
En un mot qu'il ſoit infidelle,
Si ſon infidélité
Peut ajoûter encore à ſa félicité.

THE'LAMIS.

Le plaiſir de me contredire
Vous fait penſer ſi ſingulierement,
Que j'ai beaucoup de peine à m'empêcher d'en rire.

ALIBECK.

Vous aimez, il eſt vrai, plus délicatement.

THE'LAMIS.

Auſſi ne crains-je rien de votre jugement...
L'inconſtance en amour eſt un défaut extrême,
Déſirer qu'au moyen de ſon aveuglement
Zulmis en ſoit toujours exempt,
C'eſt, je crois, l'aimer pour lui-même.

ALIBECK.

Et quelque peu pour vous.

THE'LAMIS.

Il eſt dur cependant,
Lorſque l'on a des attraits en partage,
Il eſt dur d'avoir un époux
Qui ne puiſſe jamais en devenir jaloux :
Les admirer, leur rendre hommage,

En ſentir toute la valeur,
Et l'ineſtimable avantage
D'en être le ſeul poſſeſſeur.
Vous, à qui notre Dieu fait part de ſa puiſſance,
Ne pourriez-vous, à mon amant,
Faire voir la lumiere & le rendre conſtant?

ALIBECK.

Moi, non. Perdez cette eſpérance,
Zulmis eſt homme & quand il y verra,
A coup ſur, Zulmis changera.

THE'LAMIS.

Mais ces hommes enfin, quand nous ſommes jolies,
Ne peut-on les fixer?

ALIBECK.

Ne vous en flattez pas.
Les hommes dans leurs fantaiſies
Ne ſont pas toujours délicats;
Et par une coupable & bizarre inconſtance,
Souvent, malgré tous vos appas,
Ils accordent la préférence
A des objets qui ne vous valent pas.

THE'LAMIS.

Point de guériſon en ce cas;
Et je le veux aveugle, autant que l'on peut l'être:
Il m'en coûte ſes yeux, pour conſerver ſa foi,
Le ſacrifice eſt grand & ſa main eſt à moi.

ALIBECK.

Zulmis penſe trop bien pour ne pas reconnaître
Un procédé ſi généreux.

NA-

NADINE.

Vous ſavez, Alibeck, tout ce que je deſire,
Et mon cœur alarmé n'a plus rien à vous dire.
Mais je veux revoir mon amant,
Vous me l'avez promis.

ALIBECK.

Je plains votre tourment;
Mais l'épreuve n'eſt pas finie :
Dans l'inſtant cependant, au gré de votre envie,
Près de vous, Zulmis reviendra :
Mais auſſi-tôt qu'il paraîtra
Confondez-vous, je vous l'ordonne,
Dans la troupe qui l'environne;
Et quel que ſoit le ſuccès de vos vœux,
Juſqu'au dernier moment, ſongez toutes les deux,
Songez à demeurer dans le plus grand ſilence.

THE'LAMIS.

Mais Zulmis n'y voit pas : s'il ne nous entend point
Comment pourra-t-il donc ? ..

ALIBECK.

Le voilà qui s'avance,
Obéiſſez de point en point.

SCENE

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ZULMIS, ASSAN, PRESTRES DU SOLEIL, TROUPE DE BERGERES.

(Les Bergeres ſe partagent en deux troupes, Nadine & Thélamis ſe confondent avec elles, chacune de leur côté.)

ALIBECK, *à Zulmis, en le prenant par la main.*

La maîtreſſe la plus ſincere
Va fixer ton bonheur & le rendre certain.

ZULMIS.

Nadine ſeule peut le faire,
Et je renonce à tout, ſi je n'obtiens ſa main...
Mais je ne l'entends pas, elle dont la tendreſſe
Me prévint en tout tems. Ah! l'on m'a tout ravi...
Nadine...

ALIBECK.

Ne crains rien & calme ta triſteſſe,
Tes deux amantes ſont ici.

ZULMIS.

Nadine me ſuffit...

ALI-

ALIBECK.

Je n'ai rien à te dire,
Et c'eſt à tes yeux de t'inſtruire
De l'objet que pour toi, ma main vient de choiſir.

ZULMIS.

A mes yeux !

ALIBECK.

Sans cela tu ne peux l'obtenir.

ZULMIS.

Mon cœur vous l'a nommé cet objet que j'adore,
Si vous n'écoutez pas ce cœur qui vous implore,
Faites que de mes yeux je puiſſe me ſervir.

ALIBECK.

Je vais te les ouvrir.

ZULMIS, *avec un tranſport de joie.*

Oh ciel !

THE'LAMIS, *quittant ſa place.*

Qu'allez-vous faire ?

Eh quoi.

ALIBECK, *à Thélamis, en la renvoyant.*

Songez à m'obéir.

ARIETTE.

Si l'aſtre brillant qui m'éclaire,
D'une éternelle obſcurité,
N'a point affligé ta paupiere ;
De cet aſtre avec nous partage la clarté,
Et qu'avec ton amour, tes yeux d'intelligence,
T'apprennent quelle eſt la beauté,

Dont

Dont la tendre ſincérité
Mérite à jamais ta conſtance.
(Pendant la ritournelle, il poſe ſa main ſur les yeux de Zulmis.)

ZULMIS.

Où ſuis-je !.. quel ſpectacle !.. Alibeck... Dieu du jour,
Reçois mon premier hommage...
Le ſecond appartient à l'objet qui m'engage...
Où le trouver ?

ALIBECK.

Dans ce ſéjour...

ZULMIS.

Chaque objet me ſaiſit... mon œil, que tout étonne,
Dévore d'un regard tout ce qui l'environne.
(Il jette les yeux ſur les femmes qui ſont du côté de Thélamis.)
Mais qu'apperçois-je encor ? Quel tranſport imprévu
S'empare de mes ſens ?.. Plus je les conſidére
Et plus mon cœur en eſt ému...
Que leur figure eſt douce, & qu'elle ſait me plaire.
Que de graces !.. Ah ! c'eſt-là,
C'eſt dans leur troupe charmante
Que Nadine ſe trouvera.
(Il paſſe de l'une à l'autre & ſe trouve auprès de Thélamis, qui s'avance un peu plus que ſes compagnes : il la regarde un moment & la quitte : Thélamis en témoigne ſon dépit par ſes geſtes.)
J'aime à les contempler, leur vue eſt raviſſante,
Mes yeux ſont ſatisfaits, mais mon cœur ne l'eſt pas,
Et de mon cruel embarras

A chaque instant la cause augmente.
(A Alibeck.)
Que Nadine à Zulmis dise un mot seulement,
Et j'espere qu'en ce moment
Le doux son de sa voix me la fera connaître.
(En parlant, il apperçoit les femmes qui sont du côté de Nadine.)
Je ne les voyais point... Ah ! j'y vole & peut-être
J'y trouverai la fin de mon tourment.
(Il les examine comme les autres, & aussi-tôt qu'il apperçoit Nadine, il s'arrête & témoigne par ses gestes sa surprise & son contentement. Il fait deux pas pour voir celles qui sont à la suite de Nadine ; mais il y revient aussi-tôt.)

ARIETTE.

Vous avez toutes des attraits,
Et Venus qui vous aime,
Prit plaisir elle-même
A former vos traits ;
Mais, malgré tant d'appas,
Un instinct flatteur,
Un charme vainqueur
Ramene ici mes pas.
Je vais... oui... non... je n'ose, hélas...
Nadine, serait-ce toi ?..
Oui... non... je n'ose obéir
Au secret desir
Qui me fait la loi.

Des yeux, à ce que l'on prétend,
Le cœur est souvent la victime,
Si par un choix contraire à l'amour qui m'anime,
Les miens allaient me tromper... cependant...

(Il

(Il se raproche de Nadine.) (A Alibeck.)
Elle ne me dit rien... Vous êtes trop sévere,
Soyez-le moins, de grace, un mot en ma faveur.

ALIBECK.

Oui, je vois que pour ton bonheur
Un prompt secours te devient nécessaire
Et tu vas l'obtenir... Avant que dans ces lieux
Ma main eut ouvert ta paupiere,
Tous tes momens étaient heureux.
L'embarras de savoir à qui porter tes vœux,
Sur ton front à présent peint la mélancolie,
Je veux la dissiper, Zulmis, & pour la vie,
Je te rends ton repos, en refermant tes yeux.

NADINE, *involontairement & avec la derniere vivacité.*

Non.

ZULMIS.

La voilà... C'est Nadine.

ALIBECK.

Elle-même,
Zulmis ; embrassez-vous tous deux.

ZULMIS.

Ah ! Nadine !

NADINE.

Ah ! Zulmis !

ALIBECK, *à Thélamis.*

Vous les voyez heureux :
Pour mériter de l'être, apprenez comme on aime.
(Thélamis regarde les deux amans d'un air de dépit & sort sans rien dire.)

SCENE

SCENE VII. & derniere.

ALIBECK, NADINE, ZULMIS, ASSAN, PRESTRES DU SOLEIL, BERGERS, BERGERES, PEUPLE.

ALIBECK.

Vous, au pied des Autels du plus brillant des Dieux,
De l'hymen, sur mes pas, venez serrer les nœuds.

(Le fond du Théâtre s'ouvre & représente l'intérieur du Temple du Soleil, rempli de gens de tout âge & de toute espece.)

(Au milieu s'éleve un Autel sur lequel sont deux couronnes de fleurs. Alibeck y conduit Nadine & Zulmis, unit leurs mains, & chante le morceau suivant.)

ARIETTE.

Astre éternel de la terre & des mers,
Brillant Soleil, ame de l'univers,
Unis, protége, embellis de tes dons
Deux jeunes cœurs, purs comme tes rayons.

(A Nadine & à Zulmis.)

Vous dont l'Amour a fait tout le bonheur,
Ne vous lassez jamais de célébrer sa gloire:
Ce Dieu puissant vous donne la victoire,
Que pour jamais il regne en votre cœur.

ALIBECK, *aux Bergers.*

Animez-vous, Bergers, rassemblez vos Bergeres
Et passez le reste du jour
A célébrer, par vos danses légéres,
La fête de Nadine & celle de l'Amour.

Les Bergers & les Bergéres exécutent un pas.

VAUDEVILLE.

ZULMIS, *à Nadine.*

La lumiere la plus pure
Brille à mes regards naissans:
La beauté de la nature
Saisit & frappe mes sens:
Mais toi seule m'intéresse,
Et la lumiere, sans toi,
Sans toi, ma chere maîtresse,
N'aurait aucun prix pour moi.

NADINE, *à Zulmis.*

Cher Zulmis, dès ma naissance,
Je vis la clarté des cieux:
Chaque jour, par sa présence,
Le Soleil frappa mes yeux:
Mais dans la nature entiere
Rien n'eut de charmes pour moi,
Et ton amante sincere
N'y considera que toi.

ALIBECK, *à Zulmis.*

Tu ne partages encore
Que la lumiere du jour;
Bientôt tu vas voir éclorre
Les trésors du tendre amour:

Bientôt

Bientôt ta main fortunée
Va moiſſonner ſous ſa loi,
Les roſes que l'hyménée
Ne réſervait que pour toi.

ALIBECK.

Ces roſes dont la tendreſſe
N'embellit que le printems,
Pour vous, malgré la vieilleſſe,
Renaîtront en tous les tems.

NADINE, *à Zulmis.*

En tous les tems, ta conſtance
Sur mes pas les répandra.

ALIBECK.

Avec vous d'intelligence,
Le plaiſir les cueillera.

NADINE, ZULMIS.

Ces roſes, dont la tendreſſe
N'embellit que le printems,
Pour nous, malgré la vieilleſſe
Renaîtront en tous les tems.

ZULMIS, *à Nadine.*

En tous les tems, ta conſtance
Sur mes pas les répandra.

NADINE, ZULMIS.

Avec nous d'intelligence,
Le plaiſir les cueillera.

F I N.



